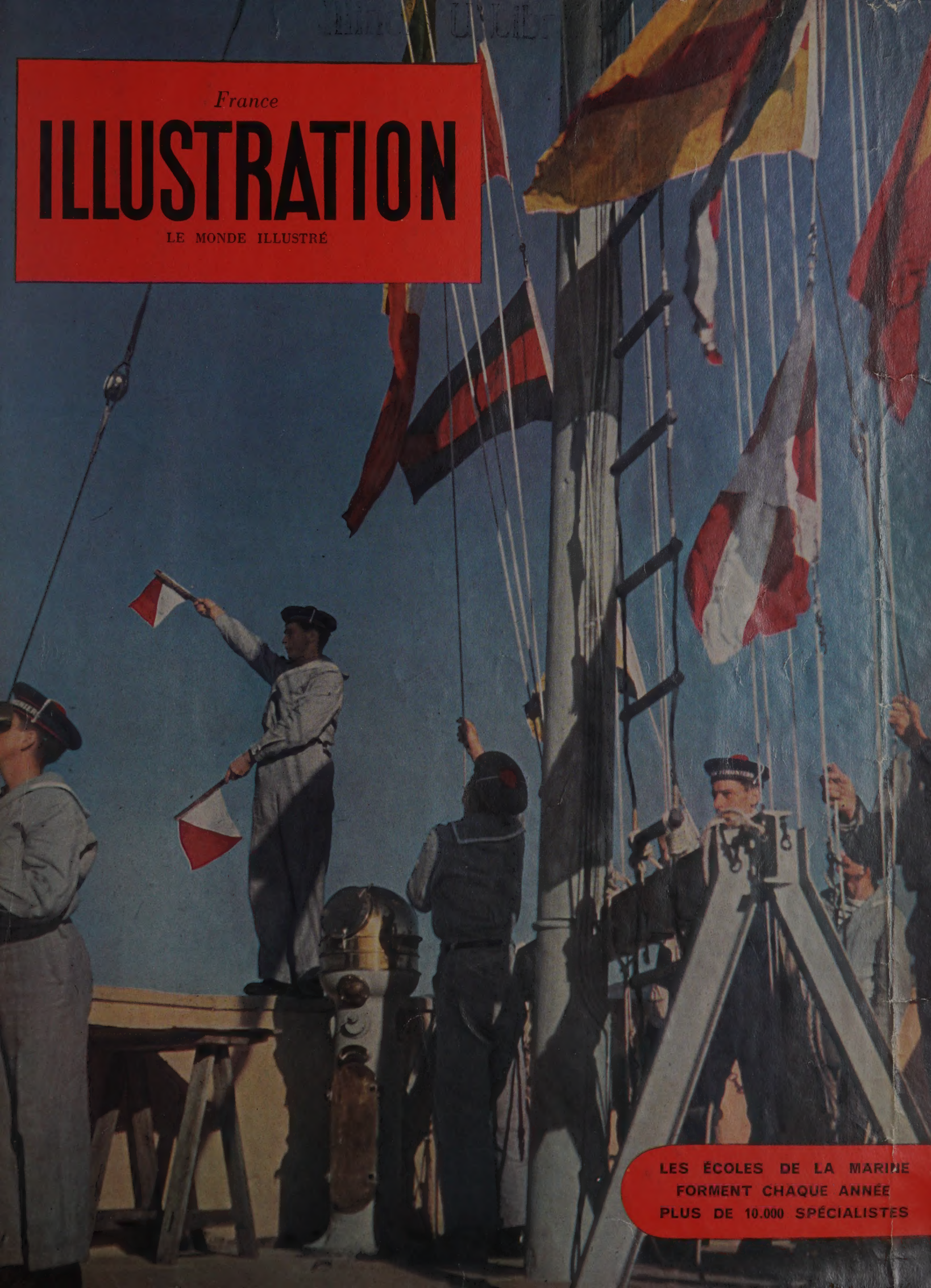
France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



LES ÉCOLES DE LA MARINE
FORMENT CHAQUE ANNÉE
PLUS DE 10.000 SPÉCIALISTES

TRÉSOR
TRÉSOR
LANCÔME
PEUT-ÉTRE
le parfum printanier de
LANCÔME
et ses dernières créations : MAGIE et TRÉSOR
MAGIE
L
Wallace et Draeger

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX^e

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	6.000	Un an	7.000
6 mois	3.100	6 mois	3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	7.250	Un an	8.600
6 mois	3.725	6 mois	4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE, et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1^er de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE

LES JEUNES TIMONIERS que notre couverture représente s'exerçant à la signalisation appartiennent à une école de spécialité de la Marine nationale. Celle-ci prépare en effet les nombreux spécialistes dont elle a besoin et leur donne une formation professionnelle très poussée. A ces écoles qui méritent d'être mieux connues, nous consacrons un reportage dont la première partie paraît dans ce numéro.

LE BOB, qui apporta à tant de sportifs la griserie de la vitesse, est aujourd'hui en régression devant le ski dont les fervents sont de plus en plus nombreux.

N° 407 FÉVRIER 1954

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL 11
AUTANT EN EMPORTE LE VENT 12
AUX QUATRE COINS DU MONDE 15
LES DÉBUTS DU SEPTENNAT DE M. RENÉ COTY 18

LES PARFUMS ET LA MAGIE FÉMININE — Jean SOLESMES — 20

L'OCCIDENT ET LE MONDE ASIATIQUE
III. — Philippines 1954 : république idéale ou nouvelle autocratie ? — Paul MOUSSET — 34

SPORTS D'HIVER
II. — Patinage, bobsleigh, hockey et curling reculent devant le ski. — Michel CLARE — 49

NOUVELLES SOURCES D'ÉNERGIE : DU SOLEIL A L'ATOME
II. — L'énergie atomique devient une réalité mondiale. — Pierre DEVAUX — 57

PEINTURES BALINAISES
Bali, dernier refuge d'un Eden à tout jamais perdu. — M. GAUDFERNAU — 61

LES ÉCOLES DE LA MARINE
Du plus grand internat du monde sortent chaque année quelque 10.000 spécialistes. — Robert NALY — 71

EN MARGE DU SALON DE LA MACHINE AGRICOLE
OU VA NOTRE AGRICULTURE ? — René BRANELLEC — 78
Seule une politique expansionniste peut sauver les petites et les moyennes exploitations.
La pomme de terre et ses vertus. — d'après le professeur Léon BINET — 86

DANS L'UNION FRANÇAISE
L'EFFORT FRANÇAIS A MADAGASCAR
Diégo-Suarez connaîtra-t-elle l'essor économique que mérite la seconde rade du monde ? — Georges KLING — 88

LES GRANDES CRISTALLERIES LORRAINES — François DEPAUTAINE — 91

LA VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
Les Expositions, les Théatres, le Cinéma, la Musique, la Danse, les Livres. — 95

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément théâtral deux fascicules :
I. LE CURÉ ESPAGNOL, pièce de **ROGER-FERDINAND.**
II. L'HOMME QUI A PERDU SON OMBRE, pièce de **Paul GILSON.**

l'art du parfum

CARON

10 place Vendôme

LE MUGUET DU BONHEUR

LES POIS DE SENTEUR

LA FETE DES ROSES

WITH PLEASURE

ÉDITORIAL

GARDONS-NOUS CONTRE L'AMOLLISSEMENT

DANS notre continent européen, si petit, le siècle des progrès techniques, on l'a dit, on ne le répétera jamais trop, doit voir cesser l'ère des rivalités nationales. Le bon sens, la dure école de l'expérience devraient conduire tous les Français à s'écarter d'un nationalisme sentimental qui n'est plus à l'échelle du monde moderne pour envisager — et même proposer — des solutions européennes aux difficultés qui les assaillent, eux et leurs voisins.

Nombreux cependant sont ceux qui restent hostiles ou fermés à ces solutions. Se rendent-ils bien compte qu'ils tombent ainsi dans le piège où les communistes ennemis de la liberté les attendent lorsqu'ils ne les y poussent pas ? Il est logique que les agents des Soviets utilisent, selon les circonstances, tous les moyens, de la violence à la main tendue, pour faire échec à toute construction européenne. Celle-ci, en effet, signifie stabilité, prospérité et puissance. Or, dans notre Europe fatiguée par de dures épreuves, les communistes ne sauraient que gagner en entretenant malaise, malheur et désespoir. Les hommes qui jouissent de la liberté et de ses bienfaits doivent donc, à tout prix, poursuivre cette construction européenne sans se laisser intimider par le jeu opportuniste des Soviétiques.

Négocier avec les Russes ? D'accord. Rien ne doit être négligé pour rapprocher le monde de la paix véritable. Mais les Occidentaux doivent-ils, pour cela, se départir d'une élémentaire prudence et interrompre l'édification de l'Europe ? Quelle conversation utile, d'ailleurs, peut-on avoir lorsque l'on ne parle pas le même langage et qu'il n'y a entre les interlocuteurs aucun interprète possible ? Il suffit de se rappeler le temps du baiser Lamourette de Munich et du pacte germano-soviétique pour nous garder de l'amollissement dangereux dans lequel on tente d'endormir l'opinion à l'occasion des conversations de Berlin.

On assure de bonne source que l'opposition au régime stalinien a grandi chez les Soviets au point de rendre les successeurs circonspects et prudents ; on affirme que, si les Américains éprouvent quelques soucis des dépenses énormes imposées par l'organisation défensive militaire, les Soviets, eux, en éprouvent de bien plus grands encore dans ce même domaine. Est-ce le moment, dès lors, de diminuer notre effort, de détendre notre ressort ? Aux Soviets de choisir : ou continuer la « guerre froide », dont le poids écrasant ne pourra qu'accroître les difficultés intérieures, ou faciliter une entente avec l'Ouest qui impliquera la fin de l'ingérence dans nos affaires de cette « armée d'opérations extérieures », de cette cinquième colonne au service permanent de l'étranger, que constituent les organismes communistes.

Mais ce serait une duperie sans nom que de se laisser prendre à une manœuvre de circonstance et de retarder la construction européenne sous le fallacieux prétexte qu'elle gêne d'éventuelles conversations de détente. Toute crainte est faiblesse.

Il est suggestif, d'ailleurs, de voir les libéraux d'Europe s'organiser et se grouper pour agir. Il est temps. Les socialistes des différents pays se concertent périodiquement pour coordonner leurs efforts et leurs moyens d'action, tout comme les démocrates-chrétiens. Dans le cadre de l'Internationale Libérale, que préside avec tant d'intelligence et de finesse M. Salvador de Madariaga, le Mouvement Libéral pour l'Europe Unie vient de constituer son bureau français. Celui-ci comprend des hommes dont la responsabilité qu'ils assument dans la politique de notre pays indique la volonté d'agir, et d'agir vite. Un manifeste démontrera aux hésitants que le libéralisme n'est point une notion périmée et « réactionnaire », mais, au contraire, une conception éternellement jeune et nouvelle qui se modifie pour s'adapter sans cesse puisqu'elle est l'image même de la liberté de l'individu face à la dictature.

Au mois d'août, à Bruges, se tiendra le VIII[e] Congrès de l'Internationale Libérale, qui réunira bientôt, sous l'impulsion énergique du président Motz, aux côtés des partis libéraux d'Europe, ceux de grandes nations lointaines comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande et de l'Amérique du Sud. On y étudiera la création, à travers les différents pays d'Europe, de « collèges de la Liberté », destinés à préparer des jeunes hommes qui auront mission d'exposer à leurs contemporains pourquoi ils sont et entendent demeurer des hommes libres. Souhaitons plein succès à une initiative qui se place sous l'égide du bien le plus cher et le plus menacé dont disposent encore les hommes d'Occident.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

On s'étonnerait moins en France et ailleurs de la rapidité avec laquelle Beria et ses complices ont été expédiés dans un monde meilleur si l'on s'informait un peu mieux des progrès de la science soviétique dans le domaine de la « vivification des organismes ». Ces progrès sont tels que l'heure a déjà sonné, en Russie, où il faut aider les citoyens à mourir plutôt qu'à vivre.

Cela a commencé par les chiens. Il y a dix ans. A cette époque-là, deux savants professeurs, les camarades Asratian et Sakhaline, procédèrent sur le meilleur ami de l'homme à quelques expériences du plus haut intérêt. Il s'agissait de savoir si un chien dont le cerveau avait été totalement vidé de son sang pouvait être ressuscité et rendu à ses occupations habituelles. Ce fut un succès.

« Le comportement de l'animal ainsi traité, rapporte le professeur Asratian, a été déterminé avec précision et des conclusions positives sur l'ensemble des travaux ont été obtenues. Elles ont permis une étude approfondie des méthodes propres à soigner et à guérir les chiens choisis comme sujets d'expérience. La meilleure démonstration de la réussite réside dans le fait que la vie a pu être conservée, durant plusieurs mois, à des animaux qui ont été soumis à la mort clinique durant seize à vingt minutes. »

Restait pour le professeur Asratian à passer du plan canin au plan humain. Il le fit avec tant de bonheur qu'il se vante aujourd'hui d'avoir traité ses semblables comme des chiens dans mille deux cent soixante-quatorze cas au moins et d'avoir ramené à la vie sept cent quatre-vingt-dix-sept personnes « qui agonisaient ou se trouvaient en état de mort clinique ».

Tandis que ces merveilles s'accomplissent au delà du rideau de fer, les académies de médecine occidentales donnent une fois de plus le triste exemple de l'apathie. Le problème de l'immortalité ne se posant pas pour elles, leur ambition se borne à conserver, vaille que vaille, nos quatre membres dans leur peau comme cornichons en bocal. Et encore ! N'est-ce pas le docteur Clayton, officier de santé britannique, qui se demande si le progrès consiste bien à prolonger la vie et qui célèbre les bienfaits de la pneumonie, cette « amie du vieillard » ? « Quel avantage y a-t-il, interroge le terrible praticien, à ce que les vieux persistent jusqu'au jour où ils se réveillent « sans dents, sans yeux, sans goût, » sans rien » ? Il n'y en a aucun, affirme-t-il, ni pour l'individu, ni pour la famille, ni pour l'Etat.

Je ne sais où le docteur Clayton veut en venir. S'il poussait son raisonnement jusqu'au bout, il finirait sans doute par recommander l'adoption du fameux système polynésien qui consiste à secouer le cocotier et à supprimer les ancêtres incapables de s'y maintenir. Quoi qu'il en soit, il s'engage dans une direction diamétralement opposée à celle qu'entend suivre son collègue Asratian.

Qui a raison ? Je n'en déciderai pas Mais doutant que nous puissions jamais échapper à notre condition mortelle, je me contenterai de vous soumettre une suggestion et de vous communiquer quelques conseils

La suggestion émane d'un professeur de l'Université d'Edimbourg, M. Frank Crewe. Celui-ci préconise la création d'instituts spéciaux où les personnes hors d'âge apprendraient à vieillir « avec grâce et sérénité ».

Les conseils sont diffusés par la Société de gérontologie américaine. Ils tiennent en cinq points que voici :

1° Ne lisez pas les livres que vous avez mis dans votre bibliothèque pendant votre vie active. C'est une corvée au-dessus de vos forces ;

2° Consultez votre femme avant de faire des projets de retraite ;

3° Ayez des « dadas », mais n'en soyez pas esclaves ;

4° Atténuez vos désirs ;

5° N'ayez pas l'espoir de vivre plus largement lorsque vous aurez cessé de travailler.

Retenez-en ce qui vous plaira. N'en retenez rien, si cela vous chante, et rabattez-vous alors sur les préceptes, exactement contraires, de feu le docteur Besançon. Le résultat sera le même.

★

En 1924, la 6 CV Mathis était mise en vente à 8.950 francs.

Pour ce prix, l'acheteur avait droit à quatre cylindres, quatre vitesses, deux places et un éclairage à acétylène. Plus perfectionnée, la 5 CV Citroën se présentait avec un allumage par magnéto, un éclairage et un démarrage électriques, cinq roues « garnies de pneus », un pont arrière à différentiel : elle ne coûtait pourtant que 9.300 francs et on pouvait l'acheter à crédit (1.000 francs à la commande, 1.575 francs à la livraison et 12 mensualités de 606 fr. 45).

D'accord. C'était le bon temps. Mais en 1914 ce temps était meilleur encore. Un économiste distingué, M. René Lay, nous rappelle qu'avec un seul billet de mille francs on pouvait acquérir simultanément une tonne de charbon, 400 mètres cubes de gaz, 100 kilowatts d'électricité, 20 litres d'alcool à brûler, 10 litres de pétrole, 44 litres d'huile, 400 litres de vin, 50 litres de bière, 300 litres de lait, 300 kilos de pain, 40 kilos de sucre, 400 kilos de pommes de terre, 20 kilos de haricots, 20 kilos de riz, 60 kilos de macaroni, 6 kilos de farine, 10 kilos de café, 12 kilos de beurre, 10 kilos de gruyère et 40 douzaines d'œufs.

En 1904... Non, inutile de remonter jusqu'à 1904. Nos enfants ne nous croiraient pas. Et, au fond, qui peut s'intéresser à de pareilles statistiques ? Ce genre de chiffres ne prouve rien, assure Paul Reboux, qui nous remet en mémoire ce mot de Philippe Berthelot : « Un renseignement est toujours d'autant plus inexact qu'il est plus précis. »

Doit-on régler leur compte, une fois pour toutes, aux calculateurs qui font entrer en équations le ciel et la terre ou réduisent en graphiques les vastes évolutions de l'économie comme les plus subtils mouvements du cœur ? C'est à voir. En attendant, on peut citer de nouveau Paul Reboux. Commentant un article qui parut dans la *Revue indépendante* sous la signature de M. Henri Brongniart :

« Voici, écrit mon excellent confrère, un raisonnement mathématique fondé sur des chiffres exacts, fournis par les statistiques officielles : « La France compte 41 millions d'habitants. Combien y en a-t-il qui travaillent ?

» Ce ne sont pas les 14 millions de Français qui ont plus de soixante ans.

» Restent 27 millions de travailleurs.

» Mais ce ne sont pas non plus les 18 millions de Français de moins de dix-huit ans.

» Restent 9 millions.

» Ce n'est pas le million et demi d'hommes sous les armes, ni le million et demi de femmes enceintes ou allaitant. Retranchons ce total de 9 millions. Restent 6 millions.

» Voici l'immense armée des cossards, des gens qui aiment mieux lire les journaux, parler politique, jouer aux boules, aller aux réunions sportives. Evaluez-les à un million de paresseux. C'est compter bien modestement. Restent 5 millions de travailleurs

» Attention ! Il y a dans les prisons 400.000 détenus, chiffre officiel.

Et les intermédiaires ! Un ministre les a évalués à 700.000. 400.000+ 700.000= 1 million 100.000 à déduire de 5 millions. Restent 3 millions 900.000. Et nous trouverons bien 900.000 non-travailleurs parmi les infirmes, les malades des hôpitaux et des sanas.

» Alors... trois millions ? Quand il y a 2 millions 998.000 fonctionnaires ? »

M. Henri Brongniart concluait son étude en ces termes :

« Il reste deux travailleurs : vous et moi. Et je trouve qu'il serait temps que vous retroussiez vos manches, car je commence à être fatigué de faire le travail tout seul. »

Après une démonstration aussi lumineuse, je connais bien des cancres qui, comme moi-même, se féliciteront de ne rien comprendre aux sciences prétendues exactes.

★

L'INSTITUT scientifique créé à Moscou pour étudier le traitement des volailles abattues vient de mettre au point un appareil qui plume et vide automatiquement les poulets.

Comment n'y avait-on pas pensé plus tôt ? Plumer les poulets est en effet une tâche fastidieuse. C'est surtout une occupation incompatible avec une saine conception de l'économie dans des contrées où la préparation du chapon quotidien dans les masses prolétariennes entraîne un gaspillage de temps et d'énergie fort préjudiciable à l'accroissement de la production. L'agence hongroise M. T. I. révèle qu'un jeune stakhanoviste de l'usine Wilhem Pieck « abattait son ouvrage à la cadence de 439 % » et qu'ayant exécuté dès à présent son plan de travail pour 1954, 1955 et 1956, il allait s'attaquer au programme de 1957. Qui sait si Lajos Porubszky — c'est le nom de ce phénomène — n'aurait pas cinq ou six années-travail d'avance au lieu de trois s'il avait disposé de la plumeuse automatique et échappé de la sorte à d'écrasantes servitudes culinaires ?

Dans des sociétés aussi fortement organisées que le sont les démocraties populaires on ne saurait sous-estimer la portée de pareilles inventions. Le souci de productivité y est poussé à un tel degré et sur tant de

plans à la fois que les salariés de toutes conditions n'arrivent plus qu'au prix d'efforts surhumains à partager leur existence entre les plaisirs gastronomiques et les joies exaltantes de la construction du socialisme !

Qu'on me permette d'illustrer cette tragique situation :

La volaille communiste proliférant dans des conditions plus que satisfaisantes, les légumes de même obédience se mettent sinon en quatre, du moins en deux, pour arrondir le bol alimentaire des laborieuses populations. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est *Radio-Moscou* qui le proclame : des agronomes soviétiques ont réussi à obtenir deux choux à partir d'une racine unique. Rien de plus simple : les premiers choux furent cultivés selon les procédés ordinaires et à la fin de juin on en récolta 33.000 livres sur une superficie d'un hectare. On les cueillit néanmoins de façon qu'il restât quelques feuilles sur les racines. La croissance de celles-ci fut alors stimulée par des engrais minéraux ; de nouvelles têtes se formèrent et, à l'automne, 10.700 autres livres de choux se dirigèrent sur les cuisines environnantes.

Bon. Mais voici le revers de la médaille :

Selon le journal *Krokodil*, les autorités locales du district rival de Vykunsk ont reçu 109 résolutions et décrets émanant du comité exécutif provincial, plus 147 télégrammes expédiés par cet organisme. Dans le même laps de temps, la direction des finances de la province a publié 1.525 avis et ordres, et la direction provinciale de l'agriculture 2.397 décrets et ordonnances. Cette activité bureaucratique explique la multiplication des récoltes en Russie mais elle en limite les bienfaits. Imaginez, comme le fait *Krokodil*, les angoisses du fonctionnaire chargé d'appliquer les oukases ci-dessus dénombrés.

« Malheur de malheur ! s'écrie-t-il. C'en est fait de moi. Si je veux exécuter les ordres qui me sont parvenus hier il ne me reste plus le temps de parcourir ceux d'aujourd'hui. Et si je me mets à lire ceux d'aujourd'hui il ne me reste plus le temps d'exécuter ceux d'hier. »

Encore moins lui reste-t-il le temps de manger, boire et dormir. Là est le drame. L'astucieux engin de l' « Institut scientifique pour le traitement des volailles abattues » concourra à son heureux dénouement. Mais il en faudra sans doute bien d'autres. Et des plus perfectionnés.

★

A L'ÉPOQUE, à peine révolue, où le Parlement discutait les projets budgétaires du gouvernement, un confrère bien inspiré proposa à la méditation de nos élus ces quelques phrases d'Anatole France :

« Les questions financières sont, par elles-mêmes, aussi intéressantes que toutes les autres. L'esprit trouve à les examiner une profonde satisfaction. Elles plaisent à la raison par leur exactitude, et à l'imagination par leur étendue. Elles se prêtent donc naturellement à l'élégance du style. »

L'initiative était opportune. Juste à cet instant, les représentants du peuple se débattaient dans la nuit opaque des néologismes, se roulaient dans le bourbier des « distorsions » et des « indexations », des « débudgétisations » et des « récessions », se heurtaient aux « impasses » ou s'étouffaient dans les « goulots d'étranglement ».

Reconnaissons, par parenthèse, que le personnel politique peut réclamer le bénéfice des circonstances atténuantes. Les conditions dans lesquelles il est tenu d'exercer ses fonc-

tions engendrent fatalement chez lui un certain trouble de l'esprit, une certaine ivresse, qui se traduisent par une légère fantaisie verbale.

« Le politicien, a déclaré M. Adlaï Stevenson après son voyage en Europe, est un homme qui approche de toutes les questions la bouche ouverte et les yeux fermés. »

M. Edgar Faure, lui, a donné de son comportement cette description terrifiante :

« Nous avançons, a-t-il dit, comme des funambules sur une lame de rasoir entre des zones de dépressions cycloniques. »

Quand on est informé de ces choses, on se sent pénétré de compassion et l'on n'hésite pas à absoudre les héroïques législateurs dont le seul crime consiste à donner une forme articulée, quoique incompréhensible, à leur épouvante.

★

PLUS grave, et plus condamnable, est le cas des « écoles » littéraires qui, périodiquement, se mettent en devoir de renouveler nos modes d'expression traditionnels. Ce n'est pas que je m'insurge systématiquement contre de semblables initiatives. Mais que puis-je attendre de M. Isidore Isou, champion du tordu et du disloqué, qui prétend substituer l'implique à la réplique et le théâtre « discrépant » aux comédies de Molière ? En matière de discrépant et de discrépu nous n'avons — hélas ! — plus rien à apprendre. Les novateurs sont passés par là depuis des lustres et j'ai peine à croire que M. Isidore Isou ajoute une œuvre valable — de son point de vue — aux poèmes de feu Francis Picabia. Celui-ci publia, dans les années 1920, une épopée intitulée : *l'Athlète des Pompes Funèbres*. Le premier chant débutait ainsi :

Eau salée
Le palmier des épouses inondées,
tourne vers moi la route prodige
des épines sans café, qui chantent
des bracelets liquides.
Dans mon veston, au milieu des [*poches*
distendues par l'hypothèse,
les water-closets sur un doigt vide
regardent les hésitations escabeaux
des symboles faucons
et du chapeau modèle.

Est-il possible d'améliorer cette performance ? Sincèrement, je ne le crois pas. Francis Picabia professait que « ce goût est fatigant comme la bonne compagnie ». Mais il n'est également mauvaise compagnie dont on ne se lasse. Et je crains qu'en l'occurrence M. Isidore Isou ne survienne « trop tard dans un monde trop vieux ».

J'ENTRETIENS les meilleures relations avec les spécialistes de l'art divinatoire. J'ai pour eux d'autant plus de gratitude qu'ils me fabriquent toujours des horoscopes réconfortants et d'autant plus de respect que je ne les ai jamais pris en défaut. Cette année encore j'ai la ferme conviction qu'ils demeurent dans le droit-fil de la bonne prophétie lorsqu'ils annoncent des réjouissances populaires pour la mi-juillet, un ralentissement de l'activité économique pour la période de juin à septembre, une baisse de température pour décembre et la disparition de quelques contemporains illustres entre le 1er janvier et la Saint-Sylvestre.

Si mon ami Maurice Privat, qui fut l'inventeur du journal parlé, mais qui dut sa célébrité à ses travaux astrologiques, n'avait prématurément quitté cette vallée de larmes, je n'aurais pas manqué de l'interroger sur le proche avenir. Il a par bonheur laissé un ouvrage considérable, qui me permet à tout instant de scruter d'un œil sûr le mystère des siècles futurs, voire de rétablir l'enchaînement véritable des événements passés. Il s'agit d'un savant et copieux commentaire des centuries de Nostradamus.

Selon Maurice Privat, c'est à 1954 que songeait le célèbre médecin lorsqu'il écrivit ce quatrain :

Es lieux et temps chair au poisson [*Donra lieu*
La loy commune sera faicte au [*contraire*
Vieux tiendra fort puis Osté du [*milieu*
Le Panta Chiona Philon mis fort en [*arrière.*

Obscur, ce texte ? Allons donc ! Il en ressort, très évidemment, qu' « en divers lieux et en ce temps-là, la *loy commune*, publique, concernant le peuple et les réunions, étant réalisée au contraire de la vérité et de la tradition, l'intervention du pape sera nécessaire ». Je passe sur les développements de cette exégèse et je retiens que la grande affaire de l'année en cours sera une grande réforme religieuse caractérisée par un abaissement des ordres monastiques.

C'est à partir de 1960 cependant que les rapports internationaux prendront une tournure vraiment originale. Qu'on en juge ! D'abord, un roi d'Angleterre, qui, préalablement, se sera emparé du Maroc, sera dépossédé de sa conquête par la Turquie. Le malheureux sera enfermé dans la tour de Londres, auprès de laquelle on l'aura vu en chemise, et son fils sera noyé dans un puits par décision

de justice. Chassés de leur patrie par les intempéries — pluies et gelées — les Turcs tenteront incontinent d'envahir l'Europe. Ils échoueront, car en 1974 il y aura toujours en France une république. Pas pour longtemps, il est vrai, puisqu'en 1975 une dictature la remplacera. Le nouveau régime ne succombera qu'en 2048, longtemps après avoir triomphé de l'Allemagne avec le secours des Espagnols et avoir, en 1986, réuni le Palatinat et la Rhénanie à la France. Ensuite, « tremblements d'empire et dévastations » : ce sera, en 1999, l'apparition apocalyptique du « Grand Roy d'Effrayeur », surgi de lointaines contrées asiatiques, et la destruction de Paris par des guerriers venus du ciel. Quant à la fin du monde, il n'en est pas question, encore que certains disciples de Nostradamus en fixent la date à l'an 3420.

Voilà pour l'avenir !

Si je continue de me référer à l'auteur des centuries, voici pour le passé :

Primo, la guerre de 1939 n'a pas eu lieu, mais en 1944 la Grande-Bretagne a soutenu une terrible bataille navale contre les peuples insurgés du Commonwealth. Secundo, en 1946 un nouveau pape a été élu, mais il a été empoisonné « en buvant le sang sacré dans le saint ciboire ». Tertio, en 1949, les Habsbourg ont été probablement réinstallés sur le trône d'Autriche, mais la peste a ravagé l'Europe, et la France, après une grande victoire sur mer, a annexé la Catalogne, la rive gauche du Rhin et les îles de la mer Egée. Quarto, en 1951, la France a vaincu l'Italie et envoyé sa flotte par le fond. Quinto, en 1953 la ligne Maginot a été tournée par une armée non identifiée et Paris mis à sac « d'une façon hideuse, effrayante, épouvantable et horrible ».

Je conçois que des révélations de cette ampleur vous laissent pantelants. Car, enfin, toute l'histoire moderne est à reviser, et vous hésitez assurément à la voir autrement que vous ne l'avez vécue. Mais, quoi ! il faut vous faire une raison. Tout n'est que faux semblant.

On reprochait un jour à Maurice Privat d'avoir prédit pour le 15 mai la chute d'un gouvernement qui vivait encore le 15 octobre.

« Plaisanterie ! répondit-il. Si vous appelez ça un gouvernement !... »

★

Le Parlement a décidé que la surprime exceptionnelle (*sic*) dite « de sécheresse » accordée aux planteurs de tabac lorsque la pluie faisait défaut continuerait de leur être versée quelles que soient les conditions atmosphériques et, à plus forte raison, en cas d'inondation.

Bravo ! Il n'y a qu'une bonne façon de supprimer les législations d'exception, c'est de les faire entrer dans le droit commun. On ne comprendrait pas d'autre part que, pour des raisons hygrométriques parfaitement oiseuses, l'Etat réduisît arbitrairement le revenu du planteur de tabac. Chacun, de nos jours, se met à la portée de chacun et il serait inutile d'exposer plus longuement une cause gagnée d'avance si les dignes cultivateurs dont nous nous entretenons n'étaient autorisés par l'attitude du corps médical non seulement à accepter d'un cœur léger la prorogation de privilèges au demeurant dérisoires, mais encore à exiger des pouvoirs publics des mesures de protection aussi promptes que généreuses.

« Fumez, mesdames ! C'est pour la France ! » s'écriait autrefois le sénateur Milan.

« Ne fumez plus, mesdames ! Ne fumez plus, messieurs ! ripostent aujourd'hui les thérapeutes américains. Le cancer est dans votre paquet de cigarettes. »

Le cancer, ce mal qui répand la terreur... L'avertissement a suffi pour que la consommation du tabac fléchît, outre-Atlantique, de dix ou

vingt pour cent en l'espace d'un éclair et pour que des sociétés florissantes se vissent tout à coup acculées à la faillite. La panique a gagné l'Angleterre. Elle y exerce de tels ravages que le chancelier de l'Echiquier en personne a dû se mobiliser.

« Surtout, a-t-il recommandé à ses compatriotes au cours d'une manifestation civique spécialement organisée à Manchester, surtout n'arrêtez pas de fumer ! L'impôt sur le tabac rapporte 600 millions de livres par an au Trésor britannique. »

Pauvre chancelier ! Son éloquence s'est répandue en vain sur le royaume. Mieux ou pire : ses admonestations ont convaincu les sujets de Sa Gracieuse Majesté qu'ils avaient beaucoup à perdre dans une affaire où le ministre des Finances avait tout à gagner. Et maintenant, sourdement travaillés par la Faculté qui attribue à la nicotine des « vertus » anaphrodisiaques, ce sont les Français qui boudent les produits de la Régie. Incontestablement, l'heure est grave.

Pour moi, je n'en démordrai pas : Ivan Bounine, qui vient de mourir à l'âge respectable de quatre-vingt-trois ans, avait raison.

« J'ai peut-être assez vécu, disait-il à sa femme à la veille de son trépas. Mais je n'ai pas encore assez fumé. »

★

Un individu accusé d'avoir falsifié son passeport — sa taille réelle ne correspondant pas à celle qu'indiquait le document — a pu prouver qu'il avait rétréci : il se repliait comme un accordéon.

Un fermier de la région de Wellington (Afrique du Sud) a donné naissance à une autruche après avoir personnellement couvé dans son lit un œuf abandonné sur ses terres.

Un ex-pharmacien bitterois a découvert un crocodile entre Millau et La Cavalerie, région où jamais la présence de sauriens n'avait été antérieurement signalée.

Un astronome britannique a aperçu dans un massif montagneux de la Lune un pont de 30 kilomètres de longueur et de 3 kilomètres de largeur dont la construction, toute récente, demeure totalement inexplicable.

Ces nouvelles étourdissantes paraissent dans la presse à une époque où des observateurs distingués, se référant à une vague amélioration des rapports internationaux, affirment que nous sommes entrés dans une ère de « normalisation » universelle. La « normalisation » ? Je ne refuse pas d'y croire. Encore faudrait-il que la nature y mît de la bonne volonté.

Quant aux hommes, hélas ! leur comportement bizarre m'empêche de fonder sur eux des espoirs excessifs.

J'apprends en effet que deux ingénieurs de la marine royale anglaise, MM. Macrae et Clarke, ont été décorés pour avoir mis le bonbon à l'anis au service de la défense nationale (pour plus de clarté, je précise que le bonbon à l'anis, qui a la propriété de se dissoudre en un temps uniforme dans l'eau douce comme dans l'eau salée, fait fonction de dispositif de retardement dans les bombes-ventouses). Bon. Mais je lis également dans les gazettes cette dépêche de Stockholm :

« Un Suédois qui regardait sa

petite fille, âgée de dix-huit mois, mâcher fort consciencieusement un objet métallique a failli s'évanouir en la voyant cracher un gros détonateur. »

Vos conclusions seront les miennes. Tant qu'on s'obstinera à confondre les bonbons à l'anis avec les matériaux stratégiques et les détonateurs avec les tétines, il n'y aura pas plus de « normalisation » en ce monde que de bars américains dans l'autre.

CRUEL MAIS VRAI

QUOIQUE vivant à ce qu'on est convenu d'appeler « la Belle Epoque », un peintre montmartrois, qui connut sur le tard une certaine notoriété, s'enlisait alors dans une misère noire. On le citait parmi les plus faméliques « mangeurs de vache enragée » qui vivaient — si l'on peut dire — sur la Butte.

Pourtant, environ la cinquantaine, la chance se présenta sous l'aspect d'un mécène qui s'intéressa à ses toiles. Il était temps ! Guetté par l'inanition, le malheureux n'avait plus guère la force que de se traîner.

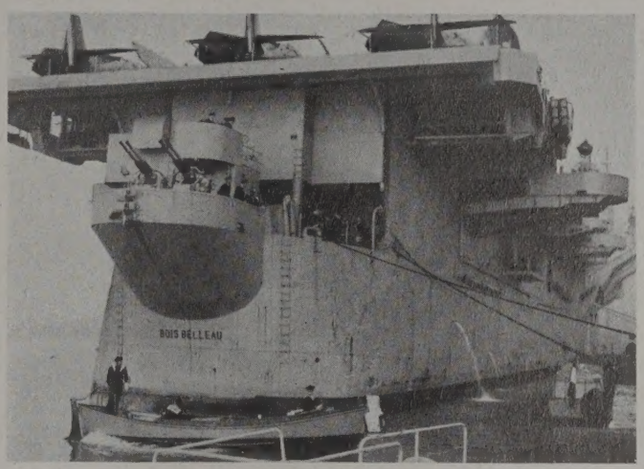
L'amateur, apitoyé, lui envoya son docteur. Celui-ci procéda avec conscience à un examen général du patient.

« Les poumons sont intacts, murmura-t-il, le cœur bat normalement... l'estomac est encore bon... »

L'artiste quinquagénaire eut alors un sursaut : « Le contraire m'étonnerait, il n'a presque jamais servi ! »

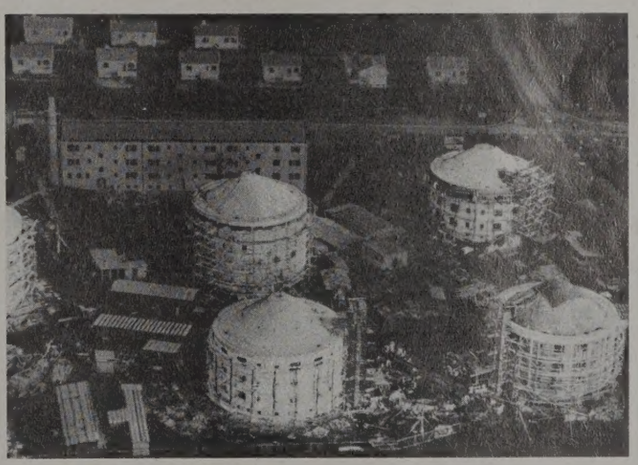
AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 20 DÉCEMBRE AU 20 JANVIER

MOSCOU, 23 DECEMBRE. En vertu d'une sentence du Tribunal suprême, Beria, ex-ministre de l'Intérieur et ex-maître redouté de la police, a été mis à mort avec six « complices », comme traître à la patrie, saboteur, contre-révolutionnaire... et agent de l'étranger depuis 1919 !



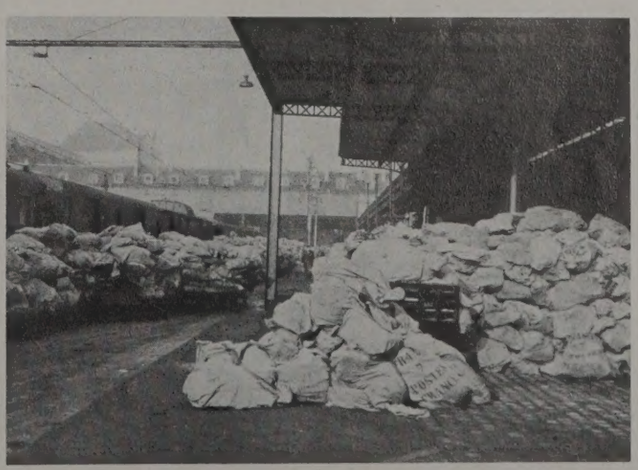
TOULON, 23 DECEMBRE. Cédé par les Etats-Unis à la marine française, le « Bois-Belleau », puissant porte-avions de 11.000 tonnes, filant 32 nœuds, s'est ancré dans notre grand port méditerranéen. Il appareillera au printemps prochain pour l'Indochine, où il doit relever l' « Arromanches ».

TULLE, 24 DECEMBRE. Un coup de théâtre illustre l'instruction ouverte sur une série de crimes troublants commis en 1944 dans la région limousine. M. Guingouin, ex-maire communiste de Limoges, exclu de son parti, ancien préfet du maquis, est arrêté pour complicité d'assassinat.



STOCKHOLM, 24 DECEMBRE. Une curieuse innovation architecturale que ces immeubles de trois étages, en forme de « gazomètres », édifiés dans une proche banlieue de la capitale suédoise, et dont les appartements — dix par étages — sont destinés au personnel d'un grand hôpital voisin.

AUCKLAND, 26 DECEMBRE. Un train amenant de Wellington des Néo-Zélandais désireux d'acclamer S. M. la reine Elizabeth est précipité à toute vitesse dans un torrent, l'arche d'un pont ayant été arrachée par la violence des eaux en crue. On relève 165 morts et 200 blessés.



PARIS, 26 DECEMBRE. Les postiers ambulants cégétistes et autonomes décidant de prolonger leur grève d' « avertissement » prévue pour trois jours, les sacs postaux, très chargés durant la période de fin d'année, s'amoncellent à la gare d'Austerlitz comme dans les autres gares.

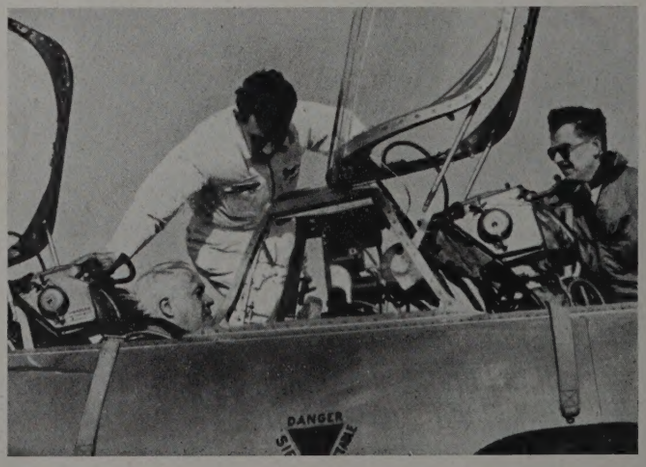
CASABLANCA, 26 DECEMBRE. Le général Guillaume se rend au chevet des blessés relevés après l'attentat terroriste commis la veille au marché central. L'explosion d'une bombe rudimentaire y a provoqué dix-neuf morts parmi lesquels dix Européens, dont sept femmes et une fillette.

HONG-KONG, 27 DECEMBRE. Un gigantesque incendie a décimé dans la nuit de Noël les faubourgs, où quatre mille maisons ont été détruites en moins de quatre heures, laissant sans abri plus de soixante mille personnes qui sont hospitalisées dans les jardins et sur les terrains de jeux de la ville.

PARIS, 29 DECEMBRE. Après avoir connu des triomphes au music-hall, la grande fantaisiste Joséphine Baker fait ses débuts de conférencière au Palais de la Mutualité où, au cours d'un meeting, l'artiste évoque les difficultés que lui a values, en Amérique, la discrimination raciale.

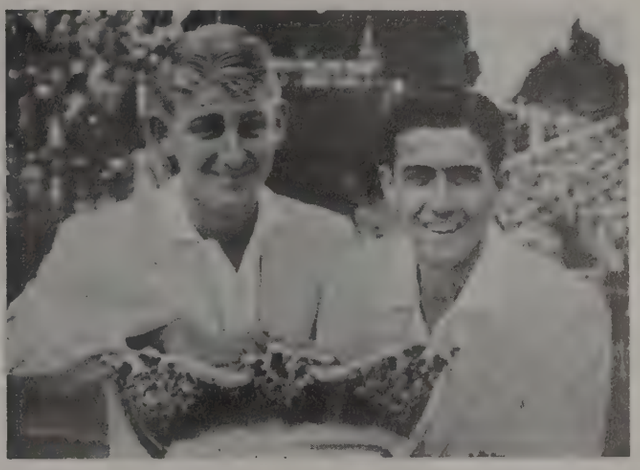
TONGATABOU, 29 DECEMBRE. Reçue en grande pompe par la reine Salote, S. M. Elizabeth paraît peu rassurée à l'idée de manger avec les doigts le cochon qu'on lui sert entier, mais le duc d'Edimbourg sourit aux propos de la souveraine dont la stature fit impression au Couronnement.

NICE, 29 DECEMBRE. L'aga Khan et la bégum, salués par le prince Ali, quittent l'aéroport pour gagner Karachi, où les ismaéliens du Pakistan lui remettront l'équivalent en platine de son poids dûment contrôlé. L'offrande sera consacrée par l'aga aux œuvres sociales du Pakistan.



ISTRES, 29 DECEMBRE. A soixante-trois ans, M. Louis Christiaens, secrétaire d'Etat à l'Air (assis sur le siège éjectable de l'appareil) va franchir avec succès le mur du son à 1.262 km.-heure, à bord d'un biréacteur français S. O. 4050 « Vautour » piloté par le capitaine Roland Glavany.

PARIS, 31 DECEMBRE. Ayant reçu, pour la dernière fois de son septennat, les vœux du Corps diplomatique le président Vincent Auriol, qu'assistent MM. Laniel et Georges Bidault, serre la main de M^gr Marella, nonce apostolique, qui lui a présenté les adieux des représentants étrangers.



MELBOURNE, 31 DECEMBRE. A l'issue de rencontres acharnées avec les tennismen américains, les Australiens conservent la coupe Davis, grâce à leurs jeunes champions, Lewis Hoad (à gauche) et Ken Rosewall (à droite), qui ont remporté le challenge-round par 3 victoires contre 2 aux U. S. A.

SAINT-REMY-DE-PROVENCE, 1^er JANVIER. Par une température glaciale, deux Français : Lebeau et Fronteau (en blanc), ont battu pour le Jour de l'An le record du monde de durée sur planeur biplace en tenant l'air 56 h. 11' au-dessus du centre de vol à voile de Romanin-les-Alpilles.

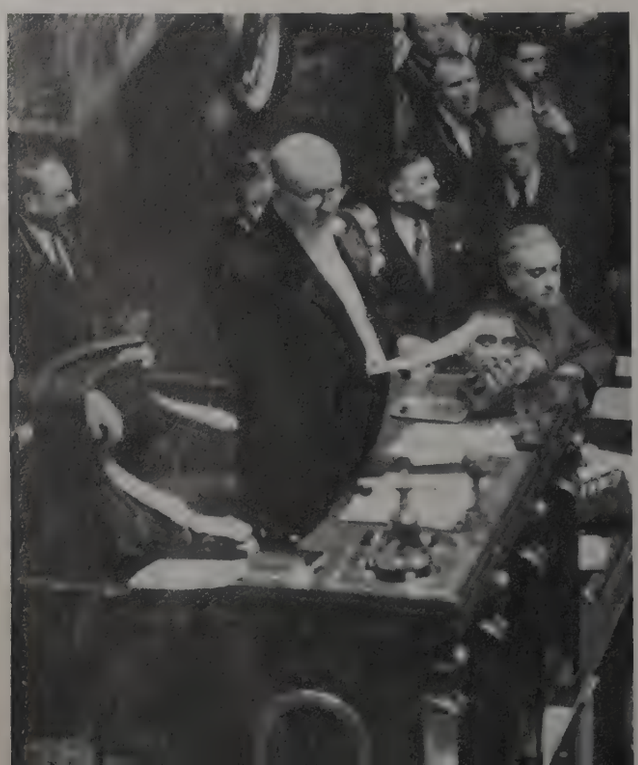
GRINDELWALD, 2 JANVIER. La famille royale de Hollande est venue en Suisse chercher la neige. Tandis que S. M. Juliana fait de longues courses en ski avec le prince Bernhardt, les jeunes princesses royales Béatrix, Marijike, Margaret et Irène goûtent aux saines joies du traîneau.

SENO, 2 JANVIER. Au Laos, à 30 kilomètres de Savannakhet, un aérodrome, édifié en six mois selon les directives du haut commandement, a permis d'amener à pied d'œuvre les renforts et le matériel nécessaires pour la dure bataille engagée au Moyen-Laos afin d'enrayer l'offensive du Vietminh.

NEW-YORK, 2 JANVIER. Les cinq frères Rockefeller — que l'on voit ci-dessus en 1937 avec leur père — ont adressé au Comité de sauvegarde du château de Versailles un chèque de 100 millions destiné à la restauration du pavillon, du hameau de la Reine et des bassins de Trianon.

UN NOUVEAU CHAPITRE DE LA IV^E RÉPUBLIQUE ➡

DEUX PERSONNALITES POLITIQUES EMINENTES ont abandonné, dès le début de 1954, les plus hautes fonctions électives de la IV[e] République. Ayant installé le président René Coty à l'Elysée, M. Vincent Auriol a quitté aussitôt la capitale avec M[me] Auriol, pour se rendre à Muret. M. Edouard Herriot, ayant renoncé, pour raisons de santé, à la présidence de l'Assemblée, a été nommé président d'honneur à vie, sur la proposition de son successeur au fauteuil, M. André Le Troquer. Ajoutons que, pour la dixième fois consécutive, M. Gaston Monnerville a été réélu président du Conseil de la République.



DES SON INVESTITURE LE PRESIDENT RENE COTY est allé s'incliner sur la Dalle sacrée, à l'Arc-de-Triomphe, où, tête nue, il écoute « la Marseillaise » devant le drapeau de la Garde républicaine avant de passer en revue les troupes.

M. RENÉ COTY

DEUXIÈME PRÉSIDENT DE LA IV[E] RÉPUBLIQUE A ÉTÉ INVESTI LE 16 JANVIER

De haut en bas :

1. QUAI AUX FLEURS, M. René Coty quitte son domicile avec M. Laniel pour gagner l'Elysée dans la Talbot présidentielle. — 2. A L'ELYSEE, M. Vincent Auriol accueille M. René Coty, qui embrasse le drapeau de la Garde. — 3. M. RENE COTY reçoit du général Dassault le grand cordon et le collier de grand maître de l'Ordre de la Légion d'honneur. — 4. LE PRESIDENT DE LA REPUBLIQUE, à qui M. Vincent Auriol vient de transmettre ses pouvoirs, signe le procès-verbal d'investiture.

De haut en bas :

5. A L'HOTEL DE VILLE, le président René Coty répond à l'hommage de M. Frédéric Dupont. — 6. M. AURIOL, que le nouveau président reconduit à pied jusqu'à son domicile privé, paraît heureux d'être libéré de sa mission. — 7. AU MONT-VALERIEN, le président, le visage grave, quitte la crypte où reposent les martyrs de la Résistance. — 8. LE PREMIER DEJEUNER à l'Elysée réunissait, autour du président et de M[me] Coty : leurs filles, leurs gendres et leurs petits-enfants.

LES PARFUMS ET LA MAGIE FÉMININE

PAR JEAN SOLESMES

VIRGILE nous apprend que Vénus inventa le premier parfum en mélangeant une goutte de son propre sang à un baiser de son fils. Ainsi donna-t-elle à la rose couleur et arome.

Distinguons d'abord entre odeur et parfum. Une odeur est une sensation produite par les émanations quelles qu'elles soient, un parfum est une senteur agréable.

Certains grands parfumeurs ont un spécialiste dont la fonction essentielle est d'apprécier les parfums. En terme de métier, on l'appelle « un nez », et il est de plus en plus rare. Mieux que quiconque ce spécialiste — qui parfois est le patron lui-même — est apte à distinguer les émanations fruitées, acides, épicées, excitantes, résineuses ; il sait aussi retrouver les divers produits qui entrent dans la composition des parfums modernes, souvent très complexes. C'est un artiste dont le concours est fort recherché, comme celui des « physionomistes » dans les casinos et salles de jeu. Pour le commun des mortels, sensible aux émanations de la terre labourée, des champs de fleurs, de l'humus, des champignons, le jugement est plus délicat, mais l'action des parfums n'en est pas moins réelle, car nous savons reconnaître sans erreur possible ceux qui flattent nos narines, nous attirent ou nous repoussent.

Il y a donc les aromes, principes odorants des substances naturelles (minérales, végétales, animales et humaines), et les parfums, souvent dus au génie créateur de l'homme. Le Petit Larousse lui - même (très sentimental en l'occurrence) affirme qu'un parfum peut, au figuré, « être ce qui éveille un doux souvenir ». Cela impose un rapprochement à notre esprit, et l'on peut comparer ce « doux souvenir » au

NECESSAIRE de toilette du XVIII[e] siècle. (Collection Houbigant.)

jugement péjoratif de nature olfactive que nous portons sur telle personne à laquelle nous ne vouons pas une tendresse particulière, jugement exprimé par la phrase lapidaire : « Je ne peux pas la sentir. » Et là, au cœur même de cette phrase d'apparence innocente, se trouve le plus bel hommage rendu à la magie des parfums.

Est-elle magique dans ses effets, la curieuse impression produite sur le sens olfactif par l'agitation désordonnée des infimes particules libérées par les substances, et peut-elle agir sur le comportement humain ? Les hommes sont sensibles aux parfums « qui font rêver les dieux », parce que la subtile vibration agit avec tant de force sur eux, elle peut à un tel point troubler leur comportement physiologique et psychologique, en un mot les changer si totalement malgré le mystère de ses activités insidieuses agissant à leur insu, que ses effets sont flagrants pour qui sait observer.

ARTISTES ET ARTISANS ont, de tout temps, été attirés par la parfumerie pour laquelle ils ont créé des flacons et des boîtes d'un grand luxe, comme ce coffret ancien. (Coll. Millot.)

LES PARFUMS DANS L'ANTIQUITE

Depuis toujours, les parfums, tous les parfums terrestres, apportent aux hommes joies, espoirs et charme. Dérivés des produits naturels, ils sont connus depuis la plus haute antiquité. Les composés aromatiques étaient toutefois, aux temps les plus reculés, réservés aux cérémonies religieuses. Les formules étaient transmises par les écrits sacrés, en Orient comme en Occident, et il en fut de même pour les saintes onctions et les eaux lustrales. Ensuite, les produits odorants furent utilisés à l'occasion des fêtes profanes et, enfin, pour la toilette des femmes, ce qui amena les alchimistes à étudier les essences obtenues par le traitement des matières végétales et animales, par distillations successives, par les macérations ou les décoctions, et à créer ainsi une plus grande variété dans les parfums connus.

L'Orient exporta tous les produits naturels de Chine, de Perse, des Indes, de Java. Les pays du Proche-Orient et l'Egypte reçurent des essences alors inconnues, et cela rendit célèbres les parfumeurs des pharaons. Pourtant, ce furent les Grecs qui apprirent aux Egyptiens les plus subtiles formules avant de les communiquer aux Romains, ces derniers étant doués d'une nature fort sensible aux suaves odeurs. L'histoire nous apprend d'ailleurs que Cléopâtre se chargea d'initier Antoine dans ce domaine singulier.

Les Arabes, grands amateurs d'odeurs fortes, découvrirent nombre d'extraits odorants et d'huiles essentielles, et les brunes fatmas voilées, comme les Egyptiennes, firent un large emploi de tout ce qui pouvait ajouter à leurs charmes naturels.

Si l'on aimait, dans l'antiquité, les fards et les essences, le choix était plus difficile que de nos jours, les produits étant plus rares et beaucoup moins nombreux. Les femmes de l'ancienne Egypte utilisaient, pour donner plus d'éclat à leur beauté, des fards parfumés aux extraits naturels ou des produits tirés des métaux, comme le cinabre, qui avivait l'éclat des lèvres; le henné, pour teindre les cheveux ou colorer certaines parties du corps; la craie et le blanc de céruse, pour blanchir l'épiderme; le crayon bleu, pour dessiner les veines; l'antimoine et le noir de fumée pour cerner les yeux, brunir les cils, afin de donner plus de profondeur et d'attrait à leurs yeux de gazelle. Le nard, d'origine indienne, fut l'un des plus précieux et des plus célèbres parfums de l'antiquité. Son odeur forte évoquait le patchouli. La Bible dit que Marie-Madeleine brisa « un vase d'albâtre rempli de parfum pour oindre la tête et les pieds de Jésus ». Et selon les exégètes, ce parfum était du nard. Fabriqué avec des racines, des feuilles et l'épi d'une plante qui pousse aux Indes, cet extrait d'une rare vertu fut importé par les caravanes venant d'Asie vers le Proche-Orient et l'Europe. Il est mentionné dans le *Cantique des Cantiques*.

Yahweh lui-même, parlant à Moïse, lui recommanda de préparer un parfum spécialement consacré au sanctuaire. Le patriarche

CES POTS, qui renfermaient crèmes et onguents, sont recherchés des amateurs d'objets de l'époque 1830. Ceux-ci appartiennent à la collection Lubin.

LES PARFUMEURS D'AUTREFOIS — qui sont le plus souvent les parfumeurs d'aujourd'hui — apportaient pas mal d'humour dans la façon dont ils « habillaient » leurs spécialités pour intéresser le public. Ces boîtes, ces flacons, avec leurs étiquettes en sont le témoignage. Ces spécimens sont empruntés aux collections que possèdent certains fabricants, et qui constituent, pour la petite histoire, des documents précieux. Les Contes de Perrault sont mis à contribution aussi bien que la mythologie (parfum de Psyché) et il arrive que la fantaisie de la dénomination se relève d'un brin de cette gauloiserie qui n'effarouchait nullement nos aïeux et leurs épouses. (Les documents reproduits appartiennent : en haut de page à gauche, à Millot ; à droite, à Roger et Gallet. Tous les autres sont de la collection Piver et sont d'époque 1815 à 1830.)

avait trouvé une formule d'huile odorante destinée aux onctions sacrées; elle était faite d'aromates auxquels il ajoutait un second parfum, le tout brûlant sur l'autel.

Sur les bas-reliefs et dans un grand nombre de peintures égyptiennes, on voit que les pharaons avaient l'habitude de s'oindre d'huiles parfumées. Cette coutume fut sans doute en usage depuis les temps les plus reculés et les Orientaux utilisèrent les mêmes huiles, grandement hygiéniques dans les pays chauds, car elles empêchent l'évaporation trop rapide de la peau, ce qui provoque souvent des troubles graves, dont le moindre est un affaiblissement rapide. Du plan cérémoniel, l'emploi des huiles passa sur le plan familier de l'hygiène et, en Orient, quand on recevait un hôte auquel l'hommage était dû, on répandait sur sa tête des extraits parfumés.

Chez les Babyloniens, les guerriers, au moment de la bataille, oignaient leur corps et leur bouclier, la Bible nous l'apprend par la bouche d'Isaïe: « Debout, capitaine, oignez le bouclier ! » Cela permettait aux braves soldats d'aller au combat en respirant une douce vapeur odorante et, plus prosaïquement, de conserver le cuir du bouclier tout en se protégeant eux-mêmes, les flèches de l'ennemi glissant facilement sur le cuir imprégné d'huile.

La femme égyptienne était placée « sous le doux regard » de la planète Vénus, et cette bienheureuse protection céleste donnait le pouvoir aux astrologues et parfumeurs sacrés de fabriquer fards et onguents, huiles et essences parfumées, dont la consommation était énorme. Soucieux des caisses de l'Etat, les pharaons tiraient des goûts dispendieux des femmes égyptiennes des profits non négligeables. Les vaisseaux qui apportaient les épices parfumées étaient taxés sans indulgence par l'administration. A cette époque, nul n'ignorait que les essences sont douées de vertus singulières et que toutes les « sympathies merveilleuses » que le ciel accorde aux végétaux et à tous les produits odorants se transmettent à ceux qui en usent selon les sages conseils donnés par les astrologues. La déesse Vénus, visible dans le ciel le matin et le soir, était consultée d'après un formulaire magique connu depuis des millénaires, les parfums ne devant, en aucun cas, être utilisés au hasard. Les pierres précieuses venant aussi d'au delà des mers, prêtres et magiciens associaient les fabuleux pouvoirs des gemmes à celui des parfums. On pouvait ainsi obtenir non seulement des avantages très profanes, mais encore se concilier les dieux, ce qui était appréciable.

Si nos actuelles tireuses de cartes s'enveloppent volontiers des nuages de fumée de cigarette, dans la Grèce antique, la Pythie de Samos, les Sibylles de Delphes, de Claros, de Cumes, de Phrygie ou de Libye puisaient leur pouvoir divinatoire dans une extase religieuse produite non seulement par une vie recluse et pure, mais par le recours aux excitants magiques, fumées aromatiques et parfums.

L'usage des parfums était donc généralisé dans les siècles passés, mais son emploi était fonction non des goûts particuliers, mais des effets que les aromates et les essences pouvaient produire.

ORIGINE DES PARFUMS

D'ou proviennent les parfums ? Des fleurs, des plantes, des corps chimiques, des minéraux, de certaines bêtes comme le castor, la civette, le chevrotain porte-musc, le cachalot (ce « souffleur » géant), qui donne le précieux ambre gris et noir. Les parfums animaux sont les plus actifs synthétiques et offrent des

ENCORE TROIS EXEMPLES de flaconnage empruntés, à gauche, à la maison Guerlain, à droite, à Bourjois et, ci-dessus, à Roger et Gallet, dont l'eau de Cologne Jean-Marie Farina se présente de manière fort martiale.

combinaisons d'une grande variété de procédés dans lesquels les chimistes de nos laboratoires modernes sont passés maîtres. Les noms des arbres et des plantes utilisés sont évocateurs : le sycomore, le santal rouge, le cèdre ou l'acacia, le romarin, le géranium rosat, le vétyver, la bergamote, la lavande, les grains d'anis, la violette, l'iris, la rose... les fruits et les graines, depuis l'orange jusqu'au genièvre, en passant par le citron. Il y a aussi les résines, aux noms mystérieux: le styrax, le baume du Pérou et du Canada, la térébenthine, le tolu, et tant d'autres souvent utilisés en thérapeutique. Des plantes et des fleurs, on n'emploie parfois que certaines parties. Plantes et fleurs sont triturées, malaxées, exprimées ; elle passent par des infusions et des distillations qui rendent les produits obtenus de plus en plus purs. On arrive alors à ce divin enchantement : le parfum, dont le plus vénérable, le plus simple et le plus ancien est certainement l'encens, cette gomme-résine extraite d'arbres divers des régions tropicales et subtropicales. La reine de Saba, la fastueuse souveraine qui prit des « leçons de sagesse » avec Salomon, fit envoyer à ce dernier l'encens le plus fin pour qu'il pût compléter sa collection d'aromates, ces « aromates les plus exquis », selon l'expression d'Ezéchiel.

L'Eglise romaine brûle aussi de l'encens sur ses autels, en signe de purification. Il en est de même en Orient, mais de l'autre côté du monde on étend l'hommage à l'ami auquel on veut témoigner une attention particulière. De l'encens est brûlé dans la chambre qu'il doit occuper; cela chasse les mauvais esprits et favorise les échanges amicaux.

LES PARFUMS ET LA MAGIE FEMININE

Si des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter, l'appréciation des parfums est une question qui peut opposer irrémédiablement des êtres qui pourraient, sans cela, parfaitement s'entendre. Les amoureux et les poètes, les uns temporairement sensibilisés et les autres réceptifs à perpétuité, ont tous chanté les charmes de la femme aimée, et surtout son parfum, cette suave senteur que les occultistes, astrologues et alchimistes de tous les temps ont reconnue comme nécessaire à toute magie opérative, cette magie qui est partout dans la nature, et dont on retrouve l'expression cachée dans la voix, les sons, les couleurs, les attitudes nouvelles ou recherchées. Ces « correspondances » mystérieuses, Baudelaire les évoque en ces vers fameux :

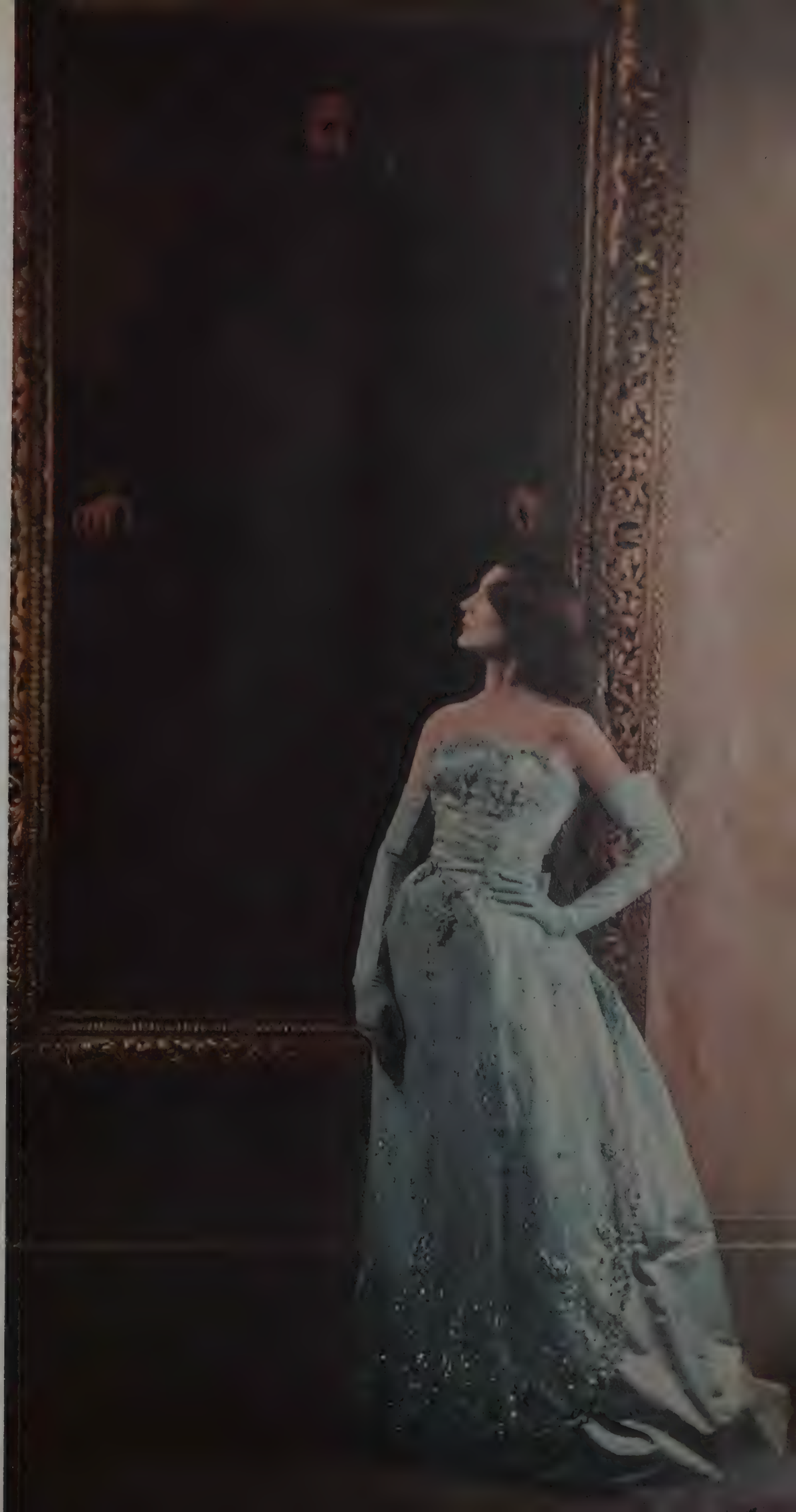
Dans une ténébreuse et profonde [unité,
Vaste comme la nuit et comme la [clarté,
Les parfums, les couleurs et les [sons se répondent...

Offrir un parfum à une femme sans son agrément préalable est une hérésie. C'est lui imposer un « climat » qui peut fort bien ne pas être le sien, ce qui ne serait qu'un moindre mal, mais qui peut aussi lui être résolument contraire, ce qui est grave.

Une femme et ses artifices forment une mélodie cohérente, si elle a ce qu'il est convenu d'appeler « du goût », et, mieux encore, si elle possède le don des affinités. Cette mélodie est un ensemble tonal parfait, d'une tonalité majeure ou mineure nettement déterminée, d'une sonorité grave, moyenne ou aiguë tour à tour. Il y a, sous cette mélodie, des accords qui ne peuvent en aucun cas en rompre l'effet, mais tout au contraire l'exalter, la confirmer, la mettre en valeur. Une harmonie générale ne supportera que des dissonances passagères, et la fantaisie se prouvera par des modulations de qualité, reposant sur ce que l'on appelle en musique une « pédale », c'est-à-dire une note tenue pendant que les autres parties évoluent. Cette « pédale », c'est le parfum, chant d'orgue de l'harmonie féminine.

Le choix d'un parfum, de « l'adjuvant odoriférant », dont les effets particuliers doivent harmonieusement soutenir et se confondre avec la personnalité physique et psychologique du « support », est donc très important. Une erreur en apparence légère peut être lourde de conséquences, une dissonance maléfique pouvant s'ensuivre. De chaque être humain, une odeur, des vibrations caractéristiques émanent et déterminent chez les autres êtres ces attirances ou ces répulsions appelées sympathie ou antipathie, et qui ne sont que l'extériorisation des affinités vulgairement appelées « les atomes crochus ». Si la sympathie intellectuelle est confirmée par l'attrait physique, c'est l'amour et ses conséquences. Si les « climats » individuels des partenaires se révèlent comme harmonieusement réunis, tous les espoirs sont permis, même s'ils sont relativement limités dans le temps. Sinon, une juste prudence s'impose. En effet, les « auras » peuvent s'annihiler l'une l'autre ou produire des réactions en chaîne dont nul ne saurait prévoir les conséquences. Or le catalyseur des dites affinités (s'il est judicieusement et librement élu), c'est le parfum. Un grand parfumeur nous fit un jour une touchante confidence. « Comme nous aimerions, nous dit-il, créer pour chaque femme « son » parfum, le composer pour elle comme un musicien compose une chanson pour accompagner un poème. » Et le parfumeur-poète ajouta : « Je suis désolé de voir une femme acheter tel ou tel parfum uniquement parce qu'il est en vogue ; ne se soucier que de l'odeur elle-même, et non de ce qu'elle produira sur elle. » Il s'agit évidemment de la synthèse dont nous parlions plus haut. Là encore citons Baudelaire.

De ses cheveux élastiques et lourds,
Vivant sachet, encensoir de l'alcôve,
Une senteur montait, sauvage et [fauve,
Et des habits, mousseline ou [velours,
Tout imprégnés de sa jeunesse [pure,
Se dégageait un parfum de four-[rure.



« JACINTHE », ROBE DE FATH, en satin bleu ciel, avec tablier d'organza brodé de strass et de paillettes argent. Grand nœud dans le dos avec très longs pans en satin du même ton.

LE COMTE D'OLIVARES, premier ministre de Philippe IV, a été peint plusieurs fois par Velasquez. Dans ce portrait il est vêtu du costume de cour et porte la clef de Grand Chambellan et les éperons de Grand Ecuyer, qui représentent les attributs de ses dignités.

Le choix difficile..

« Fuite des Heures », de **BALENCIAGA**. — « Vent Vert », de **BALMAIN**. — « Dentelle », de **BIENAIMÉ**. — « Mais Oui », de **BOURJOIS**. — « Fleurs de Rocaille », de **CARON**. — « Ma Griffe », de **CARVEN**. — « N° 5 », de **CHANEL**. — « Diorama », de **CHRISTIAN DIOR**. — « Météore », de **COTY**. — « Tabu », de **DANA**. — « Fantastique », d'**ORSAY**. — « Amour Sorcier », de **GERMAINE LECOMTE**. — « Shalimar », de **GUERLAIN**. — « Chantilly », de **HOUBIGANT**. — « Fath », de **JACQUES FATH**. — « J'aime », de **JACQUES HEIM**. — « Joy », de **JEAN PATOU**. — « Trésor », de **LANCOME**. — « Prétexte », de **LANVIN**. — « Nuit de Longchamp », de **LUBIN**. — « Indiscret », de **LUCIEN LELONG**. — « Femme », de **MARCEL ROCHAS**. — « Crêpe de Chine », de **MILLOT**. — « Cœur Joie », de **NINA RICCI**. — « Ever After », de **PAQUIN**. — « Inclination », de **PIVER**. — « Réplique », de **RAPHAEL**. — « Messager », de **RENOIR**. — « Detchema », de **REVILLON**. — « Visa », de **ROBERT PIGUET**. — « Fugue », de **ROGER ET GALLET**. — « Sèvres », de **SAUZÉ**. — « Succès Fou », de **SCHIAPARELLI**. — « Antilope », de **WEIL**. — « Je Reviens », de **WORTH**.

CHANEL
mais Oui

MADELEINE VRAMANT : robe du soir en satin marron brodée de topazes et de paillettes or, entravée aux genoux, puis s'évasant sur un fond de tulle gris dépassant du satin de 5 centimètres.

GAINSBOROUGH a su dans ce portrait de Lord Hastings, soldat et homme politique, allier la sévérité qui convenait à son modèle au charme du paysage qui encadre cette haute silhouette.

Chacun connaît la dépendance qui unit l'évocation d'un simple souvenir à une sensation auditive (notre mélodie nostalgique...), à une sensation visuelle (un paysage ou la couleur de « ses » yeux), enfin à la marque absolument physique laissée en nous par un parfum, impression si puissante qu'elle fait partie de notre être.

Où se trouve localisée, dans notre cerveau, cette sensibilité ? De quel repli secret du cœur ou de l'âme s'exhume cet irrésistible besoin de revivre le passé (même s'il fut douloureux), avec tout ce que cela entraîne d'images et d'états affectifs qui redeviennent, par un coup de baguette magique, d'une hallucinante actualité ? Tous les hommes savent qu'il suffit d'une rencontre imprévue : une femme dont le parfum est le même que celui respiré sur la femme aimée jadis, haïe ou perdue, pour que, du temps passé, sous d'autres traits, mais revêtue d'une « aura » semblable, une ombre redevienne vivante. Alors, on se prend à redire, avec Apollinaire :

La barque nous attend c'est notre imagination
Et la réalité nous rejoindra un jour
Si les âmes se sont rejointes
Pour le trop beau pèlerinage.

Sans aucun doute la sensation olfactive est le facteur déterminant de ces chocs sensibles.

Le parfum ouvre le monde des désirs physiques et de l'imagination, en particulier celui des rêveries hallucinatoires. De l'impression olfactive, l'homme passe peu à peu sur le plan de l'émotivité irrationnelle et, par une sorte de sublimation de ces deux facteurs, atteint le plan de l'amour.

LES EFFETS « MAGIQUES » DES PARFUMS

L'INDIVIDU insensible aux odeurs est un déshérité de la nature. Certes, il peut trouver une consolation dans le fait que toutes les odeurs ne sont pas suaves, mais tous ses arguments seront fallacieux : on ne discute pas couleurs avec un daltonien. Les entomologistes prétendent que, de toute la création, les êtres les plus sensibles aux parfums sont les papillons : deux papillons destinés à s'unir se trouvent par leurs odeurs réciproques, même s'ils sont séparés par des distances considérables. L'homme (souvent papillon, au figuré) est aussi réceptif que ce lumineux insecte, et il subit l'attrait des parfums avec une violence parfois déconcertante. La femme qui sait fort bien — ne fût-ce que par intuition — que son rôle est de charmer se lance aisément dans de périlleuses orchestrations quand il s'agit d'harmoniser la couleur des cheveux, des yeux, des lèvres et du teint avec la couleur des ongles, de la robe et même des souliers, l'ensemble étant couronné par le parfum. La méconnaissance de ces principes élémentaires peut être néfaste. Nos grands couturiers et alchimistes modernes l'ont bien compris, puisqu'ils s'entendent afin que puisse être pratiquée, sans inconvénients, cette redoutable opération. Sans aller jusqu'à croire que « les odeurs fortes immunisent contre les épidémies », comme le prétendent certains occultistes, il est notoire qu'elles produisent des effets bienfaisants sur l'organisme et sur le comportement psychologique. Les centres nerveux sont régularisés par les parfums, et il est relativement aisé d'expérimenter la même action sur notre équilibre intellectuel parce que certains d'entre eux permettent une plus grande amplitude respiratoire et, par suite, une salutaire « ventilation » mentale — la senteur des pins, par exemple.

Préconiser tel ou tel parfum serait sans intérêt, on le devine, chaque individu réagissant selon sa propre nature. D'autre part, la plus ou moins grande acidité des émanations du corps peut dénaturer complètement les essences les plus fines. Des synthèses « femme-parfum » écœurent les uns et font se pâmer les autres. Il y a donc non seulement le parfum des blondes, celui des brunes et des rousses, mais « le » parfum d'une femme déterminée. Sur celle-ci une odeur produira une suractivité organique ; elle donnera à celle-là des migraines, voire des troubles nerveux. Le Diable lui-même sent le soufre ; l'on peut croire que ce n'est pas sans raison. Et si les divorcés voulaient approfondir les causes qui ont présidé à leur rupture, ils seraient sans doute étonnés de découvrir qu'elles résident parfois tout simplement dans un défaut d'affinité entre les odeurs respectives des partenaires.

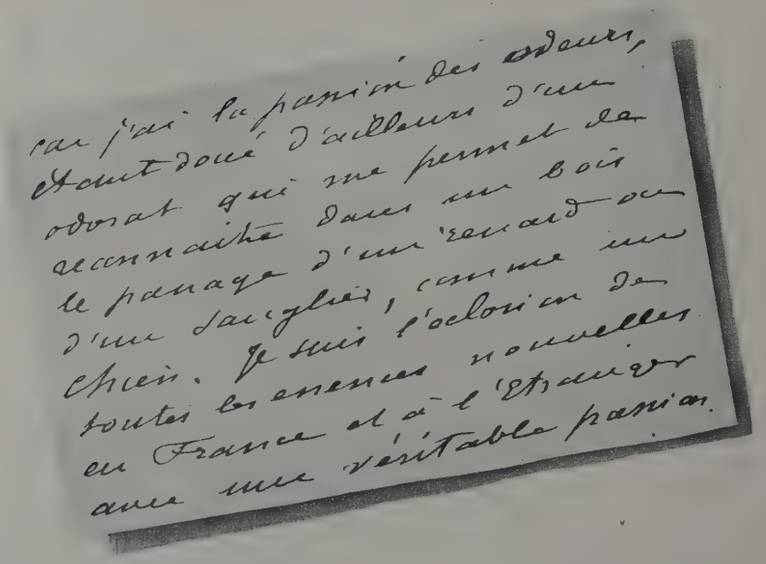
CE CURIEUX FLACON du XVIII[e] siècle est en or et émail. On voit par ce modèle à quelles complications ingénieuses se plaisait l'époque pour certains bibelots. Celui-ci est orné sur une face d'une pendulette, sur l'autre, d'une boîte à secret. (Collection Houbigant.)

Sans faire l'historique des parfums, rappelons l'initiative des maîtres gantiers qui eurent l'idée, au XIII[e] siècle, de parfumer les gants. Le baisemain se pratiquait alors à distance (les plus galants étant les plus prudents !), et cet apport odoriférant n'était sûrement pas inutile. Sous Louis XIV, les parfums les plus violents furent spécialement choisis en vue de compenser — et de combattre — les odeurs naturelles dépourvues de suavité. A l'époque du Roi-Soleil l'hygiène était fort négligée au profit du faste. Les fabricants de parfums profitèrent de cette aubaine et contribuèrent, par leurs travaux, aux progrès de la distillation. D'ailleurs, depuis les mignons d'Henri III, on faisait une débauche de parfums, de pommades, d'huiles, de cosmétiques, d'onguents et de baumes. La belle Gabrielle et son seigneur Henri IV (dont la réputation n'est pas seulement due à la gloire militaire ou à la poule au pot) firent un tel abus de parfums que le bon Roy, dégoûté, finit par les interdire, préférant le « vray parfum des belles » à toutes les odeurs du monde. La même interdiction fut plus tard promulguée par Louis XIV, dont la cour parfumée était devenue légendaire au sein des autres cours d'Europe.

Le grand Paracelse en personne préparait pour Diane de Poitiers des formules secrètes, ce qui permit à cette étourdissante dame de conserver ses charmes, en dépit d'une activité singulière. Catherine de Médicis fut aussi une adepte passionnée des essences rares. Richelieu fit installer des soufflets pour vaporiser dans sa chambre des parfums rares. Les favorites, telles la Pompadour et la du Barry, dépensèrent des fortunes pour « l'aspersion parfumée ». On ne peut qu'approuver une si grande prodigalité, si l'on songe que l'emploi des fourchettes n'était pas à l'honneur, et que quelques gouttes d'eau sur le visage et les mains suffisaient à la toilette courante. En l'occurrence, les parfums pouvaient prouver leur efficacité.

RESONANCE DES PARFUMS

Les parfums sont variés à l'infini. Chacun d'eux est porteur d'un message qui s'exprime et agit sur les différents plans de l'âme et du corps. Il est facile du reste de constater que les odeurs charment, envoûtent sous une forme discrète et efficace. L'expérience prouve que les types féminins trouvent là leur complémentaire vibratoire. Et chaque essence a sa vertu propre, tantôt exaltante, tantôt apaisante, sans compter que les savants mélanges peuvent amplifier ou atténuer les effets primitifs. Une larme d'essence de rose jointe à l'acacia confère des qualités domestiques hautement profitables à la sérénité du foyer. Le romarin et le citron engendrent un surcroît d'énergie. Il faut, paraît-il, se méfier de la tubéreuse et — qui le croirait ? — de l'angélique. Mais la douce vanille est porteuse de paix et de conciliation. Ce ne sont point là, dites-vous, vérités démontrées ? Il n'en coûte guère d'essayer.


car j'ai la passion des odeurs,
étant doué d'ailleurs d'un
odorat qui me permet de
reconnaître dans un bois
le panache d'un cerf ou
d'une chevreuse, comme un
chien. Je suis l'ennemi de
toutes les eaux nouvelles
en France et à l'étranger
ayant une véritable passion.

GUY DE MAUPASSANT se flattait d'être doué d'un odorat particulièrement subtil. Aussi avait-il une passion pour les parfums ainsi qu'il le dit dans le fragment de lettre reproduit ci-dessus. — La célèbre allégorie de Botticelli, « le Printemps », dont nous donnons ci-contre un fragment, n'évoque-t-elle pas les senteurs parfumées de la plus tendre saison ?

LE «RENIFLEUR»

PORTRAIT

Il tient du sorcier alchimiste, de l'ingénieur, de l'homme du monde, du commerçant et du poète. Dans sa galerie d'ancêtres figurent, à côté d'un nombre respectable de mages, Casanova, Cagliostro, Joséphine de Beauharnais, Baudelaire, Huysmans, sous l'aspect de Jean des Esseintes, l'esthète fin de siècle, et quelques autres personnages.

— C'est bien intéressant, me dit mon ami le grand parfumeur... De qui tracez-vous donc ce portrait élégant ?

— D'un « nez », comme vous pouvez vous en douter.

— Oui, naturellement », fit-il.

Il demeura perplexe quelques instants, puis me demanda :

« Qu'entendez-vous exactement par un « nez » ?

— Ah ! lui répondis-je, vexé, ne renversez pas les rôles, c'est pour vous l'entendre définir que je suis venu chez vous.

— C'est curieux, m'avoua-t-il, voilà quarante ans que j'exerce mon métier et je ne connaissais pas ce fameux « nez ».

— N'avez-vous pas créé des parfums qui ont fait le tour du monde, n'avez-vous jamais sélectionné des extraits pour les marier ensuite, les doser, les associer, les exalter les uns par les autres, et que sais-je encore ? Je suppose que, pour vous aider dans ce travail, vous disposez de quelques spécialistes au nez délié, de « nez » enfin ?

— Euh... je dispose d'un nez, le mien, qui m'a en effet rendu des services sensibles, hormis les périodes de coryza. Quant aux spécialistes, que vous réduisez aux proportions d'un appendice nasal, ils sont tellement rares qu'on ne peut parler d'un type, à l'image par exemple de celui des dégustateurs de vins. Un « nez », c'est essentiellement un contrôleur — le seul efficace — de la qualité des matières premières que nous utilisons. Car l'analyse chimique est impuissante à déceler une fraude, une baisse de qualité, à moins qu'elle ne soit grossière. Un « nez », au contraire, après une éducation qui exige plusieurs années, ne se laisse pas tromper. Quant à la création proprement dite, aucun « nez », si sain soit-il, ne supplée l'imagination et, si j'ose dire, le sens artistique.

» La création est la suite d'une « idée » ou plutôt d'un fantôme de l'imagination. Combien de romans ou de poèmes non écrits, de partitions ou de tableaux imaginaires sont à l'origine de nos parfums ! Chacun a son prétexte, son développement propre, « sa » femme — car il faut la chercher parfois, là comme ailleurs — et, l'on oserait dire, « sa morale ». J'avoue que tout cela est un peu confus, mais c'est la matière elle-même, comme disent les Britanniques, qui est floue, presque impossible à cerner d'un trait vigoureux et bien net... Quant à discerner un parfum qui aura du succès, un parfum qui tombera à plat, aucun « nez », si fin soit-il, n'y est parvenu. L'accord qui s'opère sur une fragance est imprévisible.

— En sorte que ce portrait de « nez » que l'on m'avait expressément demandé restera, je le sens bien, à l'état de fumée, à l'image de celles où se déploient vos talents créateurs... Au moins subsistera-t-il l'esquisse d'un portrait : celui du parfumeur, passionné de son métier, à la fois sorcier, alchimiste, ingénieur... et qui se veut par là-dessus romancier, musicien ou peintre.

— La différence, entre eux et nous, c'est le langage. Lorsque nous avouons, c'est avec des parfums. »

Ils content de bien belles histoires, eux aussi.

NAISSANCE
D'UN PARFUM

PAR RENÉ TANGUY

Durant des millénaires, le musc, la civette et l'ambre ont constitué pour les parfums les matières premières essentielles. Aujourd'hui encore, on les retrouve à la base de tous les parfums de grand luxe. Et c'est ce qui explique en partie leur prix élevé. Le musc est fourni par le chevrotain, qui vit sur les hauts plateaux tibétains entre 1.500 et 5.000 mètres d'altitude. La poche qui contient le musc brut est une sorte de glande fixée au ventre de l'animal. La civette, carnassier de la taille du renard, se chasse en Guinée et en Abyssinie. A l'encontre du chevrotain, qui doit être sacrifié pour livrer son musc, on peut extraire la sécrétion de la civette de l'animal vivant, en curant sa poche glandulaire à intervalles réguliers. Enfin, l'ambre gris, que l'on trouve soit dans le corps du cachalot, soit flottant sur la mer, soit échoué sur les plages, est un calcul intestinal résultant de l'ingestion par le cachalot de pieuvres géantes, régal de ce vorace cétacé.

Musc, civette et ambre gris ont, à l'état pur, une odeur repoussante. Au dire de Chardin, les chasseurs de chevrotain et de civette, quand ils détachent la poche de leur victime, prennent soin de s'envelopper le nez et la bouche d'un linge, afin d'éviter une hémorragie que pourrait causer la violence du parfum. Mais, employés dans les mélanges, ces produits de choc donnent une finesse éthérée aux autres composants.

Les matières premières animales ne sont pas les seules employées par les véritables artistes que sont les grands parfumeurs. Cassie, ciste, genêt, géranium, jasmin, jonquille, iris, lavande, mimosa, narcisse, œillet, oranger, rose, tubéreuse, violette, santal, cèdre, portugal, girofle, menthe, citronnelle, bois de rose, bergamote, ylang, vétyver, patchouli forment autant de notes sur un clavier d'une extraordinaire étendue et d'une grande diversité.

On utilise trois procédés principaux pour l'extraction des essences florales : 1° à la vapeur d'eau — c'est l'alambic des régions viticoles ; 2° aux solvants, qui dissolvent la fleur ; 3° par expression, ce qui est le cas pour la bergamote, le citron, l'oranger, la mandarine.

A Grasse, on traite annuellement par les solvants, dans des appareils complexes, plus de 4.000 tonnes de fleurs. On le comprend aisément quand on sait qu'il faut traiter 8.360.000 fleurs pour obtenir un kilo d'absolu de jasmin ; la même quantité d'absolu de rose nécessite 800 kilos de pétales ; un kilo d'essence de Néroli exige 1.000 kilos de fleurs ; il ne faut pas moins de 4.000 kilos d'eau de fleur d'oranger pour produire un kilo d'absolu. Enfin, la rose bulgare, irremplaçable, fournit un kilo d'essence pour 4.000 kilos de fleurs. En sorte que son prix actuel avoisine le million de francs.

Les parfums modernes ne se contentent plus d'une pareille gamme. Il leur faut des bouquets plus riches, plus savants, plus subtils, et ce sont les produits de synthèse qui constituent quelques-unes des « herbes magiques » de nos plus grands parfumeurs. Parfois elles

proviennent, au reste, indirectement, des fleurs : l'ionone, à odeur de violette, est tirée de l'essence de lemongrass ; la vanilline, de l'essence de girofle. D'autres, en revanche, sont des produits de synthèse pure : les aldéhydes, les musces artificiels, les cétones à odeurs animales. Protégées par des brevets, ces fabrications sont le fait de quelques usines fournissant le monde entier et disposant de laboratoires qui ont à leur tête de grands noms de la chimie moderne.

On pourrait en inférer qu'actuellement les parfums se composent avec une rigueur... et une froideur scientifiques. Il n'y a rien de plus faux. La composition d'un parfum ne répond à aucune norme définie. Bien entendu, tous les parfumeurs connaissent les accords principaux, les « grandes recettes ». Mais s'il s'agit de créer, il n'y a plus de recette, il ne reste que l'imagination, le talent propre à chacun, le cadeau inespéré qui jaillit d'une expérience... que l'on croyait manquée. Un de nos parfumeurs les plus connus m'a confié qu'une de ses réussites éclatantes était due à une erreur de composition ; en fait, ce fut une faute en quelque sorte géniale. Un autre, aujourd'hui à la tête d'une brillante affaire personnelle, m'a dit comment, après trois années de vaines recherches qui lui faisaient douter d'un succès de plus en plus problématique, il soumit un produit original à son patron. « Il n'a qu'un défaut, déclara celui-ci, il sent mauvais. » Toutefois, honnêtement, il le mit à l'essai, en concurrence avec ses propres créations, dans son magasin de vente du Faubourg-Saint-Honoré. En quinze jours, la preuve était faite, le nouveau parfum, lancé. Il reste, après plusieurs dizaines d'années, l'une des assises de la maison.

Le nom a une influence qui est loin d'être négligeable. Là encore, point de règles. Un nom qui semble répondre à une attente et présente toutes les qualités apparentes de charme, d'évocation, d'actualité, tombera à plat. Un autre, dont on espère peu, triomphe, on ne sait pourquoi. Point de règles, mais des interdictions en foule. Car aujourd'hui tous les noms sont trouvés, brevetés, même s'ils ne sont pas encore « en circulation ». Ils figurent dans un livre, amusant à consulter pour le profane et fort décevant pour le parfumeur en quête d'un baptême. Et tout soudain jaillit une appellation, magnifiquement simple, qui est à elle seule un bouquet et — miracle ! — n'est pas encore, on ignore par quelle aberration, consignée à ce Codex d'un style particulier. Une maison a bâti là-dessus sa fortune. Point de règles ? Il convient de s'entendre. La parfumerie française règne sur le monde. Il lui faut des noms dont la consonance s'accommode de tous les accents, dont la valeur émotionnelle soit aussi forte sous tous les climats, ou tolérée au moins par des morales diverses et des préjugés souvent ombrageux. Telle expression, tel mot s'harmonisent avec une maison, l'expriment, la symbolisent. Les mêmes porteraient préjudice à un autre établissement. Et lorsqu'on sait cela, il n'est plus que d'écrire sur le papier blanc la pointe aiguë, le terme fulgurant, le poème en trois mots au plus — qui exprimera l' « idée » et sa réalisation. C'est bien facile. Essayez donc. Et allez jeter un coup d'œil, ensuite, au dictionnaire des trouvailles. Si vous n'y avez pas été précédé, il y a bien des chances, hélas ! que votre découverte soit médiocre. Si, d'aventure, elle ne l'est pas, vous pourrez un jour revendiquer « le » nom susceptible de donner l'envol à la symphonie odorante qui, après des années d'essais et de mises au point, entraînera dans son sillage tous ceux pour qui le raffinement reste un but, un moyen ou un idéal à poursuivre sans cesse.

LA JEUNE FEMME qui porte ce manteau trois-quarts en ocelot, avec martingale de daim noir, de Révillon, a posé devant un tableau de Manet, « le Tueur de lions », qui, comme les deux tableaux reproduits aux pages précédentes, fait partie des collections du musée de Sao-Paulo qui ont été exposées à l'Orangerie.

UN MARIAGE A BALI. Une femme brahmane verse l'eau lustrale sur la tête des jeunes époux en signe de protection.

L'OCCIDENT ET LE MONDE ASIATIQUE [1]

III

PHILIPPINES 1954

RÉPUBLIQUE IDÉALE OU NOUVELLE AUTOCRATIE

COMME en Corée et en Indochine, les blancs semblent avoir méconnu le caractère profond du peuple philippin. Succédant à une domination espagnole trois fois centenaire, les Américains se sont figuré pouvoir implanter dans cet archipel d'essence malaise une démocratie calquée sur celle des U. S. A. Résultat : dès 1945 les Philippines ne présentaient qu'une caricature de la démocratie telle que l'entend Washington. En décembre 1953 un homme nouveau a accédé à la présidence des îles. Parviendra-t-il à faire de son pays la république idéale du Pacifique ? Ou va-t-il instaurer une nouvelle sorte d'autocratie ? Les paris sont ouverts.

de notre envoyé spécial Paul MOUSSET

UNE FOIS PAR AN est célébré le jour des parents, au cours duquel des étudiantes en costume national exécutent des danses folkloriques.

LES îles Philippines, que mon enthousiasme d'avant la guerre décrivait « vertes et veloutées comme une poignée d'amandes sur un plateau d'argent », je leur avais rendu, en 1951, une nouvelle visite. Eh bien, je l'affirme : si j'avais pu prévoir la tristesse de ce pèlerinage, je serais resté à bord du *Meinam*, en rade de Manille...

Non que le soleil apparût moins éclatant qu'autrefois, ou l'air moins parfumé. Non que j'ajoutasse foi aux prédictions de ceux qui, dès 1933, prétendaient : « Qu'on leur donne donc l'indépendance, aux Philippins, puisqu'ils déclarent tellement la vouloir ! Avant quinze ans, on les retrouvera dans les arbres ! » A vrai dire, parmi les feuillages d'un flamboyant planté près du débarcadère, se devinaient des formes humaines. Il ne s'agissait que d'enfants...

L'impression d'une évolution, en pire, ne s'en imposait pas moins, dès les premiers pas sur la terre manillaise. Sans doute toute trace d'activité américaine semblait-elle disparue en même temps que le rythme nerveux, joyeux, presque frénétique, le *tempo* auquel, pendant plus de trente ans d'une occupation sans rigueur, avait battu la vie de quinze millions d'Asiatiques. Une langueur qui n'était plus celle, seulement, des tropiques s'appesantissait sur cette cité, étalée le long de sa baie, dans une brume de lumière. Mais (les innombrables carcasses de navires de tous ordres qui rouillaient dans la rade le montraient assez) on ne pouvait attribuer au temps seul les stigmates d'usure, l'aspect fané que présentaient les immeubles du front de mer, et ce *Manila Hotel* lui-même, jadis le plus beau, le plus moderne, le plus confortable de tout l'Extrême-Orient.

Manille avait subi la guerre. Et cela se voyait. En outre, à l'allure presque désenchantée des couples errant sur cette grande place au gazon pelé qu'est la *Luneta*, se soupçonnaient des drames que n'atténuaient plus les verdures des sycomores et des palmiers, les teintes éblouissantes de fleurs larges comme des assiettes.

Me trompais-je ? Je l'espérais. A pied, malgré la chaleur, je remontai la longue avenue *Padre Faura*. Entre 1933 et 1937, j'avais bien souvent emprunté cette artère, assis dans un de ces légers véhicules tirés par un petit cheval, et tout tintinnabulant de cuivres et de sonnailles, qu'on nomme là-bas « carromatas ». Je longeais la vieille ville de guerre : *Intramuros*. Les remparts, certes ! avaient souffert. Epargnés par le siège de 1898, ils offraient à présent le spectacle de terribles entailles dues aux bombardements nippons et américains. Debout encore pourtant, ils témoignaient de la nature quasi indestructible de ces fortifications édifiées aux XVII[e] et

(1) Voir *France-Illustration* de novembre 1953 et janvier 1954.

LE BOULEVARD QUEZON est une des voies les plus commerçantes de Manille, et la circulation n'y est pas toujours facile. Il est sillonné de « jeeps » transformées de manière à transporter sept à neuf voyageurs, et leurs chauffeurs font preuve d'une grande indépendance dans leur façon de conduire. Mais on croise aussi, dans les rues de la capitale des Philippines, des véhicules d'un type beaucoup plus ancien tels que les attelages que l'on voit ci-contre devant cette église à la façade de style jésuite.

CE CURIEUX PAYSAGE, qui donne l'impression d'un tableau savamment composé, est pourtant parfaitement authentique et tel que le montre la photographie en couleurs. Ce sont des rizières, disposées en terrasses, aménagées dans la contrée des païens de montagne, située au nord de l'île Luzon. Chacun des murs de ces terrasses a 2 mètres de haut, à peu près. Ces ouvrages sont disposés sur toute une série de vallées couvrant environ 250 kilomètres. C'est un travail gigantesque, et les experts estiment qu'il n'a pas fallu moins de mille deux cents ans pour le mener à bien.

XVIII[e] siècles par la race de colonisateurs la plus indiscutable que compta jamais le monde : les Espagnols. *Intramuros*, c'était le bastion construit par l'Espagne dans le Pacifique. Longtemps il avait symbolisé, concrétisé la puissance madrilène. Il renfermait derrière ses murailles une cité de palais, d'églises, de couvents, d'hôpitaux et de maisons en pierre de taille, de patios où chantaient des fontaines, de rues nettes où alternaient ombre et lumière et qui, toutes, se recoupaient à angle droit, sous le soleil.

MANILLE L'ANCIENNE EST MORTE

Souvenirs d'une époque combien révolue ! Brusquement se dressait devant moi une des portes de la ville, une de ces portes grandioses, sculptées de blasons, d'emblèmes, d'animaux héraldiques, sous lesquelles, pendant trois siècles, des vice-rois, des gouverneurs généraux, des archevêques avaient passé, en grande pompe, dans une gloire de pourpre et d'or. La porte n'existait plus. A sa place, une brèche énorme, dentelée de blocs de pierre en équilibre instable. N'en croyant pas mes yeux, je pénétrais dans la ville murée. Alors, devant une désolation sans pareille, soudain je me sentais perdu. Car, là où je pensais voir encore ces demeures qui, voilà quinze ans, semblaient défier les pires épreuves, *il n'y avait plus rien* que quelques pans de murs démantelés, des squelettes de basiliques et des herbes, hautes comme celles d'une jungle. Parmi ces ruines, des huttes de bois, de fer-blanc, des cabanes comme en a connu notre « zone ». Et dans ces huttes, ces cabanes, des familles de Philippins vêtus de haillons regardaient d'un air morne l'étranger que je suis. Il semblait qu'une nation entière se laissât emporter par des événements irrésistibles, par un désastre contre lequel elle ne pouvait lutter.

... Comme il arrive souvent dans toute circonstance semblable, cette première impression se révéla bientôt fausse, pour redevenir vraie et le... rester.

Car, poussant mon exploration mélancolique, je traversais, sous un soleil de plomb, d'autres parties de la ville et du port, cette plaque tournante du Pacifique. Partout des ruines s'offraient à la vue. Seul, un semblant d'animation des files de véhicules m'obligeait à réserver mon jugement. Ce n'étaient, en effet, que voitures de grand luxe, jeeps transformées, jeeps qui, pour une somme modique, jouaient les taxis et transportaient leurs clients d'un bout à l'autre de Manille, cette ville étendue. J'atteignais enfin, de l'autre côté de la rivière Pasig, *l'Escolta*, le quartier des affaires. Et si, parvenu là, je déplorais que le ravissant costume féminin (corsage en fibre d'ananas brodé, manches à gigot, longue jupe de soie à traîne) qui donnait si grande allure aux Philippines l'eût cédé à l'économique banalité de robes américaines de confection, force m'était bien de prêter attention aux foules qui débordaient des trottoirs sur la chaussée, aux magasins semblant regorger de richesses ! Tout au plus remarquais-je la transformation de la grande librairie du lieu, une des plus belles, des mieux fournies, naguère, du Pacifique, en une « cafeteria ». Mais là encore me frappaient l'aspect fané, sali, des devantures, le mauvais état de la chaussée et, surtout, l'atmosphère générale de laisser-aller, d'inquiétude inavouée dans laquelle se déplaçaient ces hommes tout en blanc ou habillés d'un pantalon sur lequel flottait une de ces chemises à larges fleurs dont le président Truman contribua à propager la mode, ces femmes aux beaux cheveux d'un noir bleu et ces enfants, *muchachos* éveillés, qui trop souvent marchaient pieds nus.

LE RECORD DE LA VIE CHÈRE

Des badauds. De simples badauds. Dix minutes d'observation suffisaient à s'en rendre compte. Ils encombraient les trottoirs, s'arrêtaient devant toutes les vitrines, repartaient, s'arrêtaient plus loin. Bien peu entraient, achetaient quelque objet. Comment l'auraient-ils pu? De même que la conquête nippone des îles et leur reconquête américaine avaient fait d'*Intramuros* et de nombreux autres districts de Manille une réplique de Varsovie, une inflation sans précédent, une administration déplorable avaient provoqué une hausse des prix telle qu'une chemise américaine, couramment payée de 5 à 7 dollars à New-York ou à San-Francisco, en valait plus de 20 à Manille, pour un revenu moyen de 200 dollars par habitant et par an ! (Alors qu'une étude faite par l'Eglise catholique des Philippines estimait à 2.000 dollars le budget minimum indispensable à une famille de cinq personnes...) Certes, une chemise de fabrication locale ne se payait guère que de 3 à 6 dollars. Coût encore excessif pour le pouvoir d'achat du consommateur autochtone!

Rien, du reste, parmi les produits les plus essentiels, qui ne fût hors de prix... Les achats, quand achats il y avait, s'aggravaient d'ailleurs d'une disparition de toutes les pièces de 10, de 25, de 50 *centavos*. Pourquoi cette disparition ? En vertu d'une consigne du parti communiste local, qui avait su persuader sans difficulté aux Philippins que, seul, le métal-argent conserverait toujours une valeur réelle et les incitait à le thésauriser. Si l'on n'avait pas les poches bourrées de pièces de billon, de *centavos*, autant renoncer à se faire rendre la monnaie. Le plus souvent, du reste, dans un bureau de tabac ou dans un café, nul n'acceptait de vous servir avant de s'être enquis : « Avez-vous des *centavos* ? Non ? Alors, je regrette... »

Pourtant, à l'observateur superficiel, la vie, les plaisirs nocturnes de Manille pouvaient faire illusion. Non qu'il s'agît encore de la gaîté, de la facilité prodigue de rigueur avant la guerre. Dans l'avenue Taft, sur le boulevard Dewey, restaurants et boîtes de nuit regorgeaient néanmoins de clients. Et ceux-ci, élégants, bien nourris, appartenaient tous, malgré des différences sociales visibles, à une même classe, celle de gens décidés à gagner rapidement le plus d'argent possible, à s'amuser le plus qu'ils le pourraient, à copier les grandes villes blanches dans ce qu'elles ont de moins louable, à faire de Manille un Chicago au rabais, à se renforcer mutuellement dans l'opinion qu'ils étaient de grands financiers, de grands administrateurs, de grands hommes d'affaires et que, si les choses tournaient mal, leur habileté saurait bien les mettre à l'abri dans un pays quelconque, où leurs capitaux se trouvaient déjà...

Remarque donnant la clef de bien des difficultés ou des aperçus sur bien des problèmes. La lecture des journaux manillais, des conversations avec des amis retrouvés, une promenade aux limites de Manille permettaient ensuite de préciser les aléas d'une situation à première vue bien malaisée à redresser.

MAC KINLEY, PÈRE DE LA DEMOCRATIE PHILIPPINE

Moins connue qu'elle ne devrait l'être, l'histoire des îles Philippines mérite un résumé: découvert par Magellan, colonisé par l'Espagne, l'archipel philippin (sept mille îles ou îlots; six millions d'habitants en 1900 ; plus de vingt millions aujourd'hui) resta espagnol jusqu'en 1898. Lors de la guerre hispano-américaine, l'amiral Dewey s'empara de Manille à peu près sans coup férir, puis de toutes les îles du Sud, dont le général Pershing, alors capitaine, acheva, en 1911, la conquête. Mais, dès 1898, la question se posa : « Que faire de ces territoires ? — Les occuper, résolut, après de longs débats intérieurs, l'anti-colonialiste qu'était le président Mac Kinley ! Mais pas pour les exploiter. Au contraire, pour en éduquer les habitants. Pour en faire de bons chrétiens et des démocrates conscients. Ce but atteint, on les laissera à eux-mêmes. Les Philippines constitueront alors la première république du Pacifique. »

Libre aux esprits malveillants de taxer d'hypocrisie ces paroles... Quiconque s'est vraiment penché sur les annales de cette colonisation qui n'en fut jamais une sait avec quels scrupules, quel désintéressement, quelle générosité les Américains s'employèrent à réaliser le programme de M. Mac Kinley. Par malheur, ils s'adressaient à un peuple issu de sangs divers, fortement métissé et où, selon un dicton indigène, chacun trouvait plus ou moins naturel que « les gros poissons mangeassent les petits ».

Doués d'un sens inné de l'imitation, en très peu d'années les Philippins surent convaincre leurs protecteurs qu'ils avaient brûlé les étapes. Dès 1916, sous la présidence de Woodrow Wilson, un gouverneur général, M. Harrison (qu'animait d'ailleurs une phobie anormale de ses compatriotes) chassa tous les fonctionnaires blancs au nom de la formule: « Les Philippines aux Philippins ! » et remit à ces derniers la gestion du pays. Les résultats ne se firent pas attendre. Les impôts ne ren-

trèrent plus. La Banque d'Etat prêta à guichets ouverts sans garanties. Plus personne ne paya sa place dans les trains. Les paysans, la grande masse des indigènes de ce pays presque exclusivement agricole, furent pressurés au delà de toute limite par des propriétaires qui, en majorité, tenaient leurs seuls titres de bonnes relations avec les gens au pouvoir, du temps de l'Espagne. Des scandales éclatèrent aux quatre coins de l'archipel. Ruine consommée en deux ans.

Il fallut la poigne vigoureuse du général Wood, promu gouverneur général, pour remettre de l'ordre dans le chaos. Mais l'impulsion avait été donnée. De 1920 à 1933 le Congrès de Washington fut assailli de plaintes, de récriminations telles, émanant de Philippins qui accusaient les Etats-Unis de forfaire à leurs promesses, que, excédés, les Américains (qui, d'autre part, ouvraient leur marché aux produits philippins à des conditions exceptionnelles) accordèrent aux îles leur indépendance. Celle-ci allait devenir totalement effective quand éclata la guerre avec le Japon. On connaît la résistance qu'opposa le général Mac Arthur aux forces d'invasion nippones. On sait ce qu'il advint de Corregidor. La France a eu moins de détails sur les traitements abominables qu'infligèrent les Japonais aux blancs de Manille et aux Philippins en général, puis sur la campagne triomphale du vainqueur du Pacifique. (*I will return*, avait-il dit en abandonnant Manille.)

Dès la libération, Mac Arthur réinstallait à la Présidence M. Roxas. Des élections avaient lieu en 1949. A l'exception de quelques bases conservées par eux, les Américains se retirèrent presque complètement. Les Philippins détenaient leur sort entre leurs mains. L'anarchie qui prévalut alors représente une manière de chef-d'œuvre...

SUR LE FRONT « HUK »

Un touriste s'aventurait-il, entre 1949 et 1952, à quelques kilomètres de Manille ? Il débouchait sur des chars, postés aux carrefours des routes principales. Des chars ? Oui. Contre les *Hukbalahap*, plus communément appelés *Huks* et qui, d'abord « armée du peuple contre le Japon », étaient devenus, sous l'égide de leur chef, Luis Taruc, « armée populaire de libération » et entretenaient un état permanent d'insurrection dans les grandes îles de Luzon et d'Ile-Ile et dans une partie de celle de Mindanao.

Sur leurs origines, leurs aspirations réelles et leurs buts, les avis se partagèrent longtemps. Aujourd'hui le doute ne semble plus de mise. Sans doute, peu après la reconquête américaine de l'archipel, nombre de ces anciens maquisards cherchèrent-ils surtout à faire triompher un certain idéal de justice sociale. Le mouvement tourna bientôt à la jacquerie. Puis la situation s'éclaircit. Il apparut alors que les *Huks* et leur leader, Luis Taruc, recevaient armes et directives générales de Chine et de Moscou. Aussi les guérillas florissaient-elles aux Philippines.

Au fur et à mesure que les *Huks* gagnaient en force, leur organisation se perfectionnait. Les atrocités auxquelles se livraient leurs membres cessèrent (mais non les incendies et les assassinats). Bien entraînés, bien disciplinés, leur tactique prit la forme du *hit and run*, de l'attaque inopinée, violente, de la retraite rapide. Et, comme il arriva dans d'autres contrées, il n'était pas rare que les agresseurs de la veille cachassent leurs armes le lendemain et retournassent chez eux, dans leurs villages, où la crainte de représailles terribles prévenait toute dénonciation de la part des voisins.

Dans ces conditions, comment s'étonner qu'un des plus fervents apôtres, autrefois, de l'indépendance m'eût avoué en 1951 : « Si l'on en croit la propagande des *Huks*, les Philippines n'auront pas la paix, elles ne recouvreront pas leur prospérité tant qu'il restera un seul Américain sur leur sol, tant que les U. S. A. conserveront des bases dans l'archipel. Je dis, moi : sans une nouvelle occupation des Américains, dont les troupes commenceront par réduire ces bandits, les Philippines sombreront dans l'anarchie, avant de se muer, comme la Chine de Mao Tseu, en Etat communiste. Ou alors, il faudrait un miracle ! »

Ce sentiment, je l'entendis exprimer à mainte reprise, avec plus ou moins de netteté, alors que l'action des *Huks* s'affirmait à ce point importante que quotidiens et hebdomadaires manillais en rendaient compte dans une longue rubrique spéciale : *Sur le front huk*.

LES RÉFORMES, MEILLEURE ARME CONTRE LE COMMUNISME

Une objection traversait l'esprit : encore qu'on connût mal leur nombre — quelques dizaines de milliers, croyait-on ; cent cinquante mille, prétendaient les milieux officiels — les forces *huks* ne représentaient pas une telle puissance que l'armée, avec le concours de la gendarmerie et de la population, ne pût les cerner, les amener à composition ou les anéantir. La grande difficulté résidait précisément dans ces cinq mots : le concours de la population. Celui-ci était de plus en plus malaisé à obtenir, et pour deux raisons. D'abord, on l'a déjà indiqué : les paysans, les *taos*, qui composent la quasi-totalité de ce pays agricole, vivaient dans la terreur des razzias, des exécutions auxquelles se livraient les *Huks* après la moindre tentative d'entente des indigènes avec les organismes gouvernementaux. Si l'on songe que, contrée volcanique, les Philippines se présentent essentiellement comme un pays de montagnes, de rizières, de cocoteraies, de plantations de chanvre, de tabac ou de cannes à sucre, et que les plaines sont rares, on comprend les possibilités offertes aux embuscades.

Si, en second lieu, la campagne entière vivait dans un état constant d'effroi, nombreux étaient en même temps les paysans en plein accord avec les objectifs sociaux du mouvement. Une propagande insidieuse les aidait à formuler leurs vœux : la lutte contre un régime économique et social bafouant la plus élémentaire justice. Pour parvenir à leurs fins, ils eussent, sincèrement, préféré les moyens qui ne dussent rien à la violence. On ne leur laissait pas le choix. S'il était évident que les *Huks* exploitaient le mécontentement général, s'attachaient à l'amplifier et comptaient sur lui pour aboutir à la domination du pays, on se devait de reconnaître, disait alors un observateur américain, que les Philippines se trouvaient dans la situation de la Chine en 1946 et en 1947, quand, seule, une combinaison d'efforts économiques et sociaux aurait réussi à contre-balancer l'influence, croissante à cette époque, du communisme.

Pareille combinaison d'efforts était-elle réalisable aux Philippines ? On en doutait, non sans applaudir aux très dures paroles prononcées à l'issue d'un dîner rassemblant l'élite féminine de Manille par l'ambassadrice américaine du moment (1951), Mrs. Cowen : « Une nation, affirmait en effet celle-ci, se voue à la destruction quand une seule classe s'approprie tous les fruits, tous les profits du travail de tous ; quand elle renforce ses droits par des lois injustes ; quand elle dilapide en dépenses voluptuaires ce qu'elle ne doit qu'à son avidité ! » Ainsi cette épouse d'un diplomate rejoignait-elle un jésuite, le Père Francis Hogan, qui, depuis la libération de l'archipel, menait dans sa revue, *The Free Worker*, une guerre sans merci contre ceux qu'il qualifiait de « gang des possédants ». En d'autres termes : la toute petite minorité de gens riches qui, en très peu de temps, était parvenue à contrôler l'économie philippine.

CUPIDITÉ, GASPILLAGE, SALAIRES DE FAMINE

Véritable coup de force, d'ailleurs préparé de longue main. Du temps de l'Espagne, une ploutocratie peu nombreuse tenait déjà le pays sous sa loi. Mais, dans une large mesure, les Américains, en plus de trente ans, étaient arrivés à la brider dans ses exactions. Dès la capitulation nippone cette féodalité releva la tête et, tirant avantage de la faiblesse de l'un des siens, le président Roxas, s'entendit pour mettre le pays en coupe réglée. Ces gens qui se targuent, de façon parfois abusive, d'alliances illustres en Espagne procédèrent avec une brutalité et un cynisme tout orientaux. Aucune des promesses prodiguées pendant la guerre, notamment une meilleure répartition des terres, un meilleur régime foncier, ne fut tenue. Au contraire !

En apparence, afin de complaire aux Américains, revenus pour une occupation temporaire (1945-1949), on vota des lois. Elles restèrent lettre morte. Corruption, concussion, prévarication devinrent moyens de gouvernement et s'étalèrent au grand jour. En 1951 une firme étrangère ne réussissait à obtenir la conclusion d'un contrat de 80.000 dollars qu'après versement d'un bakhchich de 30.000 dollars ! Népotisme, gaspillage, pots de vin s'étaient perfectionnés depuis l'époque du trop fameux gouverneur général Harrison ! Aussi, malgré une aide financière américaine très large, les Philippines se

trouvaient, il n'y a pas si longtemps, au bord de la faillite. Seuls s'en réjouissaient les *Huks,* qui tablaient avant tout sur la colère grandissante de la quasi-unanimité des Philippins. Selon le Père Hogan, dont nul ne songerait à récuser le témoignage, d'ailleurs vérifié, le drame philippin se résumait en deux propositions : profits exagérés d'une minorité ; salaires de famine pour la masse.

A l'appui de cette double affirmation, des chiffres : alors que la marge moyenne des bénéfices commerciaux était aux Etats-Unis de 6 % environ, elle atteignait 48 % aux Philippines ! Cependant, en ce qui concernait les salaires, le rapport de la mission américaine Bell de 1950 — cette mission chargée par le président Truman d'établir un rapport général sur l'économie philippine et de suggérer quelles mesures immédiates prendre pour accélérer la production et élever le standing de vie aux îles — fournissait des éléments de comparaison non dénués d'intérêt. Ceux-ci, entre autres : à une nourriture quatre à cinq fois plus chère qu'avant la guerre correspondaient pour les ouvriers de l'industrie des salaires à peine doubles de ceux de 1941. Les émoluments des ouvriers agricoles étaient plus faibles encore. Statistiques qui, comme toutes les statistiques, ne jouaient du reste que sur des moyennes et tenaient peu compte des cas individuels. Le rapport Bell l'admettait lui-même qui regrettait que les salaires réels, notamment dans l'agriculture, fussent, en réalité, plus bas qu'en 1941, sans parvenir à dépasser dans certaines provinces 1 peso (175 francs actuels) par jour !

LE FORT SANTIAGO, à Manille, s'élevait à l'embouchure de la rivière Pasig. Cette construction a été détruite pendant la dernière guerre.

« QU'ILS CRIENT TANT QU'ILS VOUDRONT... »

On se demande comment la grande masse des Philippins, dont, après la très sévère, la très rude expérience de l'occupation japonaise, l'éducation politique se trouvait plus poussée qu'on ne le croit communément, avait pu laisser la situation s'envenimer à ce point. Car, en 1949, il y avait eu des élections, et l'électeur philippin, aussi perdu qu'il soit dans le fond de sa province, sait parfaitement voter pour le candidat qui soutient ses intérêts.

La réponse à la question est si simple qu'elle confond l'entendement. Parlera-t-on, comme d'aucuns, d'un « tour de passe-passe » qui porta au pouvoir des gens, et notamment le président Elpidio Quirino, dont la majorité du corps électoral ne voulait à aucun prix ? L'expression paraît douce si l'on s'en rapporte aux dénonciations véhémentes de la presse, qui, sur-le-champ et sans désarmer depuis, flétrit le *truquage* du scrutin. M. José Laurel, et non point M. Quirino, eût dû gagner.

Bien que président des Philippines durant l'occupation nippone, M. José Laurel témoigna toujours d'une probité et d'un patriotisme tels que très peu de gens lui tinrent rigueur d'une soumission, apparente, au Japon. Mais certains, en 1949, n'ignoraient pas que le meilleur moyen d'emporter une élection consiste à supprimer les bulletins favorables aux adversaires pour les remplacer par de « bons » bulletins. Procédé, avec des variantes, d'ailleurs courant là-bas. Quand, par exemple, en 1951, de grandes firmes privées de Manille, qui se piquaient de « démocratie », voulurent faire élire leur président par l'ensemble des employés et ouvriers, tout se passa selon les normes, à ceci près... qu'il n'y avait qu'un candidat et que nul n'avait, en pratique, le droit de se prononcer contre lui. Les élections générales philippines de 1949 se déroulèrent dans une atmosphère de coup d'Etat. M. Quirino et les siens s'emparèrent du pouvoir et des places. « Pour en tirer tout le profit imaginable ! », clamèrent pendant quatre ans la plupart des quotidiens manillais. Critiques acerbes que le gouvernement sembla longtemps tolérer en vertu du principe : « Qu'ils crient tant qu'ils voudront, puisqu'ils n'empêcheront rien... »

MYOPIE POLITIQUE ET CORRUPTION

L'heure était pourtant d'une gravité particulière, et nul ne doutait que, loin d'arranger les choses, de nouvelles élections ne feraient qu'aggraver la situation. Les *Huks* — ils ne le cachaient pas — ne resteraient pas inactifs et sauraient bien d'ailleurs faire voter, eux aussi, l'électeur pour des candidats, communistes, de leur choix. Péril, par conséquent, réel. Pour les raisons signalées plus haut, les *Huks* gagnaient chaque jour dans les masses des sympathies nouvelles. Dans les milieux officiels eux-mêmes, des cerveaux brillants se figuraient

prendre une hypothèque sur l'avenir en servant sans plus attendre, de façon occulte, la cause communiste. En outre, la cupidité de certains « possédants », dont il n'était pas osé de dire que les avions se tenaient toujours prêts pour un départ précipité vers les pays d'Europe et d'Amérique du Sud où ils avaient garé leurs capitaux ; en outre, la myopie politique d'un grand nombre d'hommes d'affaires qui ne considéraient que les profits immédiats; en outre, la corruption de trop de fonctionnaires contribuaient à un sabotage systématique et, jusqu'à un certain point, voulu de l'aide américaine, qui, bien utilisée, eût suffi à remettre le pays sur pied. Des gens courageux ne craignaient pas d'écrire: « L'évasion de dollars hors des Philippines, la disparition de la monnaie d'argent, l'action d'intérêts puissants qui font obstacle au vote des lois de réforme fiscale et s'opposent à l'adoption de mesures en faveur d'une loi sur le minimum vital : ce scénario est clairement celui qui a déjà servi en Chine. Bientôt le gouvernement devra faire marcher à une cadence frénétique la « planche à billets ». Une inflation indéfinie amènera la ruine de toute économie. Rien ne retiendra plus les prix. Ce sera le règne des ressources ridiculement basses, du chômage, du mécontentement, de l'agitation sociale. Avant même qu'on s'en aperçoive, le drapeau frappé de la faucille et du marteau flottera sur Manille. Car il ne s'agit plus de se demander comment éviter la crise : les Philippines sont en pleine crise! »

En termes plus modérés, le rapport de la mission Bell ne disait pas autre chose. Mais le style même de ce rapport montrait combien ses signataires avaient peu confiance dans la « réforme radicale sur tous les plans » à laquelle ils subordonnaient l'octroi par Washington d'une nouvelle somme de 250 millions de dollars. Et beaucoup de ceux qui pensaient encore « national » se prenaient à redouter que leur archipel, dont, depuis le XVIII[e] siècle, tous les visiteurs s'accordaient pour chanter les charmes, n'alimentât, avant longtemps, les journaux du monde entier en gros titres de première page...

OU APPARAIT UN HOMME D'ÉTAT

Ce long rappel d'un passé tout récent était-il utile ? On le croit indispensable à la pleine compréhension de la situation actuelle — et de celle de demain. Car, à l'instant où les Philippins l'espéraient le moins, une sorte de miracle, véritablement imprévisible, se produisit. Un personnage intervint dont l'étranger et nombre de Philippins entendaient parler presque pour la première fois : M. Ramon Magsaysay (prononcer : Mag-saille-saille), un des très rares hommes d'Etat dignes de ce nom que comptassent les Philippines. Devant sa fortune politique à un sénateur qui sut discerner ses dons, il était parvenu, non sans mal, au secrétariat de la Défense dans le cabinet Quirino. Or, une fois en place, dès qu'il estima sa position suffisamment forte et le moment opportun, il mena une action personnelle et s'imposa jusqu'à devenir la figure marquante de l'archipel. Comment, grâce à lui surtout, et malgré nombre de ses collègues, la situation se redressa-t-elle quelque peu, on le dira de reste. Leçon sur laquelle il convient qu'on médite et dont l'étranger, débarquant une fois encore à Manille, ne peut que demeurer, aujourd'hui, stupéfait.

Là où il avait laissé un peuple au bord de l'abîme, il trouve, sinon le bien-être général et la paix, du moins des promesses de paix et de bien-être. La vie a-t-elle donc baissé dans des proportions très sensibles ? Non. Les Américains résidant aux îles estiment que les prix à Manille sont, en pesos, (2 pesos au dollar, change officiel), cinq fois ceux pratiqués en dollars à New-York. Un objet de 5 dollars aux U. S. A. se chiffre donc 25 pesos à Manille, soit 12 dollars 50. Du moins les prix des produits essentiels se révèlent-ils un peu moins élevés, alors qu'auparavant la hausse s'affirmait continue. D'autre part, un plan, d'inspiration gouvernementale, se trouve en voie de réalisation. Il tend avant tout à décongestionner la campagne entourant Manille et celle des provinces environnantes. Cela, en attirant par des avantages multiples et une répartition des terres dans les provinces de Nueva Ecija, Tarlac, Quezon, Isabella et Cagayan la population en excédent ailleurs. Si l'on ajoute qu'une plus sage politique économique a revalorisé le prix des exportations, accru leur volume et réduit le déficit de la balance commerciale; si l'on dit qu'ouvriers, paysans et employés bénéficient enfin de la garantie (toute théorique jusqu'à plus ample informé) d'un salaire minimum de 4 pesos par jour pour les ouvriers de l'industrie, d'un peu moins pour les ouvriers agricoles, qui sont logés et nourris, et que, pour terminer, l'atmosphère manillaise a perdu son caractère très oppressant d'hier encore, le contraste entre les Philippines de 1954 et celles des trois dernières années s'affirme saisissant.

On ne saurait non plus passer sous silence la reconstruction, qui, de même qu'en Corée, progresse à pas de géant. Disparus, pour la plupart, les baraquements de tôle hémisphériques qui s'alignaient depuis la libération tout le long du boulevard Dewey. De jolies maisons de pierre les remplacent. Et sur la route de l'aérodrome s'étend une véritable cité de bâtiments ultra-modernes, vastes, clairs, « air-conditionnés », tout neufs, ceux de grandes firmes américaines, mais gérées par des Philippins. Tous résultats dont le président Quirino ne pouvait manquer, et ne manqua pas, de se prévaloir, durant sa récente campagne électorale.

A cette satisfaction officielle, deux atténuations: si, de toute évidence, les mesures prises émanaient du palais présidentiel de Malacanang, il serait pourtant inexact et injuste de passer sous silence l'aide de l'Amérique ainsi que l'action constante, persuasive et efficace de l'ambassadeur actuel des Etats-Unis à Manille, M. Spruance. Bien que l'Amérique se défende de toute ingérence dans la politique intérieure des Philippines, il saute aux yeux que le Département d'Etat, par le truchement de son représentant, n'est pas resté muet en toutes circonstances. D'autre part, et en même temps qu'il s'employait à faire fructifier ses bienfaits, il parvenait à doser sa propagande de façon habile. (Aujourd'hui, dans les provinces, le *tao* est redevenu amical et souriant envers l'Américain de passage.)

Seconde atténuation: en dépit des efforts américains, rien ou presque rien n'aurait pu se produire sans l'action persévérante — et combien réelle ! — de M. Magsaysay. « Je suis un réalisateur, pas un fabricant de phrases creuses ! », proclamait-il voilà quelques mois, lors d'une convention de son parti. Ce fut son seul discours. Il lui valut d'être désigné d'enthousiasme comme représentant des *Nacionalistas* aux élections de novembre dernier. De quelles réalisations pouvait-il donc se targuer? De celle-ci, en particulier, capitale: la mise à la raison des *Huks*.

LA RÉBELLION COMMUNISTE EST JUGULÉE

L'entreprise semblait impossible, quasi surhumaine. Il la conduisit avec une vigueur, une souplesse qui forcent l'admiration. Non que les *Huks* aient totalement disparu. Des bandes armées parcourent encore les campagnes, attaquant et détroussant ceux qu'ils parviennent à surprendre, principalement dans les îles exté-

UNE DES PORTES D'INTRAMUROS, la vieille ville de guerre de Manille, aujourd'hui détruite, et qui renfermait dans ses murailles une cité de palais, d'églises et de maisons à patios.

M. MAGSAYSAY, élu président des Philippines le 13 novembre 1953, se repose, dans sa propriété, de la bataille électorale où il triompha de M. Quirino.

rieures à Luzon. Du moins n'est-il plus impossible de se rendre de Manille là où l'on désire aller, et même dans cette partie montagneuse du Nord où vivent les derniers païens purs. Par-dessus tout, Magsaysay réussit à tuer l'idéologie communiste, à convaincre le paysan qu'il n'avait rien à gagner et, au contraire, tout à perdre à obéir à Pékin et à Moscou. Fils de la terre (son père était un petit fermier), il se flatte volontiers d'avoir exercé le métier de mécanicien et parle aux *taos* en paysan (et en ouvrier aux ouvriers.) Cependant qu'il s'attachait à rassurer les uns et les autres, à les persuader que quelqu'un — lui — se faisait leur avocat à Manille, il s'entoura de gens résolument acquis à la cause philippine et laissa entendre à M. Quirino et aux partisans de celui-ci que mieux valait ne pas le contrarier dans ses voies.

Son premier coup de maître fut, peu après son accession au secrétariat de la Défense, d'annihiler le *Brain Trust* communiste de Manille, puis de révéler publiquement, d'après des documents saisis, le programme mis au point par les *Huks*. Programme réalisable en deux temps. Le premier, de préparation intensive, devait aller d'octobre 1950 à novembre 1951. Période de recrutement de spécialistes, de techniciens en explosions et en sabotage, de mécaniciens, de chauffeurs et d'électriciens. Période de constitution de stocks de nourriture, d'armes et de munitions. Deuxième phase: assurés « d'un appui extérieur », les *Huks* se proposaient alors de déclencher, avant le printemps de 1952, une offensive générale, menée par 35 divisions (117.000 hommes), plus des unités du génie et des divisions spéciales. D'où une seconde guerre de Corée, avec des moyens puissants. L'Amérique interviendrait ? Comment le pourrait-elle, gênée qu'elle était déjà aux abords du 38e parallèle ? Qu'elle intervînt, elle ne pouvait manquer de perdre sur les deux tableaux.

Ce programme se serait probablement exécuté à la lettre sans les initiatives de M. Magsaysay. La collusion lui semblant trop fréquente entre *Huks* et gendarmes (chargés de les réduire) de la *Constabulary*, il arracha celle-ci au contrôle de l'administration civile pour la placer sous celui de l'armée, procéda à une épuration rigoureuse puis, quand il crut tenir son monde en main, lança gendarmes et militaires en campagne, promit primes, gratifications, avancement à tous ceux qui pourraient capturer x prisonniers, prouver x morts adverses. Toutes promesses scrupuleusement remplies. Décisions qu'un autre se fût borné à prendre ou à exécuter de son bureau ministériel. M. Magsaysay est d'une trempe différente. Par goût du risque autant que pour galvaniser ses subordonnés, il participa fréquemment à des opérations contre les rebelles. Il mit lui-même, dit-on, la main au collet de Pomeroy, un ancien G. I. américain qui, revenu après sa démobilisation aux Philippines, se transforma en l'un des propagandistes les plus acharnés, les plus virulents, les plus écoutés de la mystique *huk*.

Enfin, connaissant admirablement ses compatriotes, M. Magsaysay s'adressa personnellement aux *Huks* et les invita à faire un retour sur eux-mêmes. Non qu'il leur offrît de rentrer, du jour au lendemain, dans la commu-

APPAREMMENT, C'EST son mets favori que dévore avec une évidente satisfaction cette jeune Philippine. Il s'agit d'une tige de canne à sucre.

nauté nationale. Ils avaient trahi la cause philippine en prenant les armes contre le gouvernement. Il était donc inévitable qu'ils fussent châtiés. Mais, après jugement et un temps d'épreuve, déclarait M. Magsaysay, le gouvernement ne se refuserait pas à des amnisties particulières. Puis, pour parachever sa stratégie, il fit allouer des centaines de milliers d'hectares de terre dans la région de Cotabato aux *Huks* venus à résipiscence.

SUR LE CHEMIN DE LA PRESIDENCE

Ceux-là mêmes qui ne croyaient qu'à moitié à la réussite du procédé assistèrent à son triomphe. Ne prétendait-on pas, ces temps derniers, que Luis Taruc, le Ho Chi Minh *huk*, négociait sa reddition ? Quoi qu'il en soit, et grâce à M. Magsaysay, le spectre de la guerre civile, de la mise à feu et à sang de l'archipel s'était, en 1953, peu à peu évanoui. Pour toujours ? N'allons pas si loin ! Pour quelque temps.

Une certaine confiance avait reparu. Pourquoi pas totale ? Parce que Ramon Magsaysay n'était qu'un membre du gouvernement, souvent en désaccord avec ses collègues, pas le gouvernement tout entier, et que l'administration du président Quirino continuait à se distinguer par une corruption qui, pour n'être pas sans exemple en Asie, n'en atteignait pas moins, prétendaient ses détracteurs, un de ces degrés auxquels seuls accèdent les grands spécialistes.

A ce propos, une anecdote. Elle met en cause un Français naturalisé Philippin. Lié à des maisons de commerce qu'on assure de pure façade, celui-ci intervint dans une histoire immobilière trop compliquée pour qu'on se soucie d'en relater le détail. Du moins peut-on

CE JEUNE HOMME est un marchand d'oiseaux installé au marché qui se tient chaque dimanche devant une église de Manille et qui est très fréquenté

dire que des terrains, achetés par un ancien général américain à l'Eglise catholique des Philippines, se trouvèrent revendus, par l'intermédiaire du Français, au gouvernement pour 1.500.000 pesos. Certains dessous de la transaction semblèrent si louches que le Sénat philippin ordonna une enquête. Le Français comparut, reconnut s'être acquis des complaisances dans les cercles officiels ou para-officiels, donna des chiffres et des noms, sauf pour une somme de 400.000 pesos (qu'on suppose avoir été versée à quelqu'un touchant le président de très près). Là, il préféra se taire. Jeté en prison sans jugement, ainsi que le permet la loi philippine, pour « outrage au Sénat », il s'y trouvait en septembre dernier depuis plus de deux ans et persistait dans son mutisme, sachant bien que, s'il parlait, sa vie, dès sa libération, ne vaudrait pas cher.

Autre historiette, elle aussi assez symbolique. Lorsqu'il s'agit, au printemps 1953, pour le parti *liberal*, de désigner son candidat à la présidence, deux hommes s'opposaient : le président Quirino et M. Romulo, qui, ancien ministre philippin des Affaires étrangères et ancien président de l'Assemblée des Nations Unies, s'était démis de ses charges afin de pouvoir se présenter, « la confusion politique, la pourriture sociale, la défiance accrue du peuple à l'égard du gouvernement mettant la nation en danger... ». Réunion tumultueuse. Elle toucha à un point critique quand on voulut déterminer le mode de scrutin de désignation: secret (et M. Romulo aurait vraisemblablement été élu) ou public. Motion. Vote. Vote au scrutin *public*. M. Quirino et ses partisans de déployer alors toutes leurs ressources de persuasion. Si bien qu'on aboutit à ce résultat : 253 voix pour le scrutin secret ; 644 contre. Soit 887 voix... alors que les délégués ne se comptaient que 863. « Vous avez gagné la nomination,

mais perdu l'élection ! », lança M. Romulo à son adversaire avant de claquer la porte et de fonder son propre parti, le parti *démocrate*.

Comme M. Romulo, Ramon Magsaysay avait, lui aussi, renoncé à son portefeuille de la Défense nationale et démissionné du parti *liberal* pour se présenter aux suffrages du parti *nacionalista*. Il semble que l'honnête M. José Laurel, qui conservait de nombreux fidèles chez les *nacionalistas*, lui facilita grandement les choses. Cet appui, ou tous autres, fit que l'homme de quarante-six ans, robuste et même athlétique, au visage de boxeur qu'est M. Magsaysay se vit acclamé par près de huit cents délégués. Succès personnel évident. Il n'en rendait pas assurée pour cela la victoire décisive. Trois candidats se trouvaient en effet en présence : MM. Quirino, Romulo, Magsaysay.

Une incertitude disparut quand, durant l'été, M. Romulo (que nul ne s'étonnera de retrouver un de ces jours ambassadeur des Philippines à Washington) déclara retirer sa candidature et demanda à ses électeurs éventuels de reporter leurs suffrages sur M. Magsaysay. La lutte se voyait désormais circonscrite.

« Lutte », aimable euphémisme... Les empoignades auxquelles on assista, de septembre à novembre derniers, défièrent l'imagination, au cours d'une campagne qui, d'un bout à l'autre de l'archipel, se déroula sur un rythme rappelant celui des campagnes électorales américaines, mais avec des exagérations et une couleur appartenant en propre à un pays d'essence malaise, retouché par l'Espagne. Comme en Amérique, les boutonnières s'ornèrent de vastes insignes proclamant la foi de leur porteur en Magsaysay ou en Quirino. Des parades de cirque, des défilés et même des sketches, joués par des semi-professionnels et tendant à ridiculiser l'adversaire, ajoutèrent au pittoresque de cette veillée d'armes où les candidats ne se déplaçaient qu'au milieu de gardes du corps munis de mitraillettes et vêtus eux-mêmes de cette cuirasse en nylon qui réduisit de façon appréciable les pertes alliées dans la péninsule coréenne.

A priori, l'enthousiasme des foules quand paraissait M. Magsaysay semblait indiquer que les jeux étaient faits et que 60 % au moins des électeurs se rassembleraient sur son nom.

Sa popularité éclatait chez les paysans, auxquels il avait juré (comme, d'ailleurs, M. Quirino) que la réforme agraire deviendrait avant peu une réalité, chez les jeunes hommes d'affaires ou industriels, chez les officiers et chez beaucoup de femmes, sensibles à son physique. En général, il avait pour lui la jeunesse, qu'il avait conquise et auprès de laquelle le servait avec dévouement toute une équipe de jeunes Philippins, avocats ou journalistes, qui appartenaient vraiment à l'élite de leur profession. En contrepartie, M. Quirino disposait des libéraux traditionnels, de ceux qu'effrayait l'épithète « aspirant-dictateur » dont ses opposants stigmatisaient M. Magsaysay, de tous ceux qui devaient, à lui ou à son régime, leur emploi. Enfin si Manille votait, hors de toute contestation possible, pour M. Magsaysay, il convenait de ne pas oublier l'influence détenue sur l'électorat par les gouverneurs de province, tels que ce gouverneur Lacson qui, à Occidental Negros, devait obtenir à coup sûr la majorité pour M. Quirino.

LE NOUVEAU PRESIDENT FERA-T-IL DE SON PAYS UNE REPUBLIQUE IDEALE ?

L'élection eut lieu le 13 novembre 1953. Par comparaison avec celle de 1949, où plus de cinquante candidats et grands électeurs furent assassinés dans une seule province, elle se déroula dans le calme, puisqu'on ne déplora que vingt meurtres et dix-sept enlèvements. Des mesures sans douceur, prises de part et d'autre, permirent la régularité du scrutin. Jamais les électeurs n'avaient été si nombreux. Jamais un candidat n'obtint une majorité semblable à celle dont put se vanter M. Magsaysay. Elle consacrait l'effondrement de M. Elpidio Quirino et de son régime. Les Philippins plaçaient désormais tout leur espoir dans leur troisième président depuis la libération, Ramon Magsaysay.

Entré en fonction le 30 décembre, celui-ci s'est dit résolu « à écraser le communisme, faire la chasse à la canaille, mettre un terme à la corruption, veiller à ce que les grands propriétaires ne puissent plus prêter à leurs fermiers, toujours à court d'argent, à des intérêts annuels de 300 %, réformer le système foncier, promouvoir des relations économiques normales avec les autres pays du monde libre, etc. ».

Si l'on tient compte de ce qu'il a déjà accompli, M. Magsaysay paraît capable de mener à bien la tâche très lourde qu'il s'est assignée. Les résultats qu'il obtiendra, la façon dont il procédera vaudront, en tout cas, de retenir l'attention. Car il ne s'agit point, dans le cas présent, de lointaines *cosas de Filipinas*, mais bien de savoir si les quatre années à venir verront l'éclosion en Asie d'une démocratie du type occidental ou si, au contraire, comme certains semblent le craindre, même parmi les nombreux amis américains du nouveau président, M. Magsaysay ne cédera pas à l'attrait d'une dictature du genre de celle qu'exerce, avec un entier mépris des vœux de Washington, le président de la République de Corée, M. Syngman Rhee...

D'ETONNEMENT, en voyant l'animation à un carrefour, l'un de ces deux « poulbots » philippins siffle et l'autre se gratte le nez.

Notre prochain article :
LE JAPON

LA CHIRURGIE DU CŒUR EST DEVENUE UNE CHIRURGIE RAISONNABLE

GRACE AUX PROGRÈS CONTINUS DE LA TECHNIQUE OPÉRATOIRE

PAR LE DOCTEUR R.-J. MOLINE

★

CIRCULATION DANS UN CŒUR NORMAL. Le sang qui a perdu son oxygène (A) traverse le cœur pour gagner les poumons. Le sang qui, dans les poumons, s'est chargé d'oxygène (B) repart vers la grande circulation. CES DEUX CIRCUITS SONT TOTALEMENT SÉPARÉS.

Unissant la crosse de l'aorte à la bifurcation de l'artère pulmonaire, un trait noir souligné d'un trait pointillé figure le ligament artériel (C). Sa persistance à l'état de canal est une des malformations classiques. Elle entraîne le reflux du sang aortique vers l'artère pulmonaire. — (P) les poumons.

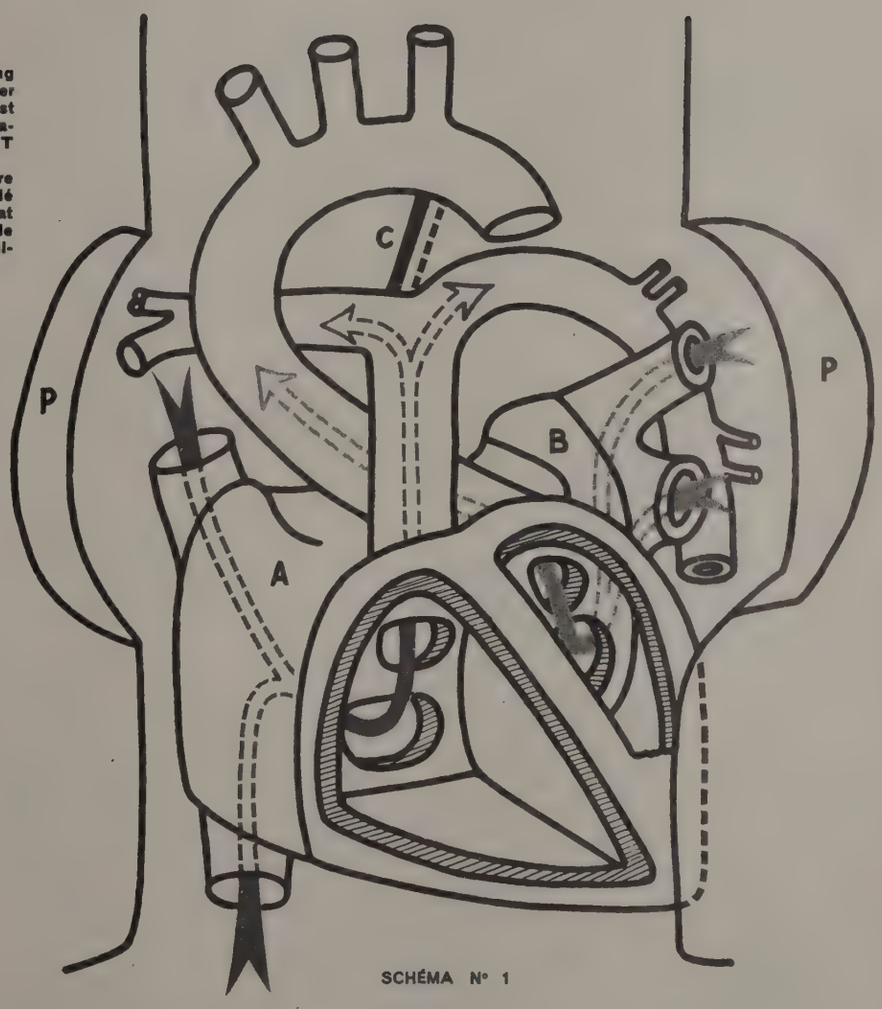


SCHÉMA N° 1

LE cœur, profondément logé dans la poitrine, encastré entre les poumons, lié court à des vaisseaux gros et nombreux, mobilisé par chaque mouvement respiratoire, déformé par chacune de ses contractions, est en outre traversé par le courant sanguin, qui ne doit être interrompu à aucun prix. L'opérer apparaît donc comme un défi à la nature !

Il y a bien des années pourtant qu'un chirurgien audacieux a, le premier, suturé le cœur.

Audacieux ? L'épithète est excessive puisque ce chirurgien se trouvait en face d'un blessé que, seule, une intervention rapide pouvait sauver, problème auquel on peut donner la forme du pari de Pascal, métaphysique en moins. Il n'est plus question d'audace, mais seulement de peser des chances de survie, de mettre dans un plateau de la balance les dangers de l'abstention et dans l'autre les possibilités de l'intervention.

Cette opération d'urgence, imposée au praticien en question, n'en était pas moins le prélude de toute une chirurgie sensationnelle où, de propos délibéré, l'opération devait aller au-devant des plus grandes difficultés techniques. Les progrès réalisés dans la chirurgie du cœur ont répondu à l'audace des hommes. L'expérience aidant, on en est venu à opérer des malades atteints d'affections très variées du cœur et des vaisseaux.

Les risques de mort sont à débattre. Entrent alors dans le calcul un grand nombre de facteurs : précisions exactes sur les lésions, sur l'état général du malade, sur l'état de son muscle cardiaque, de ses poumons, de ses reins, de son sang.

ON IMAGINE DIFFICILEMENT TOUT CE QUI EST MIS EN ŒUVRE A L'OCCASION D'OPÉRATIONS DONT LA DURÉE SEULE — DES HEURES — DONNE DÉJA A PENSER

LES acquisitions des cent dernières années : asepsie, anesthésie, transfusion, sont chacune indispensables, mais il faut qu'elles soient portées à leur plus haut degré de perfection pour donner au malade la sécurité qu'il réclame. Il faut ajouter des acquisitions plus récentes : la connaissance de la physiologie de la coagulation sanguine et des moyens de la rendre plus rapide ou, au contraire, de la retarder.

Aussi importante est la connaissance des substances nouvelles qui permettent des anesthésies prolongées et la diminution — sinon la suppression — du choc opératoire. Ces substances sont la clé de l'hibernation de Laborit et Huguenard, véritable état second du corps humain au cours duquel peuvent être réalisées des

interventions qui seraient normalement interdites par leur longueur et leur gravité.

Enfin, certains procédés techniques ont été spécialement mis au point pour la chirurgie du cœur et des vaisseaux. L'introduction d'une sonde intracardiaque fournit les renseignements les plus précis.

C'est un artifice très spectaculaire ; au pli du coude, une veine est dénudée et dans sa lumière on fait passer la sonde. Le long du bras elle remonte vers l'aisselle, coiffe le dôme pulmonaire, descend par la veine cave supérieure dans l'oreillette droite, atteint le ventricule droit. Si un court-circuit existe, elle peut passer au delà, jusque dans la grande circulation. L'image même de cette sonde, vue grâce aux rayons X, est significative. Elle dessine, par exemple dans le cas de persistance du canal artériel, une lettre « phi » bien caractérisée.

Cette sonde permet des prélèvements de sang aux divers points atteints, on peut alors comparer la teneur en oxygène des divers échantillons, être fixé sur les communications anormales qui peuvent exister entre les diverses cavités cardiaques et parfaire ainsi le diagnostic.

Du côté du cœur gauche, c'est à thorax ouvert qu'une aiguille reliée au manomètre donnera, à travers l'oreillette puis à travers le ventricule, la pression intracardiaque et la possibilité de faire des prélèvements sanguins. L'injection dans le cœur et les grands vaisseaux d'une substance de contraste, avec prise de clichés très rapprochés dans le temps, peut préciser radiologiquement les anomalies des cavités cardiaques. Il en est de même de l'injection intraveineuse d'éther. La perception caractéristique par le malade de l'éther signe l'existence du court-circuit : le sang n'est pas passé en totalité par les poumons qui l'auraient éliminé, il y a donc malformation.

UNE IMPRESSIONNANTE ÉQUIPE OPÉRATOIRE !

LA chirurgie française s'est longtemps enorgueillie de méthodes très rigoureuses, mais très simples et telles qu'un bon chirurgien, assisté d'un aide « dévoué et non jaloux » et d'un anesthésiste consciencieux, pouvait accomplir avec brio toute la gamme des opérations. Ce temps est révolu. Les possibilités opératoires se multiplient mais aussi le nombre des assistants :

Dans l'espace étroit où s'accomplit l'opération, c'est souvent trois paires de mains, celles du chirurgien et de ses deux aides, qui doivent maintenant travailler en harmonie ; à côté d'eux l'anesthésiste — doté des moyens de réanimation chimiques et électriques les plus complets — a souvent un aide cependant que près de lui manœuvre un transfuseur spécialisé. Dans la chirurgie du cœur, le cardiologue, qui a assuré un diagnostic parfait et une estimation rigoureuse des possibilités du malade, ne se sépare pas de l'équipe opératoire. Il va suivre de bout en bout les moindres réactions du malade, qu'il contrôle pendant toute l'opération à l'aide d'un enregistrement quasi permanent de la tension artérielle et surtout de l'électrocardiogramme. Ajoutons les infirmières qui ne perdront pas de vue une seconde les gestes et les désirs du chirurgien, de l'anesthésiste ou du transfuseur, et l'on voit qu'il est normal de trouver autour du malade huit ou neuf personnes ardemment attentives...

Et nous ne parlons pas des chimistes au travail dans le laboratoire attenant à la salle d'opération.

LA COARCTATION AORTIQUE

Que serait le trafic de la gare Saint-Lazare si le transit ne se faisait plus que sur une seule voie pendant la traversée d'Asnières ?

CE nom barbare désigne un rétrécissement souvent serré de l'aorte, cette artère majeure. Il entraîne, on l'imagine aisément, des troubles profonds dans toute la circulation. Ce rétrécissement, qui siège presque toujours après la naissance de l'artère sous-clavière gauche, compromet la circulation de toute la moitié inférieure du corps. L'intervention devenant nécessaire, il faut enlever, réséquer — c'est le mot propre — la partie rétrécie et rétablir la continuité de l'aorte.

Si le rétrécissement est de peu de longueur une suture bout à bout résout le problème avec une simplicité qui n'est qu'apparente. Même dans le cas le plus simple il faut en effet vaincre de très importantes difficultés. Le fait même que le malade ait vécu un certain nombre d'années implique que la circulation de secours s'est développée. Par le lacis de vaisseaux dilatés qu'il suppose, ce secours, insuffisant pour assurer une vie normale, crée un obstacle à l'intervention.

Devant le chirurgien se dresse une brousse dense de vaisseaux artériels et veineux au travers desquels il devra se frayer un chemin, économisant le sang du malade goutte par goutte, adoucissant chaque geste, amenuisant chaque effort, se faisant un allié du temps passé avant de s'en faire un terrible ennemi, multipliant les prouesses techniques.

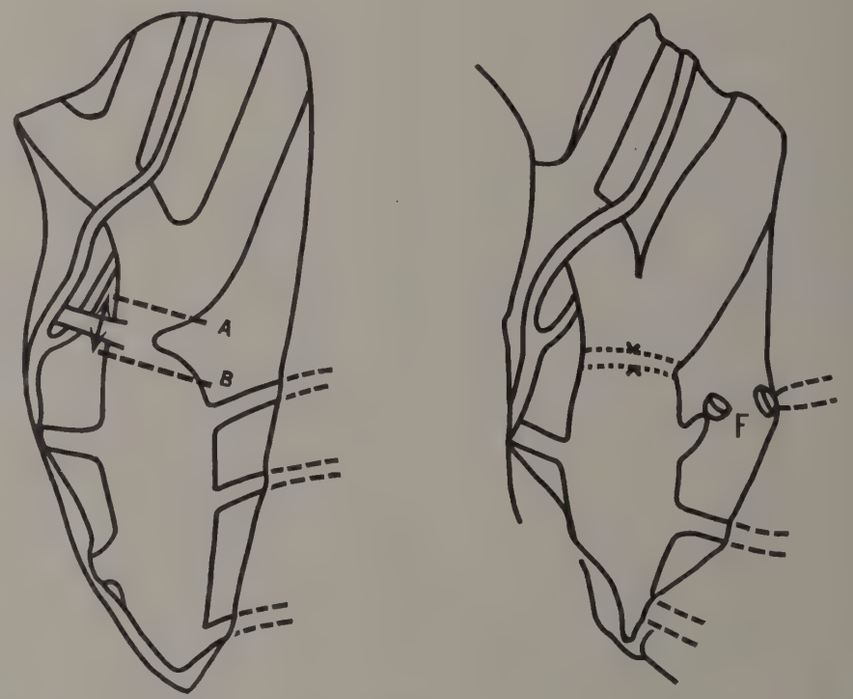
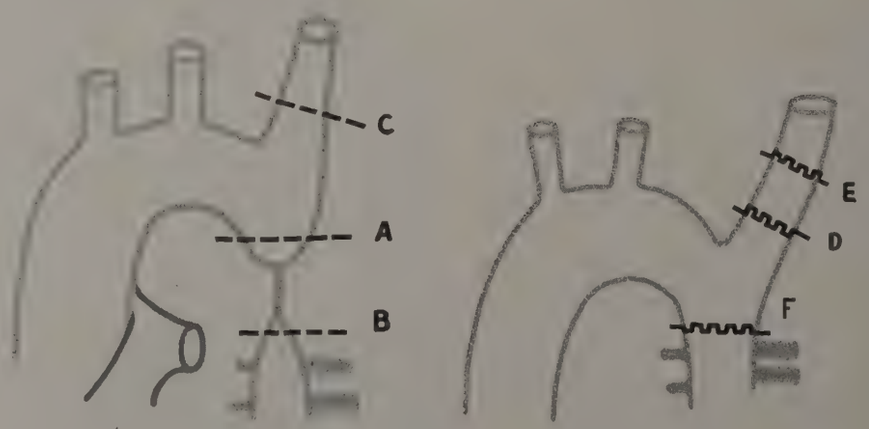


SCHÉMA N° 2



LE RÉTRÉCISSEMENT ou coarctation aortique est compris entre les deux lignes de tirets A et B. — La partie rétrécie est enlevée chirurgicalement et la continuité de l'aorte reconstituée en F. — En C, section de l'artère sous-clavière gauche. — En D, interposition d'une greffe artérielle. Ce subterfuge permet de retrouver l'étoffe qui manque.

LA MORT AU SECOURS DE LA VIE

AVANT d'opérer le rétrécissement aortique un problème se pose : comment rétablir la continuité vasculaire ? Où trouver l'étoffe puisqu'il y a, par nature, défaut de substance ? S'il faut abaisser la crosse artérielle, combien de millimètres peut-on gagner ? Peut-on « emprunter » une bonne artère susjacente au rétrécissement ? Peut-on greffer une veine prélevée sur le malade lui-même ? Mieux, une artère conservée ?

Il est de fait que les banques d'artères constituent un merveilleux moyen de secours. Beaucoup de cas ne peuvent être opérés sans une greffe de gros calibre. Le malade ne peut la fournir. Les greffes empruntées à un animal ne peuvent donner des garanties de reprise, mais des vaisseaux humains, conservés au froid, se greffent admirablement.

Des sujets sains, jeunes succombent par accident. Paradoxalement ils peuvent contribuer à la survie d'un sujet qui était, à sa naissance, bien plus désavantagé qu'eux-mêmes. Problème philosophique à côté du problème médical.

LA PERSISTANCE DU CANAL ARTÉRIEL

LA perméabilité du canal artériel est nécessaire pendant la vie embryonnaire. Elle cesse dès l'entrée en fonction des poumons, ou peu après. Lorsqu'elle subsiste la persistance du canal artériel crée un court-circuit artérioveineux grave, le sang reflue de l'aorte vers l'artère pulmonaire, surcharge la petite circulation et menace la vie même du malade, à échéance relativement longue.

La ligature de ce canal devient une nécessité sous réserve qu'il n'existe pas d'autre malformation cardio-vasculaire... ce qui n'est pas toujours facile à montrer. Elle rétablit l'ordre normal des choses. Qu'y a-t-il de plus facile en vérité que de lier un vaisseau entre deux ligatures ? Il n'y a pas de chirurgien qui n'accomplisse cet acte vingt fois au cours de la moindre intervention. Mais où est ce ligament ? Au centre de la poitrine. Le problème est de l'atteindre. Supposez de plus que le canal soit gros et court !

L'ANASTOMOSE PORTO-CAVE L'INVERSION DU COURANT SANGUIN

LA coarctation aortique conduit, nous l'avons vu, à la suture de la plus grosse de nos artères ; l'**anastomose** porto-cave, c'est-à-dire l'abouchement de la veine porte à la veine cave par l'intermédiaire de leurs branches interposées, est le type des sutures veineuses : elle est imposée par un obstacle développé sur le système porte. Cet obstacle siège sur les terminaisons veineuses enserrées par la sclérose hépatique. En aval apparaît une hypertension génératrice d'hémorragies. Celle-ci est curable chirurgicalement mais l'intervention n'est que palliative puisque l'obstacle originel subsiste.

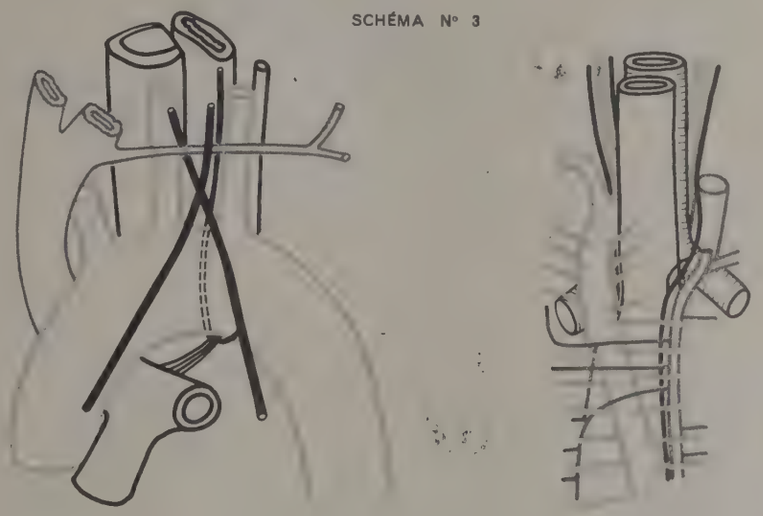
Le principe de l'opération est simple : on réalise un court-circuit qui part du système porte hypertendu, contourne l'obstacle et gagne la veine cave inférieure. Cela est obtenu par la suture de la veine splénique à la veine rénale gauche. Au prix de difficultés certaines, la rate est enlevée et on utilise la veine principale de cet organe, ou veine splénique, à des fins nouvelles : on met au jour la veine rénale et on suture la terminaison de la veine splénique au côté de celle-ci.

Exposer le schéma d'une telle opération est facile. Il en va tout autrement de sa réalisation. L'ablation de la rate, en apparence geste opératoire élémentaire, est une intervention délicate.

La suture des veines s'énonce en un mot, mais elle suppose de la part du chirurgien les plus grandes qualités techniques : il opère à bout de pinces, dans un champ opératoire tout petit, dans un tissu friable, avec la nécessité impérieuse de réaliser une suture parfaite, étanche du premier coup et ne compromettant en aucune manière la vie du rein dont on utilise la veine.

Remarquons que, dans la veine splénique, le sang circule normalement de la rate vers la veine porte ; après l'intervention il circulera de la veine porte vers la veine cave. Précieux artifice que cette inversion du courant sanguin, qui se passe d'ailleurs sans dommage.

SCHÉMA N° 3



VUE LATÉRALE GAUCHE de la crosse aortique et vue postérieure de l'aorte. Le chirurgien doit intervenir au travers de ce réseau dense de vaisseaux et de nerfs, le réseau vasculaire étant habituellement rendu plus dense encore par la maladie.

AUTRE EXEMPLE DE CIRCULATION INVERSÉE : LE TRAITEMENT CHIRURGICAL DE L'ANGINE DE POITRINE

ON sait que l'angine de poitrine est due au défaut de perméabilité des artères propres du cœur : les artères coronaires. Sous l'influence de causes diverses, celles-ci se durcissent, se bouchent partiellement et le sang n'y passe plus que très difficilement ; elles peuvent même se boucher complètement et l'on comprend comment ces obstructions de vaisseaux essentiels donnent lieu à des complications très graves. Même dans ces cas les veines demeurent toujours plus perméables, et il persiste de petits vaisseaux réalisant des courts-circuits naturels, qui, pour peu que le sang leur parvienne, peuvent se substituer aux vaisseaux essentiels.

Les chirurgiens américains ont pensé qu'en amenant le sang à contre-courant dans les grosses veines du cœur ils pourraient créer une nouvelle irrigation de cet organe. Ici encore le principe est facile à énoncer : de l'aorte vers la partie terminale des veines cardiaques, qui est nécessairement la plus grosse et accessible à des moyens chirurgicaux habiles, il est concevable qu'on puisse réaliser un véritable canal d'amenée, une anastomose. Le sang s'engage alors à contre-courant dans les veines puis, par les vaisseaux qu'il peut rencontrer, finit par retrouver le chemin de la grande circulation. On voit qu'on spécule un peu ici sur la bonne nature, pourtant une telle opération est matériellement possible : elle a été réalisée et elle a donné des résultats favorables.

UNE GRANDE PAGE DE LA CHIRURGIE CARDIAQUE : L'OPÉRATION DE LA MALADIE BLEUE

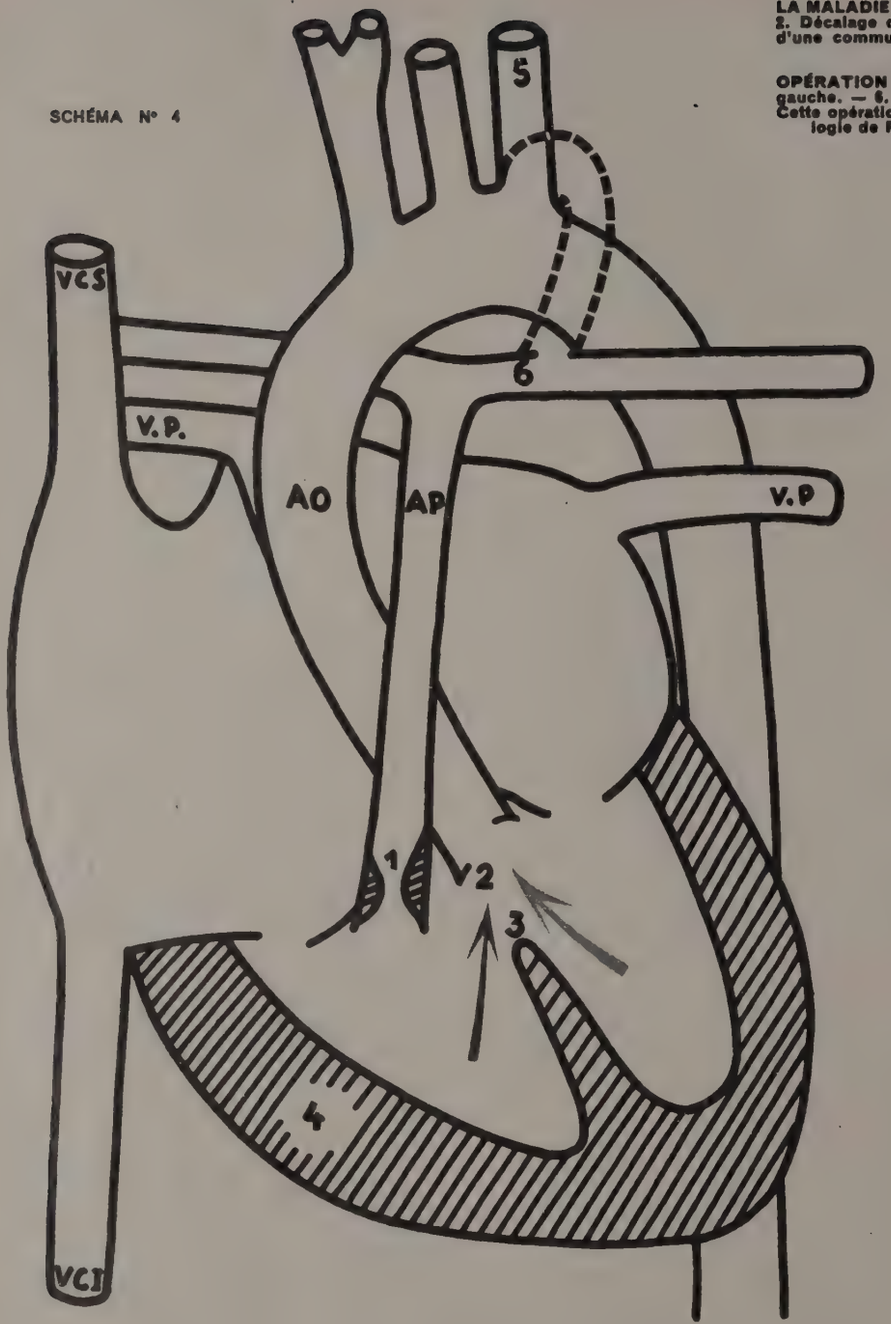
LA maladie bleue est caractérisée par des malformations congénitales particulières, qui, le plus souvent, sont les quatre facteurs anatomiques de la tétralogie individualisée par Fallot, professeur d'anatomie pathologique à Marseille, au cours de recherches couronnées, en 1888, par la publication d'un mémoire magistral sur cette affection. Retenons que le sang, arrivant aux poumons en quantité insuffisante, est insuffisamment oxygéné, reste bleu et est refoulé tel quel dans la grande circulation, d'où la dénomination courante de maladie bleue, la cyanose étant le premier symptôme de cette maladie. C'est le fait physiopathologique qui s'exagère avec l'effort et s'exagérera encore avec le développement du sujet. Finalement il lui coûtera la vie. Aucun moyen médical ne peut y remédier.

Que peut la chirurgie ? Blalock tentait de traiter le rétrécissement de l'aorte par suture de la sous-clavière gauche quand, en 1944, au John Hopkins Hospital de Baltimore, Hélène Taussig lui proposa de suturer cette artère sous-clavière à la branche gauche de l'artère pulmonaire, intervention capable d'augmenter la quantité de sang soumise à l'oxygénation.

L'expérimentation sur l'animal, l'essai sur l'homme devaient montrer les possibilités physiologiques étonnantes de cette opération, qui, entre les mains des spécialistes, et compte tenu du choix et de la préparation que subissent les jeunes malades, réussit souvent.

Même des cas moins bons sont susceptibles de soulagements si importants que l'opération mérite d'être tentée encore. Il faut voir ces petits malades, avec leur teint cyanosé, bleu, le mot s'impose. Pour peu que la forme soit caractérisée, un autre aspect du malade frappe : son attitude. Il prend spontanément une position

SCHÉMA N° 4



LA MALADIE BLEUE. — 1. Rétrécissement de l'artère pulmonaire. — 2. Décalage de l'orifice aortique vers la droite. — 3. Persistance d'une communication interventriculaire haute. — 4. Hypertrophie du ventricule droit.

OPÉRATION DE TAUSSIG-BLALOCK. — 5. L'artère sous-clavière gauche. — 6. Sa suture éventuelle à l'artère pulmonaire gauche. Cette opération transforme la vie des malades porteurs d'une tétralogie de Fallot. (Imité du Traité de Donzelot et d'Allaines.)

de repos et de moindre malaise, accroupi ou recroquevillé sur lui-même. Si l'opération réussit, on ne le verra plus revenir à cette attitude, et ce sera un excellent facteur pronostic. Dans ce cas nous ne saurions mieux faire que de reproduire le texte de Ch. Dubost tel qu'il figure dans le monumental Traité de Donzelot et d'Allaines : « Aussitôt que le malade prend conscience de son état nouveau et en mesure les conséquences, il a tendance à en user et même à en abuser. Sa soif d'oxygène enfin satisfaite le conduit à exécuter une série d'efforts qui lui étaient interdits, chaque mouvement, chaque déplacement est pour lui une suite de « prouesses » qui l'engage et le conduit à faire davantage le lendemain. Si bien que ceux qui ne quittaient pas le lit se lèvent et marchent ; ceux qui faisaient quelques pas accomplissent un plus long trajet ; ceux qui marchaient se mettent à courir, à monter des escaliers (un malade, ayant une capacité physique très réduite avant d'être opéré il y a quatre ans, est actuellement garçon de café, et, au cours de sa journée de travail de six heures, monte en moyenne cinquante fois un étage). Les enfants rêvent de bicyclette ou de natation et certains, enfreignant tout conseil de prudence, s'y adonnent sitôt sortis de l'hôpital. »

Ainsi a été écrite une grande page de la chirurgie.

QUAND LE CHIRURGIEN OPÈRE EN PLEIN CŒUR

TOUTES ces opérations intéressent des vaisseaux importants. Cependant ce n'est rien. Les chirurgiens en sont arrivés à opérer « dans » le cœur. On a déjà guéri par voie chirurgicale le rétrécissement mitral : c'est le rétrécissement de l'orifice qui sépare l'oreillette gauche de son ventricule. Il est évident, plus que jamais, qu'un tel traitement ne s'adresse qu'à des malades encore en très bon état, très menacés cependant par l'étroitesse du rétrécissement, très surveillés avant l'opération, préparés à celle-ci avec la plus grande attention.

L'opération elle-même est conduite avec un grand luxe de précautions. Elle suppose, en effet, l'ouverture de l'oreillette gauche, le passage de l'index du chirurgien dans la cavité cardiaque, l'élargissement de l'orifice malade, mesuré au plus juste pour rétablir une perméabilité suffisante.

On conçoit que le chirurgien ne puisse envisager un tel tour de force qu'aidé de tous les moyens sur lesquels nous avons déjà insisté et que sa grande préoccupation soit d'y ajouter. La possibilité d'opérer sur un cœur vide de sang, la circulation étant entretenue par un « cœur artificiel », est au centre des recherches actuelles. Ce sera la chirurgie de demain.

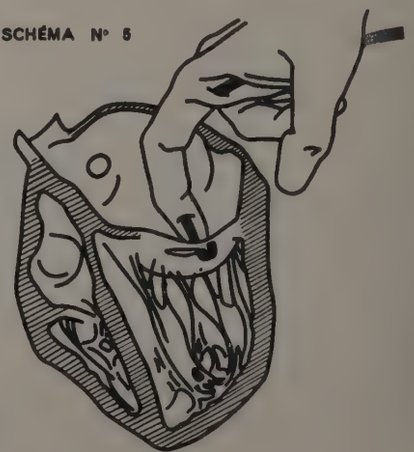
QUELLE EST LA PORTÉE DE CETTE CHIRURGIE DU CŒUR ?

EN tout quelques centaines de cas sont traités par an dans le monde, quelques milliers en mettant les choses au mieux. Moins que de hernies dans une seule grande ville. Au prix de quels efforts, pour quels résultats ?

Pour chaque opération trois ou quatre médecins hautement spécialisés, des aides nombreux, des semaines de préparation sont et seront toujours nécessaires. Quelques cas donnent une guérison totale, le retour à l'état physiologique : ligature du canal artériel ou traitement de la coarctation aortique. Mais les autres ? Des infirmes seront moins infirmes. Tel qui pouvait à peine marcher montera un escalier. Il ne sera pas guéri, certes, mais il sera soulagé, premier devoir médical. L'issue de la maladie sera reportée, l'échéance ajournée. Autre devoir médical essentiel.

La portée de cette chirurgie est autre encore : toute la biologie est solidaire, il n'est pas de progrès dans une branche de l'activité médicale qui ne puisse retentir sur une autre. L'arbre de la connaissance est souvent l'arbre du mal, mais de ses plus mauvais fruits même peuvent naître des surgeons bienfaisants.

SCHÉMA N° 5



LE DOIGT de l'opérateur est « dans » le cœur. Il s'efforce d'élargir l'orifice qui sépare l'oreillette gauche de son ventricule. (D'après Marceau Servelle.)

SPORTS D'HIVER

★

JACQUELINE DU BIEF, qui demeure la meilleure patineuse que la France ait jamais possédée, fut, durant les concours internationaux, la reine des « figures libres ». Mais elle a franchi le Rubicon et est passée dans les rangs des professionnels. Jacqueline est aujourd'hui la grande vedette de « Holiday Revue » à New-York.

LA JEUNE ALLEMANDE de dix-neuf ans, la ravissante Gundi Busch, demeure, malgré les contrats qui lui sont proposés, parmi les amateurs. Jusqu'à ce qu'elle ait conquis la couronne de championne du monde, qu'elle convoite depuis plusieurs saisons. Elle paraît en mesure de la posséder cette année.

Avant la vogue du ski *

LE PATINAGE

régnait sur les jeux hivernaux

BOBSLEIGH, HOCKEY ET CURLING

restent des sports mineurs

PAR MICHEL CLARE

EN 1927, une jeune et ravissante Norvégienne, Sonja Henie, obtenait la couronne de championne du monde de patinage artistique. Elle scellait l'alliance du sport et de l'art, son règne allait durer dix ans. A cette époque, le patinage était le roi des sports d'hiver. Le ski commençait de connaître la faveur timide des sportifs. Mais la descente et le slalom ne figuraient pas encore dans les concours internationaux. Pendant vingt-cinq ans le développement du ski s'accroissait. Il polarisait la ferveur des foules, qui peu à peu délaissaient les patins d'acier pour les longues lames de bois, et les patinoires pour la neige.

Les enfants des régions de sports d'hiver rêvent maintenant de suivre les traces d'Émile Allais, de James Couttet ou d'Henri Oreiller, plutôt que de pratiquer le hockey ou le patinage de vitesse. D'où une désaffection progressive des sports de glace, mis à part le patinage artistique, qui connaît un regain d'activité grâce aux succès des revues sur glace.

Ces derniers mois ont cependant été marqués par un événement important dans le domaine des sports d'hiver : l'entrée de l'U. R. S. S. dans les grandes compétitions internationales. Dans l'espace de quelques semaines les patineurs soviétiques ont battu les Norvégiens à Moscou, les hockeyeurs l'emportaient sur la Tchécoslovaquie qui venait de triompher de la Suède ; les skieuses de Russie, présentes pour la première fois à un concours international à Grindelwald (Suisse), du 7 au 9 janvier, prenaient toutes les premières places, très aisément ; la même semaine, les Russes, à Sverdlovse (dans l'Oural), mettaient fin à la supériorité des skieurs de fond finlandais.

Les Soviétiques sont inscrits à toutes les grandes manifestations de ski, de patinage ou de hockey qui doivent se dérouler dans le courant de ce mois. Dans l'intention évidente de confirmer leurs succès les moyens mis en œuvre sont stupéfiants. Les prochaines semaines nous montreront si les sportifs soviétiques, suivis par les démocraties populaires, sont en mesure de rallumer la faveur qui entourait naguère les manifestations des sports sur glace.

(*) Voir *France-Illustration* nº 406 de janvier 1954.

LE PATINAGE EN COUPLE est l'une des plus attachantes parties du patinage artistique. Les Belges Micheline Lannoy et Pierre Baugnet, sacrés champions d'Europe à Davos, n'ont jamais été égalés, tant le synchronisme de leurs figures semblait parfait.

GELÉE pendant les mois d'hiver, l'eau offre à l'homme un univers nouveau sur lequel il se déplace, moyen supplémentaire de communication, ou sur lequel il joue. La glace réfléchit et reprend, en imposant ses propres lois, les images de nos loisirs : jeux d'adresse et de force, de vitesse, danses, courses de chevaux même. Le royaume provisoire de la glace ouvre de magnifiques terrains de sport. Mais pour combien de temps encore ?

Le cycle des saisons devra-t-il un jour interrompre l'éternel retour du froid qui métamorphose l'eau en plaque glissante ? Le réchauffement du globe menace-t-il l'existence des sports d'hiver ? Pas dans l'immédiat, assurément. Mais il n'y a pas si longtemps, on patinait au lac du Bois de Boulogne. Il y a deux siècles, les peintres flamands se plaisaïent à saisir la grâce mobile et fuyante des jolies patineuses évoluant dans un paysage figé par l'hiver. Ils devraient trouver d'autres sujets aujourd'hui : on ne glisse plus sur les canaux de Hollande. Dans certains endroits de Scandinavie, la température moyenne s'est élevée de quatre à cinq degrés et le pin fait son apparition. Les navires qui croisent près des côtes de Mourmansk n'ont rien à craindre, la route est libre de glace.

Cette année, marquée par un début d'hiver exceptionnellement clément, nombre de stations de sports d'hiver se sont trouvées en posture délicate : la neige manquant, la glace ne prenait pas sur les patinoires, et le syndicat d'initiative de Grindelwald, en Suisse, s'est trouvé dans l'obligation d'importer seize wagons de neige prélevée sur le massif de l'Eiger pour établir les fondations de sa patinoire. A Davos, même opération, en vue d'aménager la piste de curling.

Il reste les patinoires artificielles, mais leur construction et leur entretien coûtent cher. Aussi leur nombre ne peut-il être que limité, leurs dimensions aussi. A Paris on en compte, en tout et pour tout, trois : le Palais de Glace, aux Champs-Elysées, la patinoire Saint-Didier et la piscine Molitor, transformée l'hiver en piste glacée. Le patinage de vitesse et le hockey sont les premières victimes de cet état de choses. Le patinage artistique, en revanche, a tiré un bon parti de la situation, éclipsant, depuis la fin de la guerre, les autres disciplines sportives de la glace. Il se trouve fort à l'aise dans la patinoire la plus étroite puisque son objet est justement de dessiner des cercles sur un espace limité. Mais il y a d'autres raisons à sa vogue croissante.

EVOLUTION DU PATINAGE ARTISTIQUE

En 1936, se produit aux Etats-Unis un événement qui ouvre une perspective nouvelle au patinage artistique : la première grande revue sur glace est montée. Le music-hall s'empare du patinage et, du même coup, conquiert un public. L'idée est exploitée en France et, en 1938, la « Féerie blanche » connaît un énorme succès, tenant l'affiche six mois sur la scène du Mogador.

Jusqu'alors, le patinage artistique se cantonnait dans un domaine aux règles bien établies — elles avaient été fixées par les Anglais — et le patineur ne cherchait pas tant l'exploit spectaculaire que la précision géométrique dans le dessin de ses figures. Sans doute parce qu'il était l'apanage des Britanniques, ces derniers désiraient lui conférer un caractère sportif et ils avaient obtenu qu'il figurât, à l'instar des autres sports, au programme des grandes compétitions internationales : Jeux olympiques, championnats du monde, championnats d'Europe.

La Fédération internationale de patinage codifia, jusque dans les moindres détails, les gestes du patineur et établit le programme des concours.

FIGURES IMPOSEES ET FIGURES LIBRES

L'élément fondamental du patinage artistique est constitué par l'exécution des figures d'école, qui consiste à dessiner des courbes sur la glace, les courbes étant l'alphabet du patinage classique. Il y a cinq figures fondamentales : la courbe du 8 simple, la courbe du S ou changement de carré, le 3, le double 3. Chacune de ces figures peut être exécutée en mouvement continu, ou bien sur place en dessinant un 8. Etudiant toutes les combinaisons possibles, la Fédération internationale a codifié quarante et une figures que le patineur doit posséder jusque sur le bout de ses patins ; les règlements prévoient que le candidat aura six figures à exécuter, tirées au sort, parmi les quarante et une, seulement à la veille de l'épreuve. C'est la première partie sur laquelle le patineur est jugé : les « imposées ». En seconde partie, dans les « figures libres », l'exécutant s'abandonne à son initiative, crée des figures à son inspiration, présente un enchaînement de mouvements agréables à voir, pas de deux, sauts mêlés, pirouettes, spirales, sur une musique au rythme approprié.

AUTOUR D'UN COEFFICIENT

Pour l'attribution des notes le coefficient est fixé de telle sorte qu'en pratique les « imposées » sont notées sur 60, les « libres », sur 40.

C'est autour de ce coefficient que se déchaînent, depuis quelques années, en vue d'un patinage plus spectaculaire, sur la voie de l'exhibition artistique et des revues sur glace, les offensives des patineurs, qui souhaitent, dans l'ensemble, sinon d'être jugés sur le seul patinage libre, du moins d'obtenir l'égalité entre les parties du concours. Il est probable que cette solution interviendra un jour, mais pour l'instant les tenants de la formule traditionnelle se trouvent en majorité au sein de la Fédération internationale. Ils possèdent un argument très solide, en faisant valoir que le jugement des « imposées » est plus équitable puisque les juges ont la possibilité d'examiner les traces laissées par les patins sur la glace et de voir si la figure est nette dans toutes ses parties, sans lignes tremblées ou

effacées. Dans les figures libres, le coefficient personnel du juge peut prendre une importance trop grande. Ils estiment, en outre, que le patinage est un sport d'amateur et qu'il ne saurait être le champ de recrutement des organisateurs de spectacles professionnels. Bien que, sur ce dernier point, ils ne doivent plus être tout à fait dupes. La plupart des grands patineurs passent un jour ou l'autre professionnels.

UN LONG APPRENTISSAGE

Un patineur doit se soumettre à un entraînement très rigoureux, au moins quatre heures par jour — et il faut compter quatre à cinq années de pratique pour être capable de dessiner l'ensemble des figures. Il est donc difficile de supposer que les intéressés s'y livrent dans le seul espoir de gagner les Jeux olympiques. Pour la plupart, les couronnes distribuées par la Fédération internationale sont un excellent moyen de publicité qui permet de devenir ultérieurement vedette d'une revue à grand spectacle sur glace. Telle a été la voie de Sonia Henie, de Barbara Ann Scott et, tout récemment, celle de Jacqueline du Bief, qui, après avoir été championne du monde, en 1952, est passée dans les rangs des professionnels et brille à l'horizon de Hollywood.

L'attrait de la « revue sur glace » a modifié profondément le comportement des patineurs, qui ont tendance à travailler surtout leurs figures libres, aux dépens des figures imposées. Aussi le patinage a-t-il évolué fortement, orienté vers une perspective artistique et même acrobatique ces dernières années. Et sur ce point, l'on patine beaucoup mieux qu'autrefois.

La période de l'avant-guerre est marquée par le succès de l'école anglaise, rigide, portant tout l'effort sur la technique : le corps devait être aussi droit que pos-

BIEN QUE LES NORVEGIENS et, depuis quelques mois, les Soviétiques puissent être considérés comme les maîtres du patinage de vitesse, les Américains demeurent champions des distances courtes. Ainsi, Ken Bartholomew, qui a couru les 500 mètres en 43" 2, une des meilleures performances mondiales. Il convient de remarquer la longueur exceptionnelle des patins, appelés, en patinage de vitesse, « les longues péniches » et qui mesurent, selon la taille du concurrent, de 42 à 43 centimètres.

LES PATINEURS DE VITESSE possèdent un style particulier, ainsi que le montre notre photo : buste penché en avant, bras serrés et maintenus derrière le dos, afin de garder l'équilibre et de rechercher la vitesse maximum.

sible, la jambe employée gardée tendue et la jambe libre portée derrière et maintenue raide, les bras pendant souplement le long du corps. La tête était fixée devant, dans le sens de la progression.

La première réaction à ce style figé vint de l'Autriche, à la recherche d'un patinage plus artistique : le genou peut être légèrement plié, en souplesse, et la jambe libre accompagne le balancement du corps.

Dès la fin de la guerre, les Américains prirent la tête du mouvement révolutionnaire : les patineurs deviennent plus acrobatiques, ils cherchent la difficulté, par exemple les figures à deux pieds.

Grâce à Jacqueline du Bief, qui fut une créatrice en la matière, il est également possible de parler d'une école française, laissant plus d'initiative à l'individu, tout en s'appuyant sur un métier très solide, et qui a déjà produit de très bons éléments appelés à succéder à Jacqueline du Bief : tel le tout jeune Alain Giletti.

Le succès des revues sur glace ne cessant de croître, le patinage artistique poursuivra encore son évolution, et chaque concours enregistre déjà des programmes de figures libres de grande qualité. Les patineurs eux-mêmes reconnaissent la nécessité de travailler des années durant les figures d'école, qui demeurent la meilleure base de l'éducation des patineurs. Les patineurs français, en particulier, consacrent la moitié de leur préparation à ce sévère travail technique.

Le coefficient imposé aux concours internationaux demeure toujours valable.

LES RUSSES MEILLEURS EN PATINAGE DE VITESSE

Le patinage de vitesse reste un peu dans l'ombre des concours artistiques. Il devient de plus en plus difficile de construire et d'entretenir des patinoires comportant des pistes de 400 mètres, et la vitesse est l'apanage des pays scandinaves, où les coureurs peuvent s'entraîner sur les lacs gelés. Les Norvégiens, avec le plus grand coureur de fond de tous les temps, Hjalmar Andersen, étaient jusqu'à présent les meilleurs patineurs du monde, serrés de près par les Hollandais. Mais les Soviétiques ont mis fin à cette suprématie. Ils annoncèrent d'abord une gerbe de records du monde battus, qui abaissait très nettement les performances accomplies par les étrangers, à part le 10.000 mètres de l'incomparable Andersen, établi au cours des derniers Jeux olympiques de 1952, à Oslo, l'ensemble des journaux norvégiens ayant titré, ce jour-là, sur huit colonnes, le seul chiffre : 16' 45" 8. Renseignement pris, les Russes établissaient leurs records sur une patinoire édifiée au cœur de l'Oural, dans un site incomparable, Alma-Ata, à 2.000 mètres d'altitude, abrité par une couronne de hauts sommets. La glace obtenue possède une dureté et une qualité permettant les grands exploits. Les records russes ne furent cependant pas reconnus. L'U. R. S. S. elle-même admet la différence puisque, pour ses grades de maître ès sports, elle se montre plus exigeante pour les résultats réalisés en altitude.

La rentrée des Russes dans les épreuves internationales a d'ailleurs confirmé leur supériorité d'ensemble, mais avec des performances inférieures aux records de la piste d'Alma-Ata.

LE HOCKEY SUR GLACE

Un moment privé d'intérêt en raison de la trop grande supériorité canadienne, le hockey sur glace est en voie de trouver un renouveau d'activité, grâce à l'entrée dans le jeu des démocraties populaires engagées, U. R. S. S. en tête, aux prochains championnats mondiaux, qui se dérouleront à Stockholm à la fin du mois de février et qui mettront aux prises les meilleures équipes du monde. Nous serons fixés, à l'issue de ces épreuves, sur la nature et l'ampleur de l'effort accompli dans le domaine de la glace par les pays au delà du rideau de fer — rideau de fer qui d'ailleurs se lève souvent pour les sportifs, la Russie ayant été présente dans tous les grands événements. D'ores et déjà, mettant en œuvre des moyens extrêmement puissants, portant sur le recrutement des joueurs et sur l'équipement des patinoires, l'U. R. S. S. semble avoir pris la tête des pays européens en matière de hockey. C'est du moins ce qui ressort des derniers tournois. L'équipe de Suède était jusqu'à présent la meilleure d'Europe. Elle vient d'être récemment battue par la Tchécoslovaquie. A cette occasion, il convient de noter le comportement de la démocratie populaire tchécoslovaque, significatif d'un état d'esprit : à peine le résultat était-il enregistré que la Tchécoslovaquie demandait l'organisation des championnats mondiaux pour la seule année libre : 1957, et des crédits importants étaient votés pour, d'ici cette date, doter Prague d'une patinoire gigantesque. A deux reprises consécutives, la Russie avait triomphé de l'équipe de Tchécoslovaquie chez elle, malgré les protestations du public, qui estimait les arbitres

LA FRANCE n'a jamais brillé en bobsleigh. A Saint-Moritz, aux championnats mondiaux, nos représentants se sont classés onzièmes en boblet. Visiblement, ils manquaient de poids.

LE BOB est un sport dangereux. C'est dire qu'il ne fait pas peur aux militaires. Le général Ridgway, au temps où il était commandant des troupes d'occupation en Allemagne, se rendait souvent pendant l'hiver à Garmisch pour pratiquer les sports de glace. Le voici en seconde position, juste derrière le conducteur.

un peu trop indulgents pour les visiteurs. La troisième rencontre donna lieu à un match nul.

Il est cependant probable que le Canada, qui créa le hockey, demeurera quelques années encore le pays des meilleurs hockeyeurs; ses joueurs essaiment un peu partout dans le monde et animent les équipes des clubs européens, en Angleterre, en Suisse, en Italie, et même en France, où Chamonix a fait appel au concours d'un des meilleurs joueurs canadiens. Le hockey a bien besoin en France d'un sang nouveau et aussi de pistes d'entraînement, car, au regard de la période précédant la guerre, il a terriblement régressé, six équipes seulement se disputent le championnat, et nos joueurs ne sont plus présents dans les grandes rencontres internationales. Ce triste état de choses tient sans doute aux conditions matérielles, et, dans les régions de montagne, à la concurrence du ski. On ne voit pas très bien comment remédier à cette situation. Toujours est-il que le hockey est en train de mourir en France.

Seuls quelques animateurs, parci par-là, parviennent encore à sauver la face.

Malgré la concurrence des autres sports d'équipe, football, rugby, basket-ball, qui se jouent également l'hiver, le hockey mérite mieux. Il s'agit d'un jeu aux règles simples : deux équipes de six joueurs munis de crosses se disputent un palet, petit disque plat et rond, en caoutchouc vulcanisé ; chaque équipe s'efforce de faire pénétrer le palet dans les buts de l'équipe adverse. Le jeu, qui dure trois manches ou périodes de quinze minutes, séparées par un repos de dix minutes, est rapide et spectaculaire ; il donne lieu parfois à des chocs violents, tout juste de quoi combler cette part inavouable qui demeure au fond de l'être civilisé et qui contribue dans une grande mesure au succès des spectacles sportifs.

LE BOB, QUI PASSIONNA TANT DE SPORTIFS, DISPARAITRA SANS DOUTE BIENTOT

Le bobsleigh désigne un chariot monté sur patins, possédant une direction et des freins, et, par extension, le sport qui consiste à descendre à toute vitesse sur cet engin. C'est sans doute, sur l'ensemble des sports d'hiver actuellement pratiqués, celui qui est appelé à disparaître le plus tôt.

On distingue le boblet, ou équipage de deux personnes, et le véritable bob, qui comprend quatre équipiers.

La règle du jeu étant de descendre le plus vite possible, la pratique du bobsleigh comporte pour ceux qui s'y adonnent un certain nombre de risques. Et l'on ne compte plus les victimes de ce sport, dont le seul intérêt réside dans l'étrange pouvoir de fascination de la vitesse. Les moyennes courantes d'une descente avoisinent 150 kilomètres à l'heure.

Les compétitions se déroulent sur des pistes spécialement aménagées et présentant une forte dénivellation. Les virages doivent être très relevés, toute sortie de la piste par l'appareil étant généralement sanctionnée par un accident grave pour les occupants. Les conditions requises pour une bonne piste sont telles que bien rares sont les stations qui en entreprennent l'aménagement. En France, depuis l'accident mortel survenu, il y a quelques années, aux meilleurs coureurs de bob français, au cours des championnats, l'intérêt porté au bobsleigh diminue, et les frais entraînés par l'acquisition de l'équipement, du matériel et l'entretien des pistes menacent, à plus ou moins longue échéance, le bob d'une désaffection totale.

L'intérêt sportif du bob est d'ailleurs très relatif, la valeur proprement dite des conducteurs n'entrant que pour une part très mince dans les raisons du succès, dû essentiellement à la qualité du matériel et au poids... des occupants. Les photos représentant les grands champions de bob étaient à cet égard très significatives et suffisaient à donner une idée précise de la qualité physique nécessaire à la pratique du bobsleigh. La Fédération internationale en a d'ailleurs pleinement conscience et prend chaque année des dispositions draconiennes pour éviter de glisser trop rapidement sur une pente dangereuse — au sens propre et figuré de l'expression. Sa dernière décision, qui entre en vigueur cette année, impose une limitation de poids aux équipiers d'un bob : ceux-ci ne devront pas dépasser 100 kilos, équipement compris. Ces mesures risquent de décapiter en quelque sorte le bobsleigh : ses plus grands — ou ses plus gros — champions actuels ne pourront défendre leur titre, à moins que d'ici les prochaines épreuves ils ne se soient livrés à une cure d'amaigrissement particulièrement sévère.

A STOCKHOLM, capitale du hockey européen, où se déroulera le championnat du monde, à la fin du mois, une foule attentive et passionnée se presse autour de la patinoire. Le hockey est un des sports les plus spectaculaires qui soient ; surtout quand il oppose, comme ici, deux équipes considérées comme les meilleures d'Europe, les « Wembley Lions » et les « Harringay Racers ». Ces équipes sont composées en grande partie de joueurs canadiens qui viennent faire fortune en Europe.

LE CURLING OU L'ART DU BALAYAGE

Sur glace, le curling est un jeu analogue au jeu de boules, mais qui exige en outre, dans l'exécution, la nécessité du coup de main et une précision évoquant plutôt le billard. Il se joue entre deux équipes de quatre joueurs chacune et consiste à placer le plus près possible d'un but appelé « tee », fixé au centre d'un cercle, une série de gros galets en granit, appelés « stones », pesant chacun de 12 à 18 kilos, de forme circulaire, très aplatis et munis sur la partie supérieure d'une poignée horizontale fixée par un seul côté dans la pierre.

Chaque équipe possède huit stones, deux par joueur, qui sont expédiés d'une ligne distante de 35 mètres du but. Ce qui situe

LE CURLING est de tous les sports celui qui fait appel aux plus grandes qualités... ménagères. Notre photographie montre bien le rôle essentiel du balai. Le galet paraît encore bien loin du but. Mais le capitaine de l'équipe, pressentant le danger, s'est précipité et nettoie la glace afin de la rendre plus glissante. Allons ! encore un petit effort !

déjà l'effort athlétique qu'il est nécessaire de déployer au cours du jeu. A la force s'ajoute la subtilité, puisque la partie délicate réside dans le coup de main, dans l' « effet » qu'il convient d'imprimer au galet pour lui faire décrire une courbe qui lui permette de se faufiler entre les galets des adversaires, afin de prendre la meilleure position par rapport au but. Ce mouvement quasi scientifique, appelé « handle », représente le sommet de l'art du curling. En effet, grâce au handle, la pierre avance d'abord en ligne droite, puis au moment où elle ralentit elle commence, sans finir sa course, à pivoter sur elle-même et à décrire la courbe désirée.

En plus de ses « stones », l'équipe dispose d'un balai, confié à la compétente autorité du capitaine. Le balai possède, dans le jeu, un caractère rituel. C'est en s'en servant comme d'une baguette de chef d'orchestre que le capitaine dirige en quelque sorte la partie. Né en Ecosse il y a près de cinq siècles, le curling a gardé de son origine un certain laconisme des joueurs au cours de la partie. Grâce au balai, le capitaine désigne le point à viser, dessine l'orbe du mouvement. En outre, comme son nom l'indique, le rôle du balai est de nettoyer la glace, de la rendre plus polie avant l'exécution d'un coup et de permettre au galet de suivre avec précision la trajectoire voulue, la moindre poussière risquant de rompre la ligne désirée de la courbe. Les joueurs ont également le droit d'utiliser le balai s'ils constatent qu'un galet manque d'élan et risque de ne pas parvenir à bout de course. Le joueur muni de l'instrument précieux se précipite alors devant un « stone » à bout de souffle et balaie frénétiquement la piste pour la rendre plus glissante encore.

Le curling connaît une grande faveur dans les pays anglo-saxons et en Suisse. En Angleterre, le roi est traditionnellement président d'honneur de la Fédération de curling. La France, en revanche, ne le pratique que dans deux clubs, à Megève et à Chamonix.

II. L'ÉNERGIE ATOMIQUE DEVIENT UNE RÉALITÉ MONDIALE

PAR PIERRE DEVAUX

L'INITIATIVE du président Eisenhower, offrant aux peuples de bonne volonté la possibilité de développer chez eux une industrie atomique pacifique, a fait passer un grand souffle d'espérance sur le monde. Pour la première fois, depuis Hiroshima et Bikini, une voix autorisée vient nous parler, de façon réellement constructive, des bienfaits de l'atome... Age d'or ou fin du monde ? Entre ces deux éventualités, jusqu'ici indissolublement liées, il semble que nous allons pouvoir enfin choisir.

Il y a en effet une « malédiction » de l'atome, qui fait que les machineries atomiques pacifiques fournissent « accessoirement » — tel un sous-produit atroce — des explosifs atomiques pour le chargement des bombes. Tel est le cas pour la paisible pile, qui, à côté des kilowatts et des « isotopes », donne du plutonium ; tel serait également, dans une certaine mesure, le « thermotron » aux éléments atomiques légers, qui ne demande qu'à fournir du tritium.

Le point technique essentiel de la déclaration d'Eisenhower est, précisément, la séparation des fonctions pacifiques et meurtrières de l'énergie nucléaire, rendue possible par une certaine *dénaturation* des produits atomiques. Les bénéficiaires des dotations d' « uranium sans danger » pourraient s'en servir à leur gré pour obtenir de l'énergie ; ils ne pourraient en aucune manière traiter cet uranium, bien spécial, pour s'en servir dans des bombes.

Très certainement, la déclaration d'Eisenhower a été faite sous la pression des circonstances techniques. D'ici peu de temps, les utilisations pacifiques de l'atome seront connues et nombreuses ; ce ne sont pas deux ou trois sous-marins atomiques, mais deux cents cargos atomiques qui prendront peut-être la mer d'ici dix ans. De ce « boom » commercial formidable, les Etats-Unis entendent n'être pas les mauvais marchands. Ils ne veulent pas non plus, en face des suspicions d'une grande partie de la planète, se donner les gants de techniciens travaillant uniquement, dans le secret, pour des œuvres de mort. Mieux vaut prendre la tête d'un mouvement dès à présent irrésistible... C'est peut-être à ce titre que la proposition américaine prend toute sa valeur de promesse.

Les nations conquérantes — ou craignant pour leur sécurité — continueront sans doute à stocker des bombes atomiques ; mais une immense industrie atomique pacifique se développera peu à peu sur la planète...

Dans le monde, technique et moral, où nous vivons, c'est peut-être plus que l'on n'aurait osé l'espérer.

★ ★

LE problème capital de l'énergie est actuellement au premier plan des préoccupations gouvernementales dans tous les grands pays.

La notion quelque peu abstraite d'énergie, issue des laboratoires de physique, se concrétise en effet aujourd'hui par son cousinage avec le *potentiel industriel* des différentes nations, qui conditionne étroitement l'équilibre économique, politique et militaire de la planète.

Pour l'économiste comme pour l' « homme de la rue », l'énergie, c'est de l'électricité. Le courant électrique, à la suite des magistrales découvertes du XIX[e] siècle, représente, en effet, la forme la plus « mutable » de la puissance vendable, apte à se transformer en énergies mécanique, thermique, chimique, radio-électrique, sur les lieux mêmes d'utilisation. Inversement, l'énergie thermique du charbon ou du pétrole, l'énergie « sauvage » des chutes d'eau peuvent se transformer en énergie électrique.

La notion d'énergie simplifie largement les comparaisons entre pays et aère tout le secteur industriel de l'économie politique. Elle permet de préciser l'avenir énergétique de la planète, qui, en ce qui concerne notre pays, se révèle assez sombre. Nous ne reviendrons pas sur ce point, que nous avons développé ici même à l'occasion d'importantes déclarations de M. Caquot et de la captation de l'énergie solaire à Montlouis (1). Rappelons simplement que la France n'est pas un pays très riche en réserves charbonnières, ni en pétrole, et que l'équipement hydro-électrique entre dès à présent dans l'ère des travaux coûteux et de grande envergure, qui suivent, du reste péniblement, l'accroissement « exponentiel » — la consommation double tous les dix ans — de la « demande ».

(1) Voir *France-Illustration* de novembre 1953.

C'est ainsi que notre pays se trouve conduit, sous la pression des circonstances et par son tempérament propre, qui le porte aux grandes entreprises, à envisager l'utilisation de certaines formes d'énergie, naguère encore considérées comme « romanesques » : énergie thermique des mers, suivant le principe indiqué par M. Georges Claude; énergie thermique des vents polaires, suivant les idées audacieuses du docteur Barjot; énergie éolienne; usines marémotrices; usines solaires.

Depuis peu d'années, une nouvelle forme d'énergie, longtemps « espérée », est venue se placer dans le rayon des possibilités quasi immédiates : c'est l'énergie atomique ou, plus exactement, *nucléaire*. Le récent discours du président Eisenhower atteste, sur le plan technique, une mise au point beaucoup plus avancée qu'on ne le croyait de ces problèmes. Avec les nouvelles « piles chaudes » — « couveuses » ou autres — les générateurs atomiques d'énergie vont se répandre bien au delà du domaine militaire, à bord des cargos et dans les centrales. Il est naturel que les Etats-Unis, qui ont acquis à grands frais une avance énorme, désirent organiser sous leurs auspices cette imminente révolution mondiale.

L'ATOME EST UN SYSTÈME SOLAIRE EN RÉDUCTION

Bohr puis Chadwick ont précisé la figuration, actuellement admise, de tout atome matériel : une sorte de système solaire en réduction, où les planètes sont représentées par des *négatons* — électrons négatifs — tandis que le noyau central, formé de *positons* et de *neutrons*, porte une charge positive égale et de signe contraire à celle des négatons, en sorte que l'atome, à l'état naturel, est neutre. L'atome ultra-simple de l'hydrogène ordinaire se compose d'un unique négaton tournant autour d'un noyau constitué par un proton unique.

Ce schéma électrique de l'atome ne prétend pas à représenter la réalité authentique, qui n'est du reste peut-être pas concevable pour l'intelligence humaine. Il devrait en outre être fortement nuancé, étant donné la complexité des problèmes à résoudre.

Cette complexité explique la lenteur des progrès réalisés, mais ne nous interdit pas un aperçu panoramique, ayant tout au moins valeur de catalogue.

Les phénomènes atomiques « extra-nucléaires », c'est-à-dire intéressant seulement les électrons, sont du ressort de l'électricité, des rayonnements lumineux et de la chimie. Ils mettent en jeu des énergies relativement faibles. En frottant un bâton de cire à cacheter avec un chiffon de laine, nous lui arrachons des électrons et la cire demeure électrisée. Un corps qui n'a plus son compte d'électrons — soit en plus, soit en moins — est dit ionisé et porte une charge électrique, sans que ses propriétés chimiques soient modifiées. Ainsi, dans une solution électrolysable, le corps en solution est entièrement ou partiellement présent sous forme d'ions positifs et négatifs ; et les plaques-électrodes, plongées dans le liquide, se bornent à attirer progressivement les ions de chaque signe des deux côtés du bac.

Quand un coup de foudre éclate, l'air se trouve ionisé — donc conducteur — sur le chemin de la décharge durant un laps de temps appréciable. C'est ce qui explique que plusieurs coups de foudre puissent se succéder, à plusieurs centièmes de seconde d'intervalle, suivant un tracé identique, alors que la durée propre d'une décharge ne dépasse pas le millionième de seconde.

ORIGINE DE L'ÉNERGIE NUCLÉAIRE

Les phénomènes changent d'échelle quand nous passons dans le domaine nucléaire. La cohésion du noyau, formé de corpuscules neutres ou électrisés de même signe et prodigieusement rapprochés, pose un problème logique : « électriquement », ces corpuscules doivent se *repousser* avec une force gigantesque. Pour expliquer la « non-explosion » du noyau, la théorie fait intervenir une certaine *force nucléaire*.

Familièrement, on pourrait comparer le noyau atomique à un ressort de sommier bandé, ligaturé par une ficelle : coupez la ficelle, vous avez la bombe. Laissez filer progressivement la ficelle, vous avez le moteur nucléaire. Comme il arrive dans les entreprises humaines, il est malheureusement beaucoup plus facile de couper la ficelle que de la solliciter utilement !

Einstein, dans ses Mémoires célèbres, a montré que « la matière n'est que de l'énergie condensée ». Le taux d'équivalence est gigantesque ; l'énergie représentée par un gramme de matière quelconque s'exprime en multipliant ce gramme par le carré de la vitesse de la lumière.

Si une telle destruction, cet anéantissement total de la matière sous forme d'énergie, était possible, nous disposerions d'une puissance extraordinaire. Le maréchal de l'Air Emilio Herrera a pu calculer qu'une « bombe photonique » de ce type, donnant lieu à l'anéantissement d'une tonne de matière, serait capable de creuser un cratère de 12 kilomètres de diamètre sur 1.500 mètres de profondeur. L'énergie serait équivalente à 15 milliards de fois celle de la dynamite...

Pour l'instant, la destruction totale a pu être réalisée pour les éléments matériels les plus légers, c'est-à-dire les électrons. Une « paire » d'électrons, positif et négatif, peut s'annihiler sous forme d'énergie. Et, inversement, en consommant la quantité correspondante d'énergie on peut obtenir une paire, donc *créer* authentiquement une minuscule quantité de matière qui n'avait jamais existé. Si les travaux actuels de Fermi, sur la dématérialisation éventuelle du proton, réussissent, il n'est pas exclu que le noyau atomique lui-même, et en définitive toute la matière, ne puisse un jour subir ce processus d'anéantissement... Nous sommes là dans le futur, un futur entouré d'une lueur d'Apocalypse.

Pratiquement, c'est-à-dire dans nos bombes et nos piles, nous n'assistons qu'à une disparition partielle de matière, avec apparition de la quantité correspondante d'énergie. C'est ce qu'on appelle le « défaut de masse ».

Le noyau d'uranium 235, par exemple, se compose de 92 protons associés à 143 neutrons. Supposons que cet énorme édifice soit percuté par un neutron-projectile et fasse explosion. Le résidu de l'opération — la « cendre », pourrait-on dire — est formé de noyaux atomiques de faible masse, tels que ceux du brome ou du lanthane.

La comparaison, faite plus haut, du ressort ficelé ne nous rendait qu'un compte imparfait des phénomènes. Supposons que nous voulions construire par la pensée un noyau atomique, en rapprochant des neutrons et des protons. Ces derniers vont se repousser tout d'abord, jusqu'au moment où la ficelle se nouera d'elle-même. Le bilan étant explosif en sens inverse, il est clair qu'il sera déficitaire dans ce sens, autrement dit que nous avons introduit de l'énergie. Mais cette énergie a une masse, d'après les théories d'Einstein, et c'est précisément sous cette forme d'un « surcroît de masse » qu'elle se trouve emmagasinée.

Nous retrouverions cette notion de défaut et de surcroît de masse, transformable en énergie, à l'autre bout de la table des éléments, parmi les éléments *légers*. Ici, la disparition de masse — donc le déploiement d'énergie — se manifestera non plus par rupture, mais par *union* des noyaux atomiques. C'est le principe de la « bombe à hydrogène ».

Du point de vue industriel, l'emploi des éléments légers semble avoir été réussi par Kapitza en Russie. Comme l'union de noyaux légers ne s'accompagne pas de l'émission de noyaux-messagers, il ne saurait être question d'une réaction en chaîne proprement dite ; il est nécessaire de « souffler » continuellement le feu atomique, comme un foyer de forgeron, le soufflet étant remplacé ici par un « accélérateur de particules ».

LE GÉNÉRATEUR ATOMIQUE VICTIME D'UN HANDICAP THERMIQUE

Nous allons voir que la production pacifique d'énergie atomique, telle qu'elle peut être conçue actuellement, passe par l'intermédiaire thermique. Autrement dit, le générateur atomique

est essentiellement *un foyer sans feu* débitant de la chaleur, et cette chaleur doit être transformée en énergie mécanique, voire électrique, tout comme la chaleur d'une chaudière à charbon ou à mazout.

C'est là un handicap très regrettable, d'abord à cause des encombrantes machineries mises en jeu et, surtout, parce que l'énergie calorifique est une forme « dégradée » : elle ne se transforme en énergie mécanique qu'avec un rendement toujours très inférieur à l'unité.

Il ne faut pas confondre ce rendement « thermodynamique », qui est un *maximum maximorum* théorique, inhérent à la nature de la chaleur, avec le rendement pratique de nos machines, nécessairement encore inférieur. Le physicien Carnot, dans son célèbre « deuxième théorème », nous enseigne que ce rendement thermodynamique dépend essentiellement de la différence des températures entre lesquelles évolue le fluide à l'intérieur de la machinerie. Par exemple, la température de la flamme, à l'intérieur d'un cylindre de moteur diesel, est incomparablement plus élevée que celle des mêmes gaz considérés à l'échappement. Aussi le rendement thermodynamique d'un diesel peut-il atteindre 60 %, les 40 % restants se retrouvant sous forme de calories à l'échappement et à la circulation d'eau de refroidissement.

Malheureusement, nous ne pouvons envisager des températures semblables dans une pile atomique, dont les matériaux seraient rapidement altérés et détruits. Il semble difficile, dans ces conditions, de dépasser, pour le fluide moteur employé, une température maximum de 400°, ce qui conduit à un rendement thermodynamique de 30 à 35 %.

Physiciens et ingénieurs se sont, bien entendu, efforcés d'échapper à ces sujétions de rendement en cherchant à réaliser la transformation directe de l'énergie atomique en électricité. L'idée est d'autant plus naturelle qu'une substance radio-active est essentiellement une substance qui projette des particules électrisées.

Il suffit donc, théoriquement, d'entourer une matière radio-active — autrement dit en cours de fission progressive — d'une carapace métallique pour obtenir un condensateur auto-régénérateur, capable de fournir des quantités indéfinies d'électricité.

LA COURSE A L'URANIUM

Depuis huit ans que le commissariat à l'Energie atomique a été créé en France, nos savants et nos ingénieurs ont travaillé avec des moyens financiers réduits, s'efforçant de rattraper, dans une certaine mesure, l'énorme retard que nous avait imposé la guerre après les brillants débuts de 1939.

Après la modeste « Zoe » du fort de Châtillon, simple pile pilote expérimentale, un centre d'études nucléaires est sorti du sol sur le plateau de Saclay ; la France commencera à fabriquer son plutonium dans un nouveau *Centre plutonigène* qui va voir le jour à Marcoule, sur la rive droite du Rhône, à la hauteur d'Orange.

Tandis que ces travaux se poursuivent dans une discrétion qui confine parfois au black-out, les Russes et les Américains nous éblouissent de leurs réalisations rivales. Les photographies du premier sous-marin atomique américain, sur sa cale de lancement, viennent d'être publiées ; le bâtiment a été lancé fin janvier. M. Thomas Murray, membre de la commission parlementaire de l'Energie atomique, annonce une centrale électrique nucléaire, qui entrerait en service en 1956. Les Anglais comptent damer le pion à leurs alliés d'outre-Atlantique en allumant leur première centrale atomique à Calder-Hill, dans le Cumberland, dès 1955.

Il n'est pas jusqu'aux « petites nations » qui ne se mettent à leur tour sur les rangs. Les Belges envisagent, avec l'aide américaine, de construire à Mol-Donk, dans la Campine, « une pile atomique destinée à la production d'énergie électrique ». Autant de réalisations et d'initiatives, d'importance inégale, mais de nature à recevoir une vigoureuse impulsion du projet Eisenhower.

Cette épopée technique — qui n'est qu'une partie de l'histoire contemporaine de l'atome — est essentiellement *celle de l'uranium*. C'est là un point qui ne peut manquer de frapper politiques et économistes. Pour l'instant, il n'est pas question pour l'homme de métamorphoser en énergie n'importe quelle matière. Il lui faut s'adresser à un métal particulier, dont l'atome, le plus lourd de tous les atomes de corps simples naturels, consent à se désagréger, libérant l'énergie correspondant à un minime « défaut de masse ». Nous vivons la « course à l'uranium ».

PRINCIPE DE LA « PILE FROIDE »

Les possibilités de l'uranium, tel qu'il existe à l'état natif dans notre planète, sont un « don gracieux », une de ces précieuses bienveillances de la nature telles que le maximum anormal de densité de l'eau, sans lequel rivières et lacs gèleraient jusqu'au fond, comme la proportion de gaz carbonique dans l'atmosphère ou cette précieuse couche d'ozone qui arrête les rayons ultra-violets les plus meurtriers, tout autour de notre globe, et sans laquelle aucune vie n'aurait été possible sur la Terre.

Cette particularité est la suivante : l'uranium naturel se compose de deux « isotopes » différents, l'uranium 238, non fissible, et l'uranium 235, fissible. Et la proportion de ce dernier, bien que très faible — 1/140 — est *tout juste suffisante* pour permettre le fonctionnement des piles.

Tandis que l'uranium 238 possède un noyau atomique « normal », formé de 92 protons et 146 neutrons, l'uranium 235 possède 92 protons et 143 neutrons seulement. C'est bien le même corps, puisque l'individualité chimique ne dépend que du nombre des protons; mais son noyau atomique est instable : quand on le bombarde avec les neutrons lents, il se rompt et laisse échapper à son tour des neutrons.

Le physicien italo-américain Fermi, créateur de la pile, s'avisa simplement d'amonceler des fragments d'uranium naturel, séparés par de l'eau lourde ou du graphite. Cet écran intermédiaire joue le rôle de *ralentisseur* à l'égard des neutrons, c'est-à-dire qu'il les rend, paradoxalement, plus efficaces. On conçoit, sans approfondir la question, que plus un neutron ira lentement, plus il aura de chances de percuter un autre noyau d'uranium, au lieu d'aller se perdre à travers les parois.

Une partie des neutrons-messagers percutent des noyaux d'uranium 235, entretenant la fission en chaîne ; d'autres frappent des noyaux d'uranium 238, *qu'ils métamorphosent finalement en plutonium 239* ; d'autres encore se perdent dans les parois ou sont absorbés par les impuretés. Le fait que la proportion d'uranium 235 est à peine suffisante oblige à n'utiliser que des produits d'un extrême degré de pureté, ce qui accroît d'autant le coût de fonctionnement de la pile.

Inversement, il est nécessaire de pouvoir régler la pile et de l'empêcher de s'emballer ; non que l'on ait à craindre une explosion atomique, mais la température monterait sans limite, et les précieux constituants de la pile seraient fondus et détruits. On y parvient au moyen d'écrans en cadmium ou en acier au bore, qui sont introduits automatiquement par des thermostats et qui forment autant de « pièges à neutrons ».

Telle est la classique « pile froide » — ou plutôt « pile primaire » — de Fermi, qui, outre son intérêt expérimental, nous offre trois applications remarquables : la fabrication des *isotopes* radioactifs — industriels ou médicaux — préparés en introduisant, par des fenêtres spéciales, différents corps dans le flux de neutrons qui parcourt continuellement la pile ; la production d'énergie sous forme de chaleur, que l'on peut extraire au moyen de tubes de refroidissement parcourus par un fluide convenable; la production de plutonium.

Les piles « froides » — tout est relatif — peuvent parfaitement débiter des quantités de chaleur imposantes ; c'est une affaire de puissance. On affirme que les piles de Hanford (Etat de Washington, dans l'angle nord-ouest des Etats-Unis) débitent 1 million de kilowatts sous forme de chaleur, qui est emportée par les eaux du fleuve Columbia. Ce « sous-produit », la chaleur, est utilisé pour le chauffage des bureaux ; en Angleterre, pour le chauffage urbain.

SCHÉMA D'UNE MACHINERIE ATOMIQUE

DIFFÉRENTES études, publiées en France et à l'étranger, permettent de se faire une idée de la production d'énergie mécanique, à bord d'un bateau par exemple, à partir d'une pile atomique. Celle-ci, fonctionnant automatiquement derrière ses remparts anti-neutrons, sous l'égide de ses régulateurs thermostatiques, serait refroidie par la circulation d'un fluide, qui pourrait être de l'hélium gazeux; ce fluide n° 1 ne peut être envoyé directement à la turbine, car il est fortement radio-actif. On le conduit dans un « échangeur de températures » du type classique à courants croisés, où il cède ses calories à un fluide n° 2, probablement de l'hélium. C'est ce dernier, constituant le fluide moteur définitif, qui se rend à la turbine puis dans un réfrigérant, avant de retourner à l'échangeur.

Le schéma est ainsi complet au point de vue thermodynamique; la machinerie demeure en tout temps accessible au personnel, tandis que la « clôture » comprend uniquement la pile et l'échangeur. Toute avarie sérieuse survenant dans cette partie de l'installation entraîne le retour obligatoire au port et une « purification » de plusieurs mois.

La pile, formant un bloc amovible de quelque 200 tonnes, peut être placée au moyen d'une bigue ; elle fonctionne sans ravitaillement pendant deux ans.

L'exploitation d'une unité motrice à pile primaire se présente de la façon suivante : la pile fournit à volonté — sous réserve d'incidents et d'encrassement — des calories, par la manœuvre des écrans-pièges, ou « bandes d'insertion ». Chaque explosion de noyau d'uranium 235 émettant, en moyenne, 2,7 neutrons - messagers, et l'un de ces messagers étant requis pour la transmission de la fission en chaîne, il reste au maximum 1,7 neutron, en moyenne, pour percuter de l'uranium 238, donc fournir du plutonium. Pratiquement, on peut espérer, pour chaque kilo d'uranium 235 présent « naturellement » dans l'uranium naturel introduit, recueillir jusqu'à 2 kilos de plutonium. Ce dernier se trouvera assurément disséminé dans la masse restante d'uranium 238, mais comme le plutonium est un corps *chimiquement différent* de l'uranium, l'extraction se fait sans les difficultés comparables à celles qui marquèrent la séparation isotopique, très ardue, de l'uranium 235 et de l'uranium 238.

DES PILES SECONDAIRES AUX MOTEURS « LÉGERS »

PRODUIRE un corps atomique de grande valeur industrielle et militaire, le plutonium, tout en fournissant presque indéfiniment de l'énergie sous forme thermique, la réussite est déjà jolie. La pile primaire est toutefois un engin illogique, donnant lieu à un gaspillage d'uranium 238, dont 98,5 % se retrouvent inaltérés dans la pile.

Aussi doit-on considérer comme capitale la récente découverte des piles secondaires, dans lesquelles le « projecteur de neutrons » n'est plus constitué par les minimes quantités d'uranium 235 naturel disséminées dans la masse, mais par une « âme » centrale en uranium 235 ou, plutôt, en plutonium; ce bloc artificiel projette un flux intense de neutrons, qui sont captés par une enveloppe d'uranium naturel, donc principalement constituée par de l'uranium 238.

Percuté par les neutrons-projectiles, cet uranium naturel se transforme progressivement et « totalement » en plutonium... à moins que la pile ne s'encrasse prématurément, comme il arriva tout d'abord à Arco. Il en résulte, paradoxalement, que la « cendre » de ce nouveau foyer atomique n'est autre que du combustible, qui pourra être récupéré pour constituer de nouvelles âmes ! Il va sans dire qu'il ne s'agit pas là d'une création *ex nihilo ;* c'est l'uranium 238 qui a été consommé et transformé, tandis que la pile produisait de l'énergie thermique. Mais la transformation de l'uranium 238 en plutonium est théoriquement totale, ce qui a permis de dire que les réserves d'uranium de la planète se sont brusquement multipliées par 140 !

Engin double, producteur de calories et de plutonium, la pile secondaire peut présenter des avatars différents suivant qu'on met l'accent sur l'une de ces fonctions ou sur l'autre, grâce à des modifications constructives. Etablie pour fournir du plutonium, elle constituera le *breeder* type, ou pile à régénération, chargé de ravitailler les *piles motrices* des centrales et des navires. Le cas limite sera constitué par la « couveuse », conçue pour produire juste autant de plutonium qu'elle en consomme par fission progressive de son « âme ».

Une *couveuse* chargée de 500 grammes d'uranium 235 et de 10 kilos d'uranium naturel pourrait fonctionner durant *cinq ans*, débitant des calories. La totalité — théorique — de l'uranium naturel se trouverait progressivement transformée en plutonium et « brûlée » à son tour. L'énergie totale produite serait de 52 millions de kilowatts-heure, et un calcul, vraisemblablement plus qu'optimiste, ferait ressortir le prix de ces kilowatts-heure atomiques à un taux extrêmement bas : environ deux cents fois meilleur marché que les kilowatts-charbon.

Des informations de valeur inégale signalent des réalisations d'engins atomiques moteurs pour camions, voitures, vedettes, locomotives et automotrices. Il s'agirait de « bouilleurs atomiques », ou *piles liquides*, qui auraient été essayés à Los Alamos.

Un bouilleur cylindrique de 0 m. 25 de diamètre sur 0 m. 45 de longueur peut faire tourner un moteur de 200 CV ; un cylindre de 0 m. 70 de diamètre sur 1 m. 50 de longueur se chargerait d'alimenter le chauffage central d'un appartement durant des années sans rechargement.

LA SITUATION DE LA FRANCE

UN pays désireux d'établir un programme d'énergie atomique sur des bases industrielles semble devoir se conformer au programme suivant :

— Construction de piles primaires *froides* expérimentales ;

— Fabrication des « combustibles nucléaires » (uranium 235 et plutonium) ; la production de ce dernier nécessite la construction de piles primaires *froides* de grande puissance, capables de fournir un stock important de plutonium. C'est cette seconde étape que nous atteindrons à Marcoule ;

— Etude et construction de piles secondaires *chaudes*, dont les calories sont utilisées pour la production d'énergie. Cela sans préjudice de l'utilisation de la chaleur procurée par les piles primaires, bien entendu.

Pour intéressants que soient les résultats obtenus à l'étranger, il est difficile de les considérer comme économiquement probants; la France ne saurait se lancer dans des aventures qui risqueraient d'aboutir à une impasse financière. De ce point de vue, le plan quinquennal, que M. Félix Gaillard a fait adopter par le Parlement, en 1952, se présente comme un programme de sécurité, plaçant la France en tête des autres nations — U. S. A., Canada, Argentine et U. R. S. S. exceptés — en position de bénéficier des progrès futurs, sans risquer de trop lourds aléas dès le début. La solution du combustible plutonium a été adoptée, celle de l'uranium 235 se révélant trop coûteuse ; les crédits accordés pour la période 1952-1957 suffisent pour fabriquer d'importantes quantités du précieux métal ; un « capital plutonium » demeure disponible pour la meilleure opportunité. L'étroite collaboration de plusieurs grandes firmes privées a permis, d'autre part, d'alléger les charges de l'Etat, tout en assurant à ces firmes un avenir qui fût demeuré nébuleux pour des entreprises isolées.

La proposition Eisenhower arrive donc, pour nous, au moment le plus favorable et tombe sur un terrain préparé. Sans doute ne verrons-nous pas, de longtemps, les centrales nucléaires supplanter les centrales hydro-électriques, les centrales à fines de charbon de la région du Nord, les usines à combustibles liquides ou au gaz de hauts fourneaux.

Dès à présent, en revanche, des centrales atomiques peuvent être utilement prévues dans tous les cas où le prix de l'énergie est secondaire et où les problèmes de consommation, d'investissements et de transport se posent de façon particulière.

PEINTURES BALINAISES

BALI... DERNIER REFUGE D'UN EDEN A TOUT JAMAIS PERDU !

PAR M. GAUDFERNAU

★

PEINTURE SUR PAPIER, exécutée par Ida Bagus Gèlgèl, à Kamasan (1936). — Ce tableau, dont nous donnons un détail, représente la mort d'Abimanju, héros du Bharata Yuddha (Chant XIV). Avant de le suivre dans l'au-delà, la femme d'Abimanju veut embrasser son époux défunt (dont on voit seulement une partie du corps). A gauche, Uttari, seconde femme d'Abimanju. Etant enceinte, elle ne sera pas mise à mort. On voit, au second plan, les membres de la famille.

SI l'expression artistique de l'Occident est remarquable par la diversité, elle reste, à Bali, essentiellement homogène. Là, nous nous trouvons devant une âme collective, une sorte d' « âme groupe » qui chante la beauté sous tous ses aspects.

En effet, qu'il soit poétique, musical, statuaire, chorégraphique ou pictural, l'art, dans l'île enchantée, est toujours la manifestation de ce que l'on pourrait appeler un « égrégore animique ». Si nous pensons aux créations de notre prestigieux moyen âge, nées des élans affectifs ou mystiques spontanés de l'âme groupe ; si nous évoquons ces artisans anonymes à la personnalité volontairement fondue dans un seul et même creuset, nous pourrons nous faire

★

BALI, DERNIER REFUGE, ultime parcelle terrestre d'un Eden à tout jamais perdu ! Le Balinais savoure avec ivresse l'existence dans toute sa plénitude. L'homme, la bête, les plantes, le ciel et la terre s'intègrent dans la majestueuse symphonie du paysage. Et ceux qui ont vécu à Bali n'oublieront jamais l'harmonie, le mystère doux et nimbé de l'île.

une idée de ce que fut, et reste encore de nos jours, l'art balinais.

Pour les artistes de Bali, créer n'est pas le fait d'un dilettantisme ou d'une irrésistible poussée individuelle, « mais une nécessité collective des esprits et des âmes ». L'utilitarisme, là-bas, est inconnu ; les objets du plus immédiat intérêt restent soumis à l'ornement, à l'embellissement, car toute chose doit être belle, « sinon elle n'est pas ». Le destin d'une création et sa durée dans le temps sont sans importance ; le Balinais sculptera avec autant d'amour et de ferveur les dieux de pierre destinés aux temples que son bol ou sa cuillère de bois. Pour lui, toute matière est digne d'être ornée : pierre, bois, étoffe précieuse ou non, même les éphémères statuettes qu'il tire de l'argile, ou ces étranges offrandes faites de feuilles de palmier et de tiges de bambou. Mettre de l'or et de la couleur sur une soierie l'intéresse autant que de sculpter un bas-relief qui durera des siècles. Comme le visage du dieu qu'il adore, le « batik » est une nécessité.

Cet hommage rendu à la beauté est-il anthropomorphique ? Ne doit-on pas y voir qu'une démarche satisfactoire sans résonances lointaines ? Non. L'âme balinaise est éprise d'harmonie, et si elle se manifeste sous les formes artistiques les plus imprévues, c'est pour rendre un culte au Créateur de toutes choses. Se sachant relié à la source originelle de toute chose, de toute vie, il puise d'abord dans son âme « recéleuse de flamme divine » avant de faire appel à son imagination.

LES ORIGINES DE L'ART BALINAIS

BALI, petite île perdue au sud-est de Java, fut prise dans le passé par deux courants puissants venus du nord et du nord-ouest, comme le furent aussi Java, Sumatra, les Célèbes, Bornéo, et même les Moluques. Les spécialistes affirment que lors de la période néolithique ces îles subirent les influences diverses des tribus de la Chine méridionale (en particulier du Yunnan) et de

l'Indochine. Ces grands courants humains transformateurs arrivèrent par mer, sans doute deux mille ans avant l'ère chrétienne. Dans ces temps reculés, la navigation était déjà fort intense le long des routes maritimes, sillonnées par les navires faisant le trafic entre le continent asiatique et toutes les îles de l'archipel indonésien. Ces activités se retrouvent d'ailleurs un peu partout, car les navigateurs étendirent leur puissance au delà du delta du Gange, aux Indes, à Formose, aux Philippines, et même jusqu'au Japon. On prétend que cet apport étranger remonte, pour la Nouvelle-Guinée, à 3.500 ou 4.000 ans avant notre ère ! Les archéologues ont mis au jour les vestiges certains de ces migrations qui contribuèrent à l'enrichissement des arts autochtones et à la transformation de toutes les manières de vivre. L'art balinais, comme tout art, est un aboutissement.

J'ai déjà donné un aperçu de l'élan artistique des Balinais (1). Cet élan se retrouve dans la peinture, qui reflète une très nette tendance religieuse, même quand elle peut être qualifiée de profane. L'animisme est à la base de tous les actes de la vie balinaise, même la plus prosaïque. Chaque chose, chaque plante, chaque objet créé, chaque animal a, comme chaque être humain, « son » dieu, bénéfique ou maléfique. Et, dans l'art, cette présence invisible des dieux ou des démons nous est restituée par de savantes transpositions, des symboles, des analogies qui, par la puissance magique du son, du geste, de la ligne et de la parole, nous « ré-unissent » aux dieux créateurs ; si tous les aspects de la vie quotidienne y sont évoqués avec une criante vérité, on y découvre une stupéfiante sublimation qui accorde aux scènes les plus simples une saveur divine. « Le peintre balinais ne cherche pas à « trans-» cender » le visible, mais il veut nous prouver qu'il a une âme. »

La technique picturale n'est pas différente de ce qu'elle fut partout, à tous les âges et sous toutes les latitudes : une toile, un papier, une pierre ou un panneau de bois recouvert de colle de poisson sert de support ; la « mise en place » est faite au charbon de bois (notre fusain) par simple trait. Mais l'exécutant se laisse souvent emporter par les courants de son inspiration au cours de son travail et apporte à son œuvre primitivement ébauchée des changements très importants non seulement dans les détails, mais dans l'ensemble de la composition. Les couleurs sont posées d'une manière assez naïve, semble-t-il, qui peut rappeler certaines pratiques du moyen âge florentin ; le peintre balinais n'utilise qu'une seule couleur à la fois et, par exemple, mettra tous les verts, tous les rouges... et fera de même pour toutes les gammes de toutes les teintes. C'est pour cela sans doute que les tableaux de ces artistes revêtent, surtout dans la période moderne, une telle fraîcheur dans les coloris, une telle richesse de valeurs, une telle innocence dans la pureté.

(1) Voir *France-Illustration* nº 199 du 6 août 1949.

WALTER SPIES, PEINTRE D'OCCIDENT...

UN artiste hollandais descendant d'une vieille famille allemande habitant la Russie, Walter Spies, exerça une influence considérable sur l'art balinais moderne. Au cours d'un voyage dans l'archipel, il s'installa à Bali, où sa maison devint bientôt un centre d'art. Très musicien, il fit enregistrer et nota lui-même un grand nombre de compositions orchestrales jusqu'alors transmises de mémoire de père en fils, et il transcrivit pour piano certaines pièces musicales, ce qui est d'une extrême difficulté. Comme il était, en outre, peintre de grande valeur, les Balinais reconnurent en lui un maître. Sans chercher à transformer la peinture traditionnelle, il révéla aux jeunes artistes des réalités techniques et interprétatives encore inconnues mais qui furent immédiatement assimilées, car il trouva là-bas une collectivité douée d'une stupéfiante compréhension artistique et un « climat mental » d'une extrême sensibilité. De plus, s'il osa rejeter le formalisme inanimé de certaines traditions mortes, il en conserva fort heureusement l'esprit. En

PEINTURE SUR TISSU DE COTON, par I. Gusti Ketut Kobot. — Ce tableau évoque magnifiquement les cérémonies qui se déroulent chaque jour dans les temples de Bali. On voit ici le Barong Landung, fête comparable à celle des morts. L'artiste, avec un sens remarquable de l'observation, a su évoquer tous les détails des êtres, des bêtes et des choses de la vie balinaise.

un mot, son action fut d'autant plus effective qu'il sut comprendre l'âme asiatique et présenter à ses disciples une vision nouvelle des choses sans rompre leur élan spécifique, ni les couper des sources naturelles de leur inspiration. Sous son impulsion, un contact plus direct avec la nature et les puissances cachées qui l'animent vit naître une nouvelle activité créatrice et une interprétation jusqu'alors inconnue.

L'œuvre personnelle de Walter Spies prouve qu'il fut un peintre de grande classe, certes. Mais on peut affirmer que la soumission des Balinais à sa vision particulière fut plus le fait d'une intime communion de penser et de sentir que l'acceptation pure et simple d'une nouvelle manière de voir. Le Balinais est en perpétuel état de réceptivité qui se mue toujours, et aussitôt, en activité créatrice sur le plan artistique. La reconnaissance du pouvoir expressif de Spies fut donc une adhésion complètement dénuée (est-il besoin de le dire ?) de l'attrait pour la seule nouveauté. D'autre part, cet homme de qualité fit naître dans l'esprit des Balinais une nouvelle et plus vivante philosophie. Une certaine angoisse artistique fit place, sous son influence, à une sorte d'abandon aux dieux bienveillants qui animent la nature.

L'œuvre de Spies ne comprend malheureusement que peu de toiles. Elle est empreinte d'une hallucinante vérité, de ce « clair-obscur », de ce mystère doux et nimbé, de cette harmonie que n'oublieront jamais ceux qui ont vécu à Bali. Dans l'œuvre de Walter Spies, l'homme, la bête, les plantes, le ciel et la terre s'intègrent dans la majestueuse symphonie du paysage. Les horizons étagés dans les miroirs des rizières font sortir le ciel de la terre et apparaissent dans une émouvante synthèse chromatique.

Paysan depuis toujours, aux prises avec « ses parents », la terre, le soleil et l'eau ; créateur protéiforme de musique, de danse, de sculpture, de poésie, de peinture ; confident de toutes les divinités auxquelles il parle sans cesse et qui se présentent à lui sous les formes les plus imprévues de la nature, le Balinais ne pouvait rester insensible à ce nouvel art que lui présentait Walter Spies. Pour vivre, l'homme balinais doit créer de la beauté. Il ne subit pas l'existence, il la savoure dans toute sa plénitude.

MADAME DE POMPADOUR, par François Boucher

Tout à fait au goût du jour, ce portrait représente la marquise — « physionomie d'une mobilité insaisissable » — à l'époque où commençaient sa triomphante ascension dans le cœur du roi et son règne sur les beaux esprits ainsi que sur les arts de son temps, dont elle se fit la protectrice avisée.

PORTRAITS DE CÉLÉBRITÉS

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

S'IL avait fallu démontrer une fois de plus la défaillance spirituelle des peintres de notre époque lorsqu'il s'agit de représenter le visage de l'homme, l'exposition de la Galerie Charpentier y aurait réussi parfaitement. Dans ses manifestations habituelles, le thème choisi se déroulait à travers l'histoire et se poursuivait largement chez les contemporains. Cette fois, pour les portraits, on a préféré s'arrêter avec une légitime prudence au seuil de notre époque. Les seules œuvres marquantes de date relativement récente sont le portrait de Suzanne Valadon par elle-même, et l'*Anatole France* de Van Dongen, qui fit scandale, si j'ai bonne mémoire, à un Salon d'Automne de l'autre après-guerre.

Nous ne pouvons analyser les raisons de cette déca-

dence, qui peut paraître l'un des signes les plus troublants des maux qui frappent notre temps. Contentons-nous de rappeler que, durant quatre siècles, l'art du portrait a été cultivé avec un bonheur constant et a engendré beaucoup de nos plus hauts chefs-d'œuvre.

Ce sont des portraits de célébrités qu'a voulu rassembler la Galerie Charpentier, des célébrités peintes par des peintres célèbres. Je voudrais d'abord chicaner mon excellent confrère et ami Claude-Roger Marx sur certains propos qu'il tient, après quelques analyses très fines, dans la préface du catalogue. Après avoir évoqué « les miracles qui permirent à tant de figures sans gloire d'être éternisées », il écrit : « On dirait, hélas ! qu'une immense partie de cache-cache s'est jouée, *même dans le passé*, entre les grands peintres et les grands hommes ! »

J'ai dû relire cette phrase plusieurs fois pour être sûr d'avoir bien compris. Comment ? Que les rois, les princes, les grands — grands dans tous les ordres — aient justement discerné les meilleurs, de Fouquet et de

LE CARDINAL DE BÉRULLE, par Ph. de Champaigne

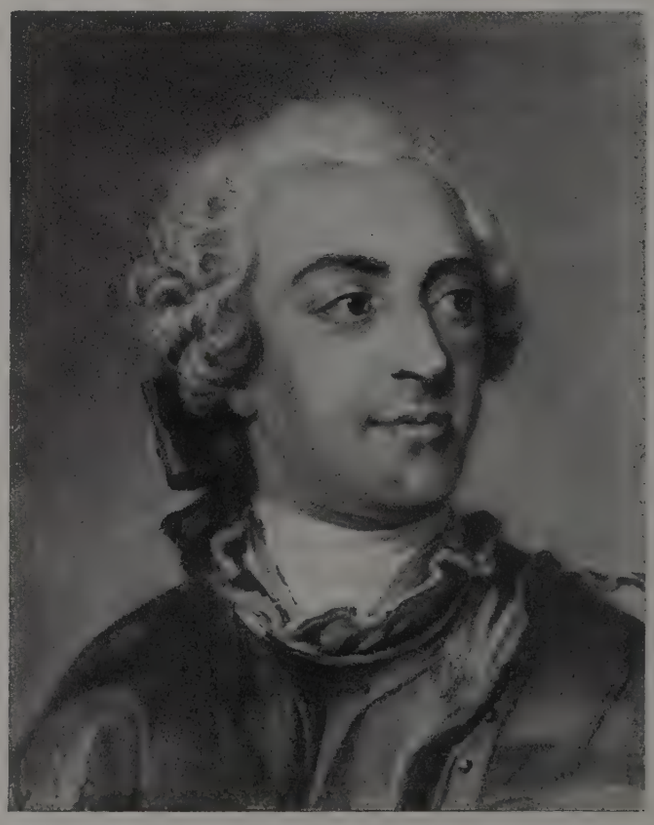
Bérulle a exercé en France, durant le règne de Louis XIII, une influence toute en profondeur. Philippe de Champaigne a su traduire avec une force magnifique le visage du mystique et de l'homme d'action.

Clouet à Holbein et au Titien, de Rubens et de Van Dyck à La Tour et à David, n'est-ce pas justement là le miracle ? Certes au XIX[e] siècle tout est inversé. La décadence du portrait officiel s'accélère de façon redoutable. (Et cela aussi devrait nous faire réfléchir.) Les beaux portraits sont des portraits d'artistes, d'écrivains, de gens d'esprit. Les rencontres ne sont d'ailleurs pas toujours heureuses. Si Delacroix nous donne une image de Chopin ardente comme une flamme, le masque étincelant et fiévreux de Wagner, sous le pinceau de Renoir, devient mou et fade. Exception faite des sculpteurs, Degas aura été le dernier des grands portraitistes.

Les cent quatre-vingt-treize portraits exposés chez Charpentier présentent néanmoins un intérêt très vif parce qu'ils nous font pénétrer la psychologie des personnages qui furent liés à notre histoire et parce qu'il se trouve parmi eux bon nombre de tableaux de la plus haute qualité. La gloire du modèle n'éclipse pas toujours celle du peintre.

MARAT, par J.-F. Carnerey

Masque étrange, asymétrique, violent et brutal, Marat dans le désordre de son vêtement et de sa chevelure ne paraît-il pas marqué par le destin ? Avec le visage des personnages de l'ancien régime le contraste est significatif.



LOUIS XV, par Quentin de La Tour

Louis le Bien-Aimé était-il le plus bel homme du royaume? On peut le croire à la vue de ce pastel où les grands yeux de ce prince nostalgique illuminent des traits dessinés avec une extrême finesse.

LA DUCHESSE DE POLIGNAC, par Mme Vigée-Lebrun

Elle fut dame d'honneur et amie de la reine Marie-Antoinette puis gouvernante des enfants de France. Mme Vigée-Lebrun l'a représentée sur cette toile, dans sa fraîche élégance et sa toilette évoque les bergeries de Trianon.

MADAME ROLAND, par Prud'hon

Ce portrait a été peint à l'aube de la Révolution. Peu de temps après Mme Roland devait monter sur la charrette de la guillotine en prononçant les mots fameux : « O Liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! »

GUSTAVE COURBET, par lui-même

Au XIXe siècle, les peintres ont moins laissé de portraits de princes ou de chefs d'Etat que de portraits d'artistes — souvent des auto-portraits. Courbet s'est représenté ici lors de son passage à la prison de Sainte-Pélagie.

JULIETTE DROUET, par Bastien-Lepage

L'artiste, qui n'est pas un grand nom de la peinture, a fait un portrait de l'amie de Victor Hugo d'une exquise sensibilité. Sous les traits vieillis du visage transparaissent l'intelligence et la finesse d'une douce féminité.

VAN DER GOES — L'Adoration des bergers (détail).

UN SIÈCLE D'OR

PAR MARCEL DEFOSSE

LE touriste qui visite un musée comme il monterait à la tour Eiffel ou se promènerait en gondole à Venise jette, en passant, un coup d'œil indifférent sur les tableaux accrochés aux cimaises. L'amateur s'arrête devant une toile, la contemple sous plusieurs angles, en achète une reproduction, retourne à l'occasion la voir. Le critique arrive à lui consacrer une longue analyse, fruit de réflexions et de recherches qui lui ont pris plusieurs années.

Sans doute est-ce le même tableau que voient ces trois personnages, mais le souvenir qu'ils en gardent varie de la perception imparfaite et sommaire, qui permet tout au plus d'identifier le sujet et de trouver plus ou moins agréables la ligne du dessin et le rapport des couleurs, à la découverte enrichissante d'un monde de sensations, de sentiments et de pensées, marqué par l'empreinte d'une personnalité puissante.

Des artistes d'une extrême habileté ne consacrent pas des semaines ou des mois d'un labeur difficile pour produire une œuvre que le premier venu comprendrait ou goûterait en un instant. Si un tableau, selon une réflexion célèbre, est ce qui entend le plus de sottises, c'est que la plupart de ceux qui le regardent lui consacrent à peine une minute d'attention et qu'ils n'ont pas appris à voir.

La critique d'art n'a pas de meilleure raison d'être que d'assurer cette éducation. Jusqu'au siècle dernier, elle se heurtait cependant à un obstacle quasi infranchissable : la difficulté de traduire en mots des valeurs plastiques. Rares sont ceux qui savent donner un nom aux choses qu'ils savent voir. La reproduction photographique, d'abord en noir et blanc, puis en couleurs, bientôt en grandeur réelle, complétée par les variations d'éclairages et les agrandissements, vient de créer ce « musée imaginaire » — l'expression inventée par Malraux est si percutante qu'elle est aussitôt entrée dans le langage courant — sans lequel le critique d'art parle une langue étrangère à un lecteur qui serait aveugle de naissance.

A PEINE accompli, ce progrès considérable est déjà dépassé. Si la photographie et la phrase imprimée se complètent l'une l'autre, elles ne forment pas un tout, capable d'imposer au lecteur le processus qui permet de passer d'un objet concret à l'abstraction qui en rend compte. Le cinéma franchit cette étape. La reproduction fidèle se double d'un commentaire qui en élucide la signification et en souligne les mérites. L'œil et le cerveau sont touchés en même temps et chacun contrôle la réaction de l'autre. Ce rapprochement fondamental rend secondaires des enrichissements non négligeables, tels les mouvements de l'appareil qui redonnent la vie à ce qui était figé, et l'accompagnement musical qui peut contribuer à notre intelligence de l'œuvre autant que le commentaire parlé.

Aussi les films de ce genre — rares et sans grand intérêt au temps muet — sont, ces dernières années, devenus plus nombreux, en même temps que leur valeur s'accroissait également. Les progrès accomplis par la pellicule en couleurs vont, à coup sûr, augmenter encore leur nombre et leur importance. Contrairement à des craintes qui s'étaient fait jour, ils touchent le public le plus étendu. Ajoutons que, depuis la fin de la guerre, les arts plastiques connaissent une vogue populaire sans précédent.

PARMI les réalisateurs qui ont utilisé l'écran pour faire connaître les peintres, Paul Haesaerts occupe une des premières places. Ses films précédents : « Rubens » (en collaboration avec Henri Storck), « Visite à Picasso », « De Renoir à Picasso », « Masques et Visages de James Ensor », tous en noir et blanc, conservent l'équilibre entre la peinture et le cinéma, sans sacrifier l'un à l'autre, et se gardent de tomber dans deux défauts fréquents. Le premier sacrifie à la froideur et au didactisme. La prise de vues se limite au schéma stéréotypé d'un plan d'ensemble suivi de plans rapprochés, tandis que le commentaire, tel un mauvais guide de musée, ânonne ce que les yeux ont déjà vu depuis longtemps. Le second consiste à accorder la primauté à l'anecdote sur les valeurs plastiques, à dramatiser, à tout prix, en introduisant dans la toile une « histoire », même si tel n'a pas été le propos du peintre, à conférer à un détail isolé arbitrairement une signification différente de celle qu'il possède, remis dans l'ensemble, parfois même à substituer, par des artifices de montage, des préoccupations différentes, sinon opposées, au propos certain de l'artiste. Si ingénieuse que soit parfois cette méthode, elle ne présente, au mieux, que l'intérêt de curiosité des centons par lesquels des clercs du moyen âge faisaient raconter à Virgile des chapitres du Nouveau Testament.

Paul Haesaerts, lui, se soumet toujours à son sujet et le traite avec des moyens dignes de lui. « Un Siècle d'or », son premier film en couleurs, qui a obtenu le premier prix dans sa catégorie, au Festival de Venise, rassemble les principales toiles de Van Eyck, Van der Weyden, Bouts, Van der Goes, Bosch, Memling, Metsys, Breughel : les primitifs flamands qui, au cours des XV^{e} et XVI^{e} siècles, donnèrent un éclat pictural incomparable aux règnes des ducs de Bourgogne et de Charles-Quint. La beauté de ces œuvres s'impose à nous au delà de l'anecdote, qu'elles n'ont jamais eu pour seul dessein d'illustrer, et de la psychologie de leurs auteurs, sur laquelle nous ne pouvons formuler que des hypothèses. Après une vision globale — essentielle — le montage assure, au plus profane des spectateurs, la découverte successive de chaque partie distincte, selon une progression, réglée tantôt par le sujet et tantôt par la manière, tandis que des cadrages judicieux, des panoramiques calculés avec soin, des truquages habiles rendent sensibles les qualités plastiques de chaque tableau et de chaque peintre. Enfin, l'accompagnement musical révèle les airs de compositeurs wallons, injustement tombés dans l'oubli, qui furent les contemporains de ces prodigieux Flamands, et qui reflètent, comme eux, l'atmosphère de cette grande époque.

« Un Siècle d'or » ne prétend pas être exhaustif. Il existe d'autres toiles de ces huit peintres. Mais il ne s'agissait pas de faire un cours à des étudiants des Beaux-Arts, non plus que de prendre ces incomparables chefs-d'œuvre comme prétexte à une divagation inspirée par nos préoccupations actuelles. En imposant une sélection — arbitraire, si l'on veut, mais intelligente — et en restant fidèle à la vérité historique et artistique, ce film atteint le but qu'il s'est proposé : retenir, pendant plus d'une heure, sans fatigue, l'attention du spectateur et lui faire voir et comprendre, mieux qu'il ne le pourrait livré à ses seules forces, une des écoles les plus prestigieuses de la peinture de tous les temps.

VAN DER GOES — La Nativité.

SUR LA PAGE DE DROITE : VAN EYCK — Les Rois Mages (détail).

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SÉRULLAZ ET BERNARD CHAMPIGNEULLE

NOUS apprécions hautement l'art de Clavé, car ce peintre a su nous faire pénétrer dans son univers. Art à la fois visionnaire et plein de réalité, art monumental et pénétré d'intimité, art barbare et rempli de finesse, art haut en couleur et plein de certitude dans le dessin, enfin art qui semble tout instinctif et qui révèle une vieille culture et une profonde spiritualité. Tel nous apparaît l'univers de Clavé : univers fait de contrastes, et c'est là où Clavé ne peut renier son origine espagnole, monde où l'antithèse est un moyen d'expression commun à tous les artistes de la péninsule. Parmi les peintres, les Espagnols restent les plus peintres de tous ; ils aiment la richesse et les subtilités des coloris, ils se délectent dans les beautés d'une matière riche et dans une étonnante liberté d'exécution. Avec Picasso, Juan Gris, Maria Blanchard, Miro, Salvador Dali et quelques autres, Clavé reste un des meilleurs exemples de cette peinture espagnole qui a donné tant d'illustres génies et dont le rayonnement se poursuit depuis des siècles (Galerie Drouant-David).

FRANCIS CARCO a présenté à la Galerie Bernier une exposition « Paysages », où s'affirme la permanence d'un « esprit français » qui, avec Bonnard, Utrillo et Pierre Laprade, se continue dans l'œuvre de Caillard et de Terechkovitch.

La Bretagne de Caillard n'est pas conformiste ; pourquoi la voir toujours grise et romantique ? Caillard la peint colorée, lumineuse et comme transparente. Quant à la Finlande de Terechkovitch, elle semble un pays en bois de couleurs vives créé par un enfant très doué.

GHERA rêve en peignant. Et le merveilleux voyage qu'elle accomplit et auquel elle nous fait participer est un voyage autour de sa chambre. Là, accroupie sur le sol, tout à son inspiration, elle crée, en regardant parfois les nuages qui passent derrière sa fenêtre. C'est toute une nature mystérieuse, féerique, qu'elle imagine ; c'est un métier mouvant, mobile, c'est le mirage d'un monde (Galerie Marcel Bernheim).

L'EVOLUTION de l'art de Braouézec est des plus intéressantes. L'artiste a su éliminer certains détails qui tendaient parfois au pittoresque, pour voir la nature plus large, en l'interprétant en toute liberté. Ses ciels lumineux et mobiles, ses eaux aux reflets transparents affirment un talent qui s'affermit. Nous aimons ce sentiment qui lui fait peindre une nature saine et colorée ; c'est de la bonne peinture (Galerie de l'Elysée).

COMME le fait observer Jacques Prévert dans la préface qu'il lui consacre, Cornelius Postma « essaie de donner une vie plus réelle aux choses insignifiantes, pauvres, simples, oubliées et jetées ».

Ce n'est pas du surréalisme, mais une sorte de dépassement de la réalité, une « sur-réalité ». Ces objets d'antiquaire, mêlés à des fleurs ou à des oiseaux, confèrent une poésie étrange et attirante à ses œuvres (Galerie Jacques Dubourg).

DANS l'art de la tapisserie il y a les artistes créateurs de symboles et d'allégories, les visionnaires aussi, mais il y a des peintres, telle Lilly Steiner, qui préfèrent interpréter la nature avec un amour profond de la fleur ou de l'arbre, du brin d'herbe ou du nuage. Et ceci dans la joie des couleurs claires et lumineuses (Galerie de Berri).

BELLE suite de quatorze eaux-fortes de Chabrillan avec texte de Daniel-Rops ; graphisme pur qui illustre le Chemin de Croix et régénère l'âme (Galerie d'Arthéna).

EXCELLENT ensemble que celui de la « Salle 38 » (au Salon d'Automne), présenté par la Galerie Claude. Nouvelle génération d'artistes, dont certains sont encore pleins de promesses, et d'autres ont déjà révélé une subtile personnalité.

L'ŒUVRE de Henri Prost, architecte et urbaniste français, est féconde et montre la diversité de son talent. Une exposition lui est consacrée à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts. Après un prix de Rome en 1902, Henri Prost ne cessera de réaliser d'admirables et vastes travaux d'urbanisme, qu'il s'agisse des aménagements d'Istanbul, ou d'Anvers, de France ou du Maroc. C'est là, surtout à Rabat, Marrakech, Meknès, Fès et Casablanca que Prost impose son esthétique à caractère à la fois humain, politique et artistique.

LES aquarelles et dessins de Gromaire montrent l'artiste sous un jour moins connu, plus intime, mais tout aussi révélateur de son immense talent. Cubiste, Gromaire reste toujours pénétré de la réalité des choses ; il décèle l'accent principal, la forme essentielle, celle qui parle, les valeurs justes.

Il peint en sculpteur, par masses équilibrées, par plans définis ; il dessine en construisant. Gromaire reste un artiste complet (Galerie Louis Carré).

FLEURS, compositions de paysages, les tableaux d'Henriette Gröll témoignent toujours d'un goût exquis. Qualité bien féminine ? Oui. Mais sa peinture ne dénote pas seulement la sensibilité de la couleur mais une force de structure peu commune (Galerie Katia Granof).

LE Prix national des arts (400.000 francs), dont le jury est placé sous la présidence de M. J. Jaujard, a été décerné par M. Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, au sculpteur Cornet.

Après avoir été tenté par le cubisme, Cornet s'est surtout distingué dans de beaux nus sobres d'une inspiration traditionnelle, dont le charme n'exclut pas l'autorité.

NALY

(GALERIE JEANNE CASTEL)

LA haute silhouette et le visage de loup de mer de Robert Naly — un loup de mer très policé et plein de bonhomie — sont bien connus à Montmartre, où ses amis sont légion. Il y est venu de Suisse afin d'y vivre et d'y peindre en toute indépendance au milieu de camarades pour qui la liberté et la peinture sont la grande affaire. Et s'il retourne parfois sur les rives du Léman, s'il aime à arpenter les chemins forestiers de Sologne, il a trouvé au flanc de la Butte son port d'attache. Et pourtant son rêve est ailleurs, sa patrie d'élection est devant l'Océan, en cette Bretagne dont le sortilège l'a conquis. Est-ce un lointain atavisme qui s'est réveillé ? Le

ROBERT NALY en loup de mer, peint par lui-même.

fait est que Naly n'a pas de plus grande joie que d'aller retrouver ses amis pêcheurs, de vivre avec eux, de vivre leur vie. Il connaît leurs habitudes, il parle leur langage. Ils l'ont adopté et, pourtant, il n'est pas facile de rompre la réserve pudique et l'ironie secrète de ces hommes robustes et silencieux. Fils d'un pays qui ignore la mer, Naly n'est nulle part plus chez lui que sur le quai d'un port ou à bord d'un thonier ou d'un langoustier. Concarneau, Ouessant, Belle-Isle, les Glénans, voilà des lieux où il se plaît. Marin paresseux, il ne peint guère que ce qui répond à sa vocation marine : ports, côtes, bateaux et des poissons aussi dont il compose des natures mortes éclatantes. Santé, joie de vivre, ce sont les marques de son sympathique talent dont la vigueur ne doit pas faire oublier la finesse. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les aquarelles que Robert Naly laisse trop discrètement enfouies dans ses cartons.

LA PERIODE de « débrouillage » au centre de formation de Hourtin est terminée. Et le jeune marin s'achemine vers l'école de spécialité pour laquelle il a été désigné par ses aptitudes.

DES ÉCOLES DE LA MARINE, LE PLUS GRAND INTERNAT DU MONDE, SORTENT CHAQUE ANNÉE QUELQUE 10.000 SPÉCIALISTES

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX ROBERT NALY ET ROGER BOULET

La glorieuse École navale prépare les chefs qui commanderont les bâtiments de guerre. Mais un bateau est aujourd'hui une usine, et les officiers ne pourraient remplir leur mission sans les innombrables spécialistes nécessaires à la marche du navire et aux nombreux services. C'est aux écoles de la Marine qu'il incombe de former ces spécialistes auxquels l'industrie privée — souvent — recourt largement quand ils sont dégagés de leurs obligations.

TEL que vous me voyez, je prépare le concours d'entrée à l'Ecole navale.

— Eh bien, voilà une nouvelle ! Raconte un peu cela, mon garçon ! »

Le « garçon » était le fils d'un de mes amis, un artisan de la banlieue parisienne. Je venais de le retrouver à Concarneau portant sur son uniforme les galons d'officier marinier. Et devant une « fillette » de muscadet il me conta son histoire.

« J'aimais la mer, les bateaux, la mécanique. J'ai décidé de m'en-

A CHERBOURG est installée l'école de Sécurité, dont nous parlerons dans un prochain article, et qui prépare à un service de la plus grande utilité. La photo représente le sauvetage du pilote d'un avion tombé en flammes.

LES JEUNES GENS qui se destinent aux commandos de la marine s'entraînent au camp « Sirocco », au cap Matifon, près d'Alger. Les voici répétant un débarquement-surprise. On leur demande de faire preuve de tempérament.

gager. Formalités accomplies à la caserne de la Pépinière, et en route pour Hourtin ! Descendu à Bordeaux, je prends le petit « tortillard » qui s'insinue dans la pinède et les vignobles. Je rencontre dans le train quelques garçons qui s'en vont vers la même destination que moi, mais dont je suis de beaucoup le cadet. Eux, ce sont des recrutés ; un seul d'ailleurs est marin de profession; il naviguait sur le bateau paternel, une pinasse sardinière de Concarneau.

LES DEBUTS DANS LA VIE DE MARIN

UN bout de chemin à pied et nous voilà devant les barrières du Centre de formation de la marine, le C. F. M., comme on dit. Au loin, à travers les pins, on aperçoit le lac de Hourtin. Le camp appartenait, il n'y a pas très longtemps encore, à l'Aéronavale. Il a été désaffecté, car le lac, en s'ensablant peu à peu, rendait l'amérissage impossible aux gros avions actuels.

» Tout d'abord, on nous habille. Il faut s'habituer ! C'est curieux, lorsqu'on n'a pas coutume d'avoir le cou largement dégagé, comme cela donne une impression de gêne ! On nous coiffe du bonnet à pompon rouge. Puis vient une période d'acclimatation. Pendant huit jours, un officier des équipages vient nous voir de temps à autre, cause avec nous, nous donne des renseignements. Visites médicales aussi, piqûres, bien entendu. Et aussi l'avertissement qu'il va falloir être sérieux, que nous ne sommes plus des gosses et que chaque incartade sera punie d'un ou de plusieurs jours de prison.

» Au bout de ces huit jours, j'ai été affecté à une compagnie. L'Ecole en compte huit. Au dortoir on m'indique ma place : l'espace entre deux crochets où sera suspendu mon hamac. Plus une armoire pour mettre le contenu de mon sac. Ce sac est notre unique bagage, il y a dedans tout ce qui nécessaire, de la brosse à dents à la brosse à chaussures. Il vaut 35.000 francs. Il nous appartient. Nous le payons sur notre solde. Ceux qui ne feront que dix-huit mois de service, les recrutés, les inscrits, n'auront qu'à enlever les insignes de leurs manches et pourront se servir de leurs effets dans le civil. Vous avez d'ailleurs vu souvent sur les quais de nos ports des marins pêcheurs portant d'anciennes vareuses ou des maillots rayés. Sur les doublures on reconnaît les numéros matricules que nous avons posés nous-mêmes.

A LA RECHERCHE D'UNE SPECIALITE

LA grande préoccupation de nos chefs, après la période de « mise en train », est de nous donner une spécialité. C'est intéressant pour nous tous, même pour ceux qui ne font que dix-huit mois de service. Les deux mois que nous passons au C. F. M. sont donc employés à rechercher dans quelle branche nous serons le mieux et le plus vite utilisables. Il faut songer qu'un « breveté » élémentaire coûte, suivant les spécialités, plus de 100.000 francs à former : il est donc nécessaire qu'il soit le plus rapidement possible apte à servir sur les bâtiments. L'amiral Deramond, commandant les écoles, s'est tout particulièrement attaché à moderniser les services qui permettent le choix des spécialités.

» C'est la tâche du S. O. P. (Service de sélection et d'orientation professionnelles). Grâce à lui, on évite les faux départs. Tel, en effet, dont on pensait pouvoir faire un radariste se révélait autrefois tout juste bon à devenir un matelot de pont. Maintenant on aurait pu en faire un excellent canonnier ou un manœuvrier.

— En quoi consistent les épreuves du S.O. P. ?

— Il faut d'abord répondre à un certain nombre de questions : sur nos goûts personnels, sur les sports que nous aimons pratiquer. Il est évident, par exemple, que celui qui indique qu'il a toujours aimé les sports d'équipe sera considéré comme plus maniable. On s'enquiert de notre niveau intellectuel et l'on nous soumet à des tests.

— Par exemple ?

— Eh bien, on nous met notamment devant des appareils spéciaux, qu'il s'agit de manipuler. Il y en a un où, avec un petit volant dans chaque main, il faut faire cheminer dans un espace restreint une sorte de curseur sans que celui-ci touche les bords. Ça demande une rude adresse !

— Mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Que l'on est presque aussi habile des deux mains et que l'on pourrait être un bon tourneur. Après quoi, nous sommes soumis à un examen minutieux du médecin du S. O. P., qui se préoccupe surtout de notre caractère et de nos tendances. Cela peut être très important pour nos affectations futures. Ainsi, l'esprit de décision offensive, d'agressivité, si vous voulez, est nécessaire à un pilote de chasse ou à un fusilier marin de commando. Toutes ces épreuves achevées et le commandant de compagnie ayant fait ses propositions, deux commissions successives décident de la spécialité attribuée au candidat, compte tenu, bien entendu, de ses capacités propres et des besoins en effectifs de la marine.

MANIEMENT D'ARMES, DEFILES, MANŒUVRES DES GABIERS...

MAIS ces deux mois à Hourtin ont-ils été employés entièrement à la recherche d'une spécialité ?

— Non, bien sûr. Il nous faut aussi, pendant ce temps, nous adapter à la vie militaire : maniement d'armes, manœuvre du bateau. Pour celle-ci nous possédons toute une petite flottille de barques à misaine sur lesquelles on nous initie aux manœuvres des gabiers. Tout cela n'est pas si facile... Si vous croyez, par exemple, qu'il est commode de godiller !...

» Les samedis après-midi sont consacrés aux inspections et aux défilés, et c'est au cours d'une prise d'armes que le commandant du centre nous remet les rubans de nos bonnets. Les stagiaires du centre sont d'ailleurs fort nombreux. Lorsque j'étais à Hourtin, l'effectif était de près de 4.000 hommes, et, au plus bas, de 1.500 environ. Les locaux sont vastes, mais le budget d'entretien est très mince : 5 millions environ. Il faut donc se débrouiller, c'est le cas de le dire, avec les moyens du bord, et chaque compagnie consacre une demi-journée à l'entretien des bâtiments et des jardins. Car il y a des jardins, et pendant mon stage on a planté une roseraie qui fait au bord du lac le plus joli effet.

— Comment s'est terminé ton stage ?

— J'ai eu de la chance, on m'a donné lors d'une prise d'armes la médaille du meilleur engagé.

— Et jamais de cafard ?

— Oh ! évidemment, il y a des moments qui paraissent durs. On se souvient de la maison, des camarades d'atelier... Mais, pour rendre aussi rares que possible ces heures grises, nous avons les foyers de la marine. Etablis dans les locaux des camps et des écoles, ils nous permettent d'acheter un certain nombre de petites choses et ils servent aussi à notre distraction. Ils nous aident à y pourvoir, car les ressources ou les talents de chacun sont mis à contribution pour faire de la musique ou pour monter des pièces. Nous pouvons aussi profiter de leur bibliothèque. Les assistants, dont beaucoup viennent du scoutisme, s'adonnent avec ardeur à leur mission. Ils assurent utilement la liaison entre nos chefs et nous.

— En somme, ces deux mois se sont bien passés ?

— Oui. Et quand j'eus terminé cette période, je fus affecté à Saint-Mandrier, près de Toulon, à l'Ecole des apprentis mécaniciens. Saint-Mandrier forme des mécaniciens que l'industrie dispute à la marine.

— Saint-Mandrier ? Un endroit qui m'est familier. Je parie que tu ne connais pas l'origine du camp.

— Ma foi...

— Eh bien, l'Ecole est installée sur l'emplacement d'un ermitage, occupé au VI^e^ siècle par Mandrier et Flavien, saints hommes et soldats en même temps. Tous deux périrent dans Toulon incendié, et le comte de Provence, Guillaume III, fit ériger en leur souvenir une chapelle sous le vocable de Saint-Mandrier. Louis XIV fit construire, sur le domaine du Prieuré et à proximité, un hôpital.

— Il y a là, en effet, des détails que j'ignorais, mais je sais que les bâtiments furent réaménagés en 1818 et que l'Ecole des apprentis

LE SAC de l'apprenti marin contient tout ce dont il a besoin. Il est sa propriété. Il le rembourse sur sa solde. C'est son seul bagage.

COUCHER DANS UN HAMAC n'est pas désagréable. Mais il y faut quelque habitude. A cet âge, il est vrai, on a le sommeil facile.

DANS CETTE ARMOIRE le jeune marin rangera ce qu'il possède, tout le contenu de ce fameux sac, où l'administration prévoyante n'a rien omis.

PREMIERE OPERATION d'une vie nouvelle. Chacun marque avec un petit tampon son linge et ses effets et y imprime son matricule.

LA REMISE DES RUBANS qui ornent les bérets est faite avec solennité. Lorsqu'on a ses rubans, on est un « gars de la marine ».

LE CENTRE DE HOURTIN donne l'instruction militaire. Les prises d'armes sont fréquentes et les défilés doivent être irréprochables.

LES BATIMENTS DU CENTRE de formation de la marine à Hourtin. Cette vue a été prise du château d'eau. Le centre a été installé dans un beau paysage, où, à travers la forêt, on découvre un lac dont le plan d'eau fut naguère utilisé par l'Aéronavale. L'ensablement progressif du lac a contraint à l'abandonner, les gros avions ne pouvant plus s'y poser.

L'ECOLE DES TIMONIERS est installée au Cap-Brun, à Toulon. Sous la direction d'un officier marinier, les jeunes apprentis étudient, sur maquette, le balisage.

mécaniciens y fut transférée en 1936. A l'Ecole des apprentis j'ai suivi les cours de quartier-maître. Notre travail était contrôlé de très près, et le commandant de l'école, un ingénieur mécanicien en chef, savait faire régner une discipline paternelle et s'intéresser à chacun de nous.

— Cette école est un internat ? Il doit être énorme.

— Oh ! oui. Avec le personnel stable, il faut compter un peu plus de trois mille personnes. Et leur nourriture exige chaque jour plus de 5 tonnes de vivres, 1.000 litres de vin, 1.200 kilos de pain, 600 kilos de viande.

— Quel est l'emploi du temps ?

— Une partie est réservée à l'instruction générale, une autre, à l'instruction militaire et maritime et la dernière, aux travaux d'atelier.

— N'as-tu pas eu parfois l'impression que l'enseignement dépassait tes possibilités ?

— Rarement. Les démonstrations pratiques sont toujours jointes, en effet, aux cours théoriques, et, vraiment, je crois que nous ne cessons de faire des progrès. Tout est mis en œuvre, du reste, pour nous y amener. Ainsi, une grande place est réservée au cinéma, et les mouvements que nous devons faire pour démonter et remonter des pièces nous sont très clairement expliqués sur l'écran. Je vous l'ai dit, il faut que nous soyons au plus vite en mesure d'embarquer sur les bâtiments de la marine.

» D'ailleurs, la qualité de cet enseignement est bien connue et, à la sortie de l'école, l'industrie privée ne manque pas de nous

L'ECOLE DES MECANICIENS de la Marine, dont on voit, ci-dessus, une vue générale, est installée à Saint-Mandrier, près de Toulon, et ses élèves apprennent les différentes branches de leur spécialité sous la direction d'instructeurs qualifiés. Nos photographies représentent de gauche à droite : l'atelier de fonderie, le vaste atelier des tourneurs, et enfin, des élèves travaillant à la mise au point des moteurs.

offrir des situations souvent fort avantageuses. Moi-même, si j'avais voulu, je pouvais être embauché comme conducteur mécanicien des turbines d'un barrage par l'E.D.F. Ceux qui se préparent au pilotage sont souvent réclamés par les compagnies de navigation aérienne.

LES ETOILES D'AMIRAL BRILLENT POUR TOUT LE MONDE

ASSURÉMENT, tout cela est bien tentant, et il est naturel que certains acceptent. Pour moi je veux rester dans la marine militaire, je veux rester officier. Si je réussis mon concours d'admission à Navale, j'espère faire une carrière d'ingénieur mécanicien.

Et pourquoi n'arriverai-je pas au plus haut grade, ingénieur mécanicien général, ce qui correspond à amiral ? Il est possible pour nous de nous présenter à Navale jusqu'à vingt-sept ans. Evidemment, j'aurai quelques années de retard à rattraper sur ceux qui sont entrés normalement à l'école. Le difficile, c'est que nous n'avons pas beaucoup de temps pour travailler, et le concours est sévère.

— N'y a-t-il pas à Saint-Mandrier une autre école ?

— Si, celle des scaphandriers. Des moniteurs y apprennent ce dur métier à de jeunes quartiers-maîtres choisis après un rigoureux examen médical. Ils utilisent le scaphandre ordinaire et l'appareil autonome Cousteau, avec lequel ils effectuent des plongées profondes de 30 et 40 mètres. A cette même école sont formés aussi les plongeurs de combat, les « hommes-grenouilles », qui doivent joindre aux qualités d'un excellent plongeur ordinaire le sens offensif d'un marin de commando. D'ailleurs, un moniteur me le disait : « Ils pèchent plutôt par » excès d'audace et il faut souvent » les retenir. »

— L'Ecole d'aéronautique navale est, n'est-ce pas, près de celle des apprentis?

— Oui. Je n'y ai connu personnellement qu'un élève, un garçon étonnant, d'un allant extraordinaire et que j'ai trouvé un jour, à la sortie de son cours, bouillant de colère, car, à lui qui ne rêvait que pilotage et chasse aérienne, on faisait surtout à ce moment apprendre l'anglais.

— Tiens, pourquoi ?

— C'est que, depuis la guerre, les trois quarts des pilotes ne pouvaient débuter et se perfectionner qu'en Amérique et en Angleterre. Les

A CETTE ECOLE, il faut pourvoir chaque jour à la nourriture de plus de trois mille personnes. Les repas sont préparés dans de vastes cuisines parfaitement aménagées (à gauche). La photographie suivante montre des élèves venant chercher leurs rations. Toulon est aussi le siège de l'école des scaphandriers. Sur notre dernière photographie : les scaphandres ordinaire (à droite) et « Cousteau » (à gauche)

jeunes gens qu'on envoyait à l'étranger pour y recevoir leur formation étaient extrêmement gênés parce qu'ils ne connaissaient qu'imparfaitement l'anglais. Aussi a-t-on décidé de le leur enseigner très soigneusement, après avoir procédé à une sélection plus sévère entre les candidats.

— En somme, à Saint-Mandrier, on fait peu de pratique ?

— Oui. Les aviateurs se formeront ou en Amérique ou en Angleterre, où ils se prépareront complètement, ou bien au Maroc, à Kouribga, où ils commenceront leur instruction, puis à Agadir, où ils se perfectionneront. Afin d'épargner des déceptions qui seraient très pénibles, toutes précautions seront prises pour n'admettre que des candidats offrant le maximum de garanties. Saint-Mandrier est doté de moyens d'investigations les plus modernes pour l'étude des réflexes visuels comme des réactions nerveuses les plus complexes. On peut y p r a t i q u e r l'électro-encéphalogramme.

— Voilà, ma foi, une fort instructive conversation. Car j'avoue que je connaissais bien mal ces écoles et leur fonctionnement et je pense que le public, dans son ensemble, les connaît aussi assez peu. »

DES DEBOUCHES QUE LES JEUNES AIMANT LA MER NE CONNAISSENT PAS ASSEZ

Et cette conversation sur un quai de Concarneau devait nous amener à entreprendre un petit circuit des autres écoles.

Elles sont nombreuses : école de canonnage, à bord du *Richelieu*, à Toulon ; écoles des électriciens d'artillerie, des chauffeurs, à bord du *Suffren*, des armuriers et des torpilleurs, des détecteurs, à Porquerolles, des radios, aux Bormettes, des timoniers, au Cap-Brun, des sans-filistes, à La Crau ; en Afrique, nous trouvons les fusiliers et les commandos, à Sirocco, au cap Matifon, et au Maroc les aviateurs. Ce voyage devrait prendre fin à Cherbourg, à l'école de sécurité.

Les renseignements que nous en avons rapportés, et que nous exposerons dans un prochain article, pourront, nous l'espérons, rendre service à beaucoup de jeunes gens qui souhaitent devenir marins et qui, pour des raisons diverses, n'ont pu passer le baccalauréat ni affronter le concours d'entrée à Navale, concours où d'ailleurs il y a peu d'élus.

UNE INSTALLATION CONFORTABLE DANS LA FERME MODÈLE DE VAGRUS, DANS LE CALVADOS.
INSTALLER à la ferme tout le confort dont une maison moderne peut être dotée est une nécessité pour combattre l'abandon des campagnes.

En marge du Salon de la machine agricole

OU VA NOTRE AGRICULTURE ?

Seul un plan expansionniste est susceptible de sauver les petites et moyennes exploitations

UNE POLITIQUE AGRICOLE S'IMPOSE D'URGENCE POUR LA MÉTROPOLE ET L'UNION FRANÇAISE

PAR RENÉ BRANELLEC

Le XXVI[e] Salon de la Machine agricole va se tenir à Paris dans les premiers jours de mars. Cette manifestation, dont l'importance est grande, permet, chaque année, de prendre une vue des transformations dont la mécanique fait bénéficier l'économie rurale. Elle offre aussi une excellente occasion de faire le point de la situation de l'agriculture française. C'est ce qu'a tenté dans l'étude qu'on va lire notre collaborateur René Branellec.

CINQ cent mille exploitations agricoles françaises sont en état de mort différée. Un million d'autres, situées à l'étage immédiatement supérieur, se trouvent en très mauvaise posture. Cependant, les citadins se plaignent, non sans motif, que les produits alimentaires soient à des niveaux de prix élevés. Ils n'ignorent pas que les prix agricoles de la plupart de nos voisins sont nettement moins chers. Ils seraient tentés d'en conclure que les agriculteurs français, qui se ruinent en produisant à des prix supérieurs à ceux de l'étranger, ont cessé de vivre avec leur temps... si le même exemple n'était fourni par l'industrie. En sorte que le chœur unanime des paysans, des citadins, bourgeois et ouvriers, finit par entonner le même air (bien connu) : « Il faut que cela change. » C'est ce qu'affirme, lui aussi, le commissariat général au Plan, qui vient d'achever la mise au point du second programme de modernisation et d'équipement.

LE FOSSE SE CREUSE ENTRE REGIONS RICHES ET REGIONS PAUVRES

BIEN que les destins de l'industrie et de l'agriculture soient étroitement liés, nous laisserons provisoirement de côté le problème industriel. Comment les quinze cent mille agriculteurs cités plus haut, qui sont les fantassins de nos campagnes, le gros de la troupe rurale, ont-ils été acculés à une situation difficile ? Ne nous a-t-on pas dit que la consommation des engrais était passée de 870.000 tonnes en 1938 à près de 1.200.000 tonnes en 1953 ? Que le nombre des tracteurs était passé de 30.000 avant la guerre à plus de 200.000 ? Que les rendements s'étaient améliorés ? De fait, de 1946 à 1953, le rendement moyen du blé en France s'est accru de 2,7 quintaux à l'hectare par rapport à la moyenne 1934-1939. Voilà bien la dangereuse illusion des statistiques ! Car si l'on regarde les choses de plus près on s'aperçoit que cette hausse du rendement moyen se traduit par un accroissement de près de 7 quintaux à l'hectare dans certains départements (Calvados, Bas-Rhin, Loir-et-Cher, Eure-et-Loir) et par des « diminutions » de 1,4 quintal en Haute-Garonne, 1,1 dans le Gers, 0,7 dans l'Aveyron, 0,6 dans le Tarn.

Un coup d'œil à la carte sur laquelle sont portés les taux de consommation d'engrais par département aide à comprendre que le fait caractéristique de la période 1946-1953 est non pas la hausse du rendement moyen du blé, mais l'accentuation considérable de la disparité entre régions riches et régions pauvres. Les divisions actuelles du monde paysan s'en trouvent singulièrement éclairées. Comment réaliser une unité d'action vraie entre des catégories de gens dont les situations matérielles et morales tendent à diverger complètement ?

LES VICISSITUDES DE L'UNITE PAYSANNE

IL n'est pas question de soutenir que l'harmonie a toujours régné dans la paysannerie. C'est au contraire l'unité qui est exceptionnelle. Avant la guerre existaient, entre autres, deux grands syndicats rivaux : celui de la rue d'Athènes et celui du boulevard Saint-Germain. Après plusieurs vaines tentatives en vue de former un front paysan, en 1935, devant la gravité du malaise, le 17[e] Congrès national des syndicats agricoles émit le vœu que fût créée une organisation corporative permettant à la profession de réglementer sa production et les conditions de vente, sous le contrôle de l'Etat. La même année, un rapport du Conseil national économique recommandait une collaboration des pouvoirs publics et des agriculteurs groupés professionnellement, par produit et par région.

Ainsi, la corporation paysanne, instituée par le gouvernement de Vichy, avait en réalité ses racines dans la III[e] République. Mais, alors qu'elle avait été inspirée par une nécessité économique (les crises survenues après 1932 et les impudentes pressions exercées par les spéculateurs sur les gouvernements), loin de se cantonner dans son domaine propre, elle se transforma vite en instrument politique. La réaction qui la balaya en 1944 était normale.

On sait comment la Confédération générale de l'agriculture (C. G. A.) lui fut substituée. Fondée sous les auspices du parti socialiste, dont l'influence sur le monde paysan était cependant limitée, elle devait inévitablement supporter les effets d'une disharmonie initiale entre les dirigeants et les troupes. L'évolution a été d'autant plus rapide que M. Philippe Lamour, secrétaire de la C.G.A., au lieu de porter son effort sur des secteurs tels que la coopération et la mutualité, avait mis l'accent sur la branche syndicale. Il se trouva que, dans ce domaine, les meilleurs cotisants et les plus fidèles furent les départements riches. Au contraire, les départements qui eussent été susceptibles de sympathiser avec les idées de M. Lamour cessèrent de cotiser dès les premières manifestations de crise.

LES MOYENS D'ACTION

LE syndicalisme paysan est aujourd'hui dominé par la Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (F. N. S. E. A.), que préside M. Blondelle. La C. G. A., hier toute-puissante, n'est plus qu'un « chapeau » couvrant des organisations dont la vitalité, l'autonomie et les ambitions sont diverses. M. Philippe Lamour ne se tient pas pour battu. Si la F. N. S. E. A. représente parfaitement les

L'EXPLOITATION AGRICOLE dont nous présentons différentes vues est la propriété de M. de Guitaut. Elle est située dans le Calvados, à Vagrus, non loin de Baron-sur-Odon. En vue de la production du lait et de la viande, elle est munie de tous les perfectionnements. Elle comprend 42 vaches laitières, 15 bêtes de réforme et 15 bêtes d'élevage. La nourriture des animaux se compose de betteraves, de foin et d'herbe déshydratée en poudre. Celle-ci comme on le voit par notre photographie de droite en haut de la page, est mise en sacs et conservée en grosses quantités dans un hangar en vue de son utilisation. L'herbe est traitée de manière à obtenir une réduction considérable de son volume d'eau, qui est ramené de 95 % à 15 %. L'herbe déshydratée remplace le tourteau. Elle est donnée aux bêtes pendant la traite. Pour celle-ci les vaches sont placées individuellement dans une case en tubes d'acier où la tête est engagée comme dans une sorte de licol. Devant chacune se trouve une auge métallique pleine d'herbe déshydratée. La bête mange pendant la traite, qui s'effectue dans un calme absolu. Quand elle est terminée, la partie avant de la stalle est ouverte en manœuvrant un levier, et la bête renvoyée à l'étable.

exploitants de la région du Nord et du bassin parisien, si le syndicat de Landerneau « tient » la majeure partie de la Bretagne, c'est parmi les petites et moyennes exploitations du Centre, du Sud-Est et du Sud-Ouest que le secrétaire général de la C.G.A. s'efforce de recruter des « comités d'action paysanne ». La lutte est, en principe, ouverte bien plus contre les communistes que contre la F.N.S.E.A., qui a prodigué ses encouragements à M. Philippe Lamour. Il serait toutefois téméraire de penser que cette bonne entente sera immuable.

Entre la F. N. S. E. A., qu'épaule la puissante Confédération générale de la betterave (C. G. B.), et les Comités d'action paysanne s'insèrent les Chambres d'agriculture, où les éléments « centre-gauche » ont pris les principaux leviers de commande. Fondées en 1927 et mises en sommeil sous le règne de la Corporation paysanne, les Chambres d'agriculture ont repris vie depuis peu de temps en étendant leur action sur l'exploitant « de la base ».

Tel est, brièvement esquissé, l'aspect politique du tableau. Il ne faut pas négliger le fait qu'en dehors de ses défenseurs attitrés, recrutés par le jeu des apparentements politiques ou de la localisation géographique, chaque grande fédération ou confédération agit sur le Parlement soit par la menace de lendemains électoraux qui risquent de ne pas chanter victoire, soit pour s'assurer des appuis opportuns lors des décisifs débats intéressant le monde agricole. Les couloirs du Palais-Bourbon sont hantés par les émissaires des groupes intéressés qui viennent encourager (et surveiller) leurs amis. Maints parlementaires de tous les partis se sont plaints de cet état de choses. On ne voit pas que leurs protestations aient fait poindre à l'horizon parlementaire la lueur d'un espoir « que cela change ». « Caveant consules ! »

ACCORD SUR LES OBJECTIFS, ACCORD SUR LES REMEDES, DESACCORD SUR LES PRINCIPES !

CAR il importe désormais avec urgence que « cela change » si l'on veut éviter une sensationnelle explosion dans le monde paysan. Le signe le plus caractéristique d'un changement serait le choix et la mise en œuvre d'une véritable politique agricole, que la France attend vainement depuis un demi-siècle.

Le plus cocasse — car mieux vaut en rire... — c'est que tout le monde est d'accord non seulement sur les objectifs, mais aussi sur les moyens ! Où l'on cesse d'être d'accord, c'est sur les principes, et chacun sait qu'en France on sacrifie aisément les gouvernements, les institutions et, ce qui est plus grave, les hommes, pourvu que restent saufs les principes. Donc, libéraux et dirigistes n'arrivent pas à s'entendre. En conséquence, le Parlement, tel l'âne de Buridan entre ses deux seaux, hésite et atermoie, vote, de-ci de-là, quelque mesure de secours en faveur de tel ou tel groupe d'intérêts qui a crié bien fort et, au total, ne fait rien de sérieux. Il n'a pas fallu moins que des pouvoirs exceptionnels pour que le gouvernement pût prendre les décrets-lois des 9 août, 4 et 30 septembre et s'évader — prudemment — du cercle infernal des excédents betteraviers et viticoles. Ce qui signifie, évidemment, que sous les principes sacro-saints se cachent des intérêts « nés et actuels ». Et légitimes, de surcroît ! car enfin il serait anormal que des producteurs — grands ou petits — ayant fondé leur prospérité sur une quelconque spéculation culturale ne défendissent pas avec la dernière énergie les privilèges qu'après beaucoup d'efforts et parfois beaucoup de promesses des pouvoirs publics ils ont réussi à faire attacher à cette spéculation. Au reste, les « nuits du 4 août » ont-elles jamais empêché quoi que ce soit ?

C'est au gouvernement à arbitrer en fonction de l'intérêt général. Tout le monde le lui demande... et tout le monde se ligue contre lui sitôt qu'il donne l'apparence d'agir conformément à sa mission nationale.

LE PATIENT

L'OBJECTIF numéro 1 est de sauver l'exploitation familiale. Elle en a grand besoin, la pauvre ! Elle est fort malade. Ruinée, techniquement arriérée, découragée et déjà inerte dans bien des cas. Comment la ranimer ? Autour d'elle se pressent les docteurs libéraux et dirigistes. Les premiers recommandent des potions calmantes et quantité d'herbes : enseignement, vulgarisation, recherche, amendements calcaires, engrais, remembrement, orientation des cultures, etc. Les dirigistes prescrivent aussi quantité d'herbes : enseignement, vulgarisation, recherche, amendements calcaires, engrais, motorisation, remembrement, orientation

des cultures, etc., et un doping. Toute la différence est là. D'un côté, le doping de l'expansion ; de l'autre, la potion calmante, non pas exactement du malthusianisme, mais de la prudence. Et il n'est pas douteux que les uns et les autres sont d'une bonne foi entière. L'ennui vient de ce que le médecin consultant, en l'espèce le gouvernement et l'Assemblée, se tourne alternativement vers les uns puis vers les autres sans jamais arriver à décider le traitement final, ce pour quoi on l'avait appelé pourtant ! De quoi le patient meurt. Lentement, parce qu'il a un instinct de conservation absolument extraordinaire, mais sûrement tout de même.

Certains économistes agricoles, du type le plus intransigeant, le déplorent du point de vue humain et parce qu'ils se sentent un peu « ces messieurs de la famille », mais admettent qu'il s'agit là d'une nécessité technique. La motorisation, disent-ils, condamne inéluctablement les terroirs pulvérisés. Un ennui, très grave. Comment résorber la main-d'œuvre agricole ainsi « libérée » par le progrès technique ? L'industrie répond à l'agriculture : « Occupez-vous de ces hommes ; j'ai assez à faire à utiliser les miens. »

Les libéraux admettent, certes, que l'expansion est en effet susceptible de remettre sur pied les petits et moyens exploitants. Pas d'expansion sans exportation. Pas d'exportation possible aux prix actuels. Et pas de possibilité de diminuer les prix actuels sans expansion. Ils comprennent aussi bien que personne que nous sommes enfermés dans ce cercle vicieux et qu'il faut en sortir. Mais, remarquent-ils, l'exportation de nos produits agricoles ne sera réalisable que si : 1° elle bénéficie, au moins au début, d'une aide de l'Etat ; 2° elle s'assortit d'une diminution du protectionnisme industriel. Tant que celui-ci durera nous trouverons difficilement des clients étrangers... Attendons que cette condition préalable soit remplie.

Une telle attitude d'expectative est la sagesse même... pour ceux qui peuvent attendre. Pour les autres, c'est-à-dire pour tous ceux dont la vie ou la mort est suspendue à une augmentation de revenus qui, présentement, ne résultera que d'un accroissement de la production, le problème se pose en des termes différents.

LE POSTULAT DU PLAN ... ET SES SILENCES

CE n'est pas cette seule considération qui a donné au deuxième plan de modernisation et d'équipement son orientation générale. L'équipe de M. Hirsch, comme celle de M. Jean Monnet, travaille depuis toujours en fonction d'un postulat fondamental : l'élargissement des marchés, provisoirement au niveau de l'Europe ; donc, le rejet quasi systématique de l'autarcie (la période d'entre les deux guerres a d'ailleurs fourni une démonstration de ses effets).

Ce ne sont pas tant les chiffres proposés par le Plan qui méritent d'être retenus. Le peu de sûreté des statistiques agricoles françaises est malheureusement un fait. C'est donc essentiellement l'esprit qui importe. Il était prévisible qu'il fût expansionniste. Et il répond en cela à la préoccupation de tous les « morts en sursis » de l'agriculture.

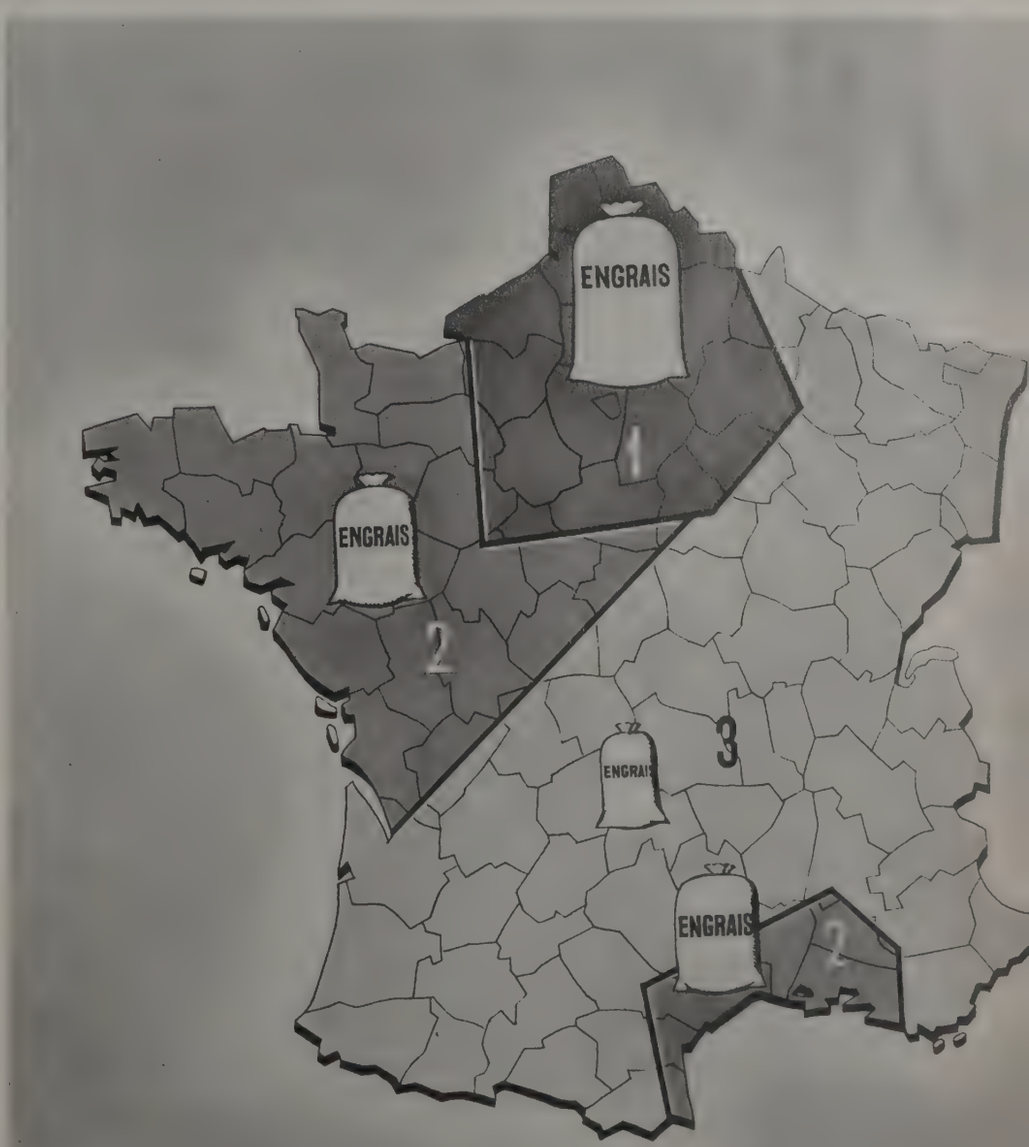
Encore une fois, les moyens de réalisation préconisés sont les mêmes que ceux réclamés par les docteurs libéraux et dirigistes. Ils ne pouvaient être différents. Depuis le temps que l'on se penche sur le malade on a appris à le connaître et, d'autre part, la pharmacopée agricole est, au fond, assez limitée. Enseignement, vulgarisation, recherche, etc., tous les remèdes aux nombreuses carences de notre masse paysanne sont énumérés. Il n'est que de les appliquer. Va-t-on à nouveau ergoter ? Il est vrai que ces « médecines » coûtent cher. Il est vrai que le budget national n'est pas extensible. Mais faut-il rappeler que ceux qui s'en soucient le plus acceptent très volontiers pour eux le « néfaste régime » des subventions — et s'élèvent avec vigueur contre leur insuffisance ? Et trouvent très mauvais les décrets qui tendent, par une réglementation des excédents, à faire disparaître les aides, primes et subventions qui encombrent le budget de l'agriculture ?

VERS UNE POLITIQUE AGRICOLE COHERENTE ?

LA politique agricole, qui, espérons-le, arrivera un jour prochain à se concrétiser dans des textes d'application, doit être à la fois à rendement immédiat et à longues perspectives. Les mesures à rendement immédiat ne sont pas les plus coûteuses, il s'en faut. Elles concernent les amendements calcaires, le désherbage, la lutte contre les maladies et les parasites des cultures, la détaxe « massive » des carburants agricoles, la baisse des prix des moyens de production. Alors que notre agriculture a un retard terrible à combler, peut-on admettre qu'un tracteur coûte, en France, presque deux fois plus qu'un tracteur comparable anglais ou allemand ? Les intérêts des constructeurs français sont respectables, à coup sûr. Mais il leur faut comprimer leurs prix de revient.

La plupart des mesures recommandées par le deuxième plan sont de salut public. Car on ne répétera jamais assez que la fortune — ou l'infortune — de l'industrie et celle de l'agriculture sont indissolublement liées. M. Blondelle est fondé à s'émouvoir des silences de la rue de Martignac relatifs aux contre-parties industrielles que suppose une position d'exportateur permanent agricole. Un équilibre est à trouver entre les appréhensions légitimes d'une industrie de transformation, qui ne se sent pas encore assez solide pour supporter sans dommage des brèches trop importantes dans le système douanier, et la volonté de vivre d'une masse agricole condamnée à la misère dans un régime malthusianiste. Cet équilibre est actuellement à l'étude. Lorsque celle-ci sera terminée, ce qui n'est plus qu'une question de jours, le gouvernement et l'Assemblée auront la responsabilité très lourde des choix fondamentaux. On souhaite qu'ils fassent alors la preuve que, dans le cadre actuel du régime, tout est encore possible quand le salut même de ce régime et l'existence de notre pays, en tant qu'unité indépendante, sont en jeu.

LA CARTE CI-DESSOUS indique l'importance de la consommation des engrais chimiques (azote, acide phosphorique et potasse) dans les diverses régions de France



CE QU'IL FAUT SAVOIR DU 2e PLAN AGRICOLE

VOICI LES BUTS QU'IL PROPOSE

L'OBECTIF agricole du deuxième plan de modernisation et d'équipement consiste à augmenter de 20 %, de 1953 à 1957, la production par rapport à 1952 ; augmenter la consommation intérieure de 10 % et enfin contribuer pour 200 milliards de francs à l'équilibre de la balance des comptes.

La politique d'exportation est possible : les pays membres de l'O. E. C. E. doivent importer 25 % de leurs besoins alimentaires. La France peut leur fournir du blé, du sucre, du lait, du beurre, de la viande.

★

Le programme de production

Productions	1952	1957	Différence
Blé (millions de quintaux).	84	95	11
Viande (milliers de tonnes)	2.065	2.500	435
Lait (millions d'hectos) ..	150	200	50
Sucre (milliers de tonnes).	1.138	1.500	362
Alcool (milliers d'hectos).	4.063	2.000	2.063

★

Objectifs d'importation et d'exportation

EN 1952 les importations de produits agricoles et alimentaires ont atteint 180 milliards de francs. Le Commissariat au Plan demande de les réduire à 110 milliards en 1957, en gagnant 8 milliards sur la viande, 10 sur le lait, 1 sur les œufs, 7 sur les fruits et légumes, 10 sur le maïs, 9 sur le sucre et 25 sur le blé.

Les exportations se sont chiffrées à 100 milliards de francs en 1952. Le Commissariat veut les porter à 230 milliards en 1957 en exportant, en supplément, 50 milliards de céréales, 60 de viande, 15 de lait et 5 de sucre.

★

LES MOYENS DE RÉALISATION

POUR obtenir l'accroissement de production il faut :

1° Elever le niveau technique des exploitants. 1.500.000 agriculteurs français ont une formation professionnelle insuffisante ;

2° Leur donner les facilités de crédit qui leur permettront de faire appel aux amendements calcaires, aux engrais, aux tracteurs ;

3° Diminuer le coût des moyens de production (tracteurs, engrais, carburants), dont les prix, en France, sont beaucoup plus élevés que dans les pays concurrents ;

4° Porter le rythme annuel des opérations de remembrement de 300.000 hectares, en 1952, à un million d'hectares en 1957, par la création de 9 brigades techniques et l'augmentation du nombre des géomètres ;

5° Développer les moyens de transformation, de conditionnement et de stockage ;

6° Améliorer les conditions de vie des agriculteurs par des travaux d'adduction d'eau, d'électrification, de restauration de l'habitat.

★

Les foyers de progrès

POUR être efficaces, les efforts de vulgarisation technique doivent tenir compte des conditions économiques, démographiques et sociales extrêmement variables suivant les régions. C'est pourquoi le territoire métropolitain a été divisé en cinq cent soixante-huit pays agricoles. Le Commissariat demande la création d'un « foyer de progrès » dans chacune de ces cinq cent soixante-huit régions naturelles.

Chaque « foyer de progrès » comprendrait une école saisonnière d'agriculture, une école ménagère ambulante et une commune pilote dirigée par un ingénieur des travaux agricoles (Nous disposons actuellement d'un vulgarisateur pour six mille exploitants. Les Pays-Bas en ont un pour trois cents.)

★

Recalcification, engrais et motorisation

LA recalcification des sols est d'une grande urgence. Le Commissariat demande que l'on recalcifie 4 millions d'hectares en quatre ans, la cadence devant être portée à 2 millions d'hectares par an, à partir de 1957. Pour cela, il faut : 1) des subventions de 30 % du coût des opérations ; 2) la suppression des taxes fiscales et para-fiscales sur les amendements.

Un accroissement annuel de 8 à 10 % de la consommation d'engrais est nécessaire. On peut l'obtenir en supprimant les taxes sur les engrais, en facilitant l'acquisition de ces derniers par des crédits remboursables après les récoltes.

Le parc des tracteurs devrait être porté à 350.000 unités en 1957. Le nombre des moissonneuses-batteuses souhaitable en 1957 serait de 40.000 (contre 10.000).

★

Les moyens économiques

LA politique d'expansion ne sera une réussite que si les pouvoirs publics garantissent, à des prix rentables, l'écoulement de la production correspondant au moins aux objectifs fixés par le Plan.

Un fonds d'expansion et de régularisation des marchés agricoles serait créé dans ce dessein. Ses ressources proviendraient :

a) d'une contribution de l'Etat limitée au soutien des prix et à la garantie donnée à certaines opérations de stockage ;

b) d'une participation des professionnels, sous forme d'une taxe sur les surfaces, contribuant à la production des produits à exporter ;

c) des péréquations appliquées sur les importations.

Le coût du stockage a été évalué à 120 milliards par an. Le coût de l'aide à l'exportation est estimé à 13 milliards pour 1954. Le financement de cette aide serait assuré pour moitié par l'Etat, pour moitié par les exploitants.

★

Modernisation des circuits de distribution

ELLE a été étudiée pour les fruits et légumes et pour la viande. Des installations de conditionnement et de normalisation des produits seraient établies dans la vallée du Rhône, le Roussillon, la vallée de la Garonne, le Val de Loire, la Bretagne et les centres maraîchers des grandes villes. Des marchés-gares seraient aménagés au centre de ces régions, notamment à : Avignon, Perpignan, Montauban, Morlaix, Bordeaux, Nantes, Rouen, Marseille et Paris.

Les grands centres de consommation seraient pourvus d'équipements techniques à peu près semblables. Paris, Lyon, Toulouse, Strasbourg, Lille et Metz sont classés dans cette catégorie.

★

CE QU'IL COUTERAIT

LES dépenses ont pour but :

— d'organiser les marchés (financement d'un fonds de soutien et de régularisation des prix, chargé d'assurer le stockage et l'exportation des produits agricoles de base, céréales, viande, produits laitiers et sucre) ;

— de moderniser le capital d'exploitation des agriculteurs et de leur faciliter l'achat des moyens de production nécessaires ;

— d'exécuter les programmes d'équipement collectif.

a) ORGANISATION DES MARCHES

Financement du stockage par crédits à court terme (120 milliards prévus en 1957) ;

Aide à l'exportation : à la charge de l'Etat, 6,5 milliards, en 1954 ; à la charge des producteurs : 6,5 milliards, en 1954.

b) DEPENSES INDIVIDUELLES DES AGRICULTEURS (en milliards)

	en 1954	en 1957
Dépenses totales	950	1.175
dont :		
— Autofinancement	479,5	600
— Subventions	4	11
— Prêts à court terme....	415	465
— Prêts à moyen terme ..	35,5	67
— Prêts à long terme	6	10
— Prêts et primes H. L. M.	10	22

L'ensemble des dépenses individuelles d'amélioration du capital d'exploitation s'élèverait, pour la période 1954-1957, à 1.113 milliards, dont :

— B. R. E. (Budget de reconstruction et d'équipement)	33 milliards
— F. M. E. (Fonds de modernisation et d'équipement).	34 id.
— Autofinancement	754 id.

c) INVESTISSEMENTS COLLECTIFS

Dépenses totales au cours de la période quadriennale : 741,4 milliards, dont :

— B. R. E.	256,5
— F. M. E.	361,5
— Autofinancement	78

d) DEPENSES DE FONCTIONNEMENT DU MINISTERE DE L'AGRICULTURE

En 1954 : 15,3 milliards (13,2 en 1953) ; en 1957 : 17,6 milliards.

★

Trois hypothèses de réalisation

LA totalité des opérations d'équipement nécessiterait une contribution des finances publiques de 170 milliards par an.

Dans l'éventualité d'une participation plus réduite des finances publiques, deux autres hypothèses de financement ont été formulées, dans lesquelles le respect d'un certain ordre de priorité est assuré par un dosage des crédits publics affectés aux différentes catégories de dépenses.

Hypothèse moyenne (contribution publique)	120 milliards par an
Hypothèse minimum (contribution publique).	80 milliards par an

Dans la situation actuelle des finances publiques, il est à craindre que l'hypothèse optimum ne soit écartée rapidement. Il serait dangereux, aussi bien du point de vue économique que du point de vue de l'équilibre social, que l'hypothèse minimum ne fût pas retenue.

★

CE QU'IL RAPPORTERAIT

L'OBJECTIF assigné à l'agriculture devrait selon les experts des commissions du Plan, accroître le revenu agricole de :

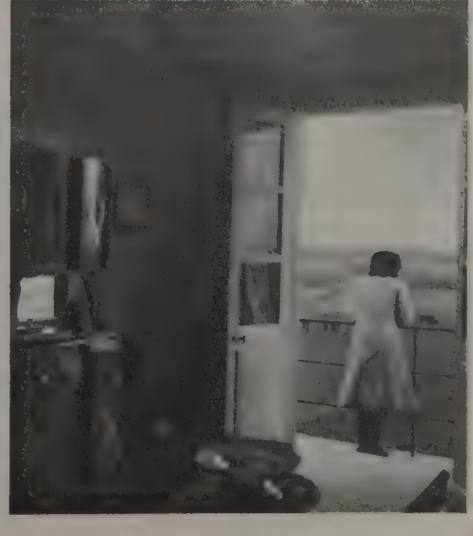
400 milliards en 1957.

Les économies provenant de la réduction des excédents d'alcool seraient de :

20 milliards par an.

Enfin, l'agriculture contribuerait pour 200 milliards, en 1957, à l'équilibre de la balance des comptes.

L'ETABLE est un vaste hangar fermé de trois côtés seulement et couvert à une vingtaine de mètres de hauteur par une verrière. Les bêtes ne sont jamais attachées. C'est ce qu'on appelle la « stabulation libre ». Les bêtes sont sur leur fumier, qui s'élève progressivement au cours de l'hiver. Cette immense litière est recouverte chaque jour de paille fraîche et elle atteint au bout d'un an : 0,80 mètre à 1 mètre. Une propreté parfaite règne dans l'étable, largement ventilée, éclairée à l'électricité et pourvue d'eau sous pression. Les bêtes sont absolument nettes. Aucune mauvaise odeur. D'autre part, le logement des fermiers, clair, bien agencé, avec cuisine électrique, réfrigérateur, etc., a été installé de manière à permettre l'exercice d'une surveillance constante. De sa fenêtre la fermière voit les vaches au pâturage, et de la chambre à coucher le fermier entend s'il se passe à l'étable quelque chose d'anormal.



Ce que disent les dirigeants de l'agriculture

M. Blondelle, président de l'Assemblée permanente des présidents des chambres d'agriculture et président de la Fédération des syndicats d'exploitants agricoles (F. N. S. E. A.) :

« Jouer la carte de l'exportation permanente, notamment sur les marchés européens, signifie en même temps, de façon absolument inévitable, la fin du protectionnisme industriel sur lequel on s'est montré infiniment plus discret, jusqu'à présent, que lorsqu'il s'est agi de dénoncer la « politique de Méline », présentée comme responsable de la vie chère... Quid de l'Union française dans la perspective expansionniste et quelle place l'agriculture occupera-t-elle dans l'effort d'ensemble de redressement et de modernisation du pays ?... Trop de questions essentielles demeurent encore en suspens pour qu'il soit possible de donner notre approbation à ce document (de deuxième plan). »

★

M. Canonge, directeur de la C. G. A. :

« Gare à l'explosion ! Dans beaucoup de régions le mécontentement est tel que nul bientôt ne pourra le contrôler. »

M. Barre, président de la Fédération des coopératives betteravières :

« Cette politique betterave-sucre-alcool (résultant des décrets des 9 août et 4 septembre) s'inscrit dans une politique agricole singulièrement orientée vers le malthusianisme... La France doit faire (avec l'alcool) des carburants ternaires, du caoutchouc synthétique et exporter beaucoup de sucre. »

★

H. Cayre, directeur général de la Confédération générale de la betterave :

« Plus on réfléchit au problème, plus on se rend compte que la politique d'expansion assortie des exportations nécessaires, qui permettront à la France un rétablissement de sa balance des comptes, n'est pensable que dans la mesure où l'agriculture possédera dans l'Etat une autorité indiscutable et indiscutée. Cette autorité devra se concrétiser dans des moyens d'action puissants, car l'exportation des produits agricoles va irrémédiablement s'accompagner d'importations corrélatives de produits industriels. »

M. Vabre, secrétaire administratif de la Fédération viticole :

« Le décret du 30 septembre 1953 encourage la diminution des superficies plantées en vigne. Il peut conduire à la reconversion de 30.000 hectares dans le Midi viticole (à condition que soit exécuté le plan d'aménagement du Bas-Rhône) et de 30.000 hectares pour l'ensemble des autres régions. Cela représente au total environ 5 à 6 millions d'hectolitres de vin en moins par an. »

★

Philippe Lamour, secrétaire général de la C. G. A., promoteur des comités d'action paysanne :

« Il serait temps pour les organisations agricoles de bien faire leur métier économique au lieu de mal faire le métier politique, qui ne les concerne pas. Il serait temps de s'occuper efficacement de remembrement, d'éducation, d'organisation des marchés, de débouchés intérieurs et extérieurs. Il serait temps de sortir du gâchis au lieu d'y contribuer. »

M. CANONGE

M. Henri CAYRE

M. Philippe LAMOUR

L'opinion de quelques experts

Pierre Fromont, professeur à la Faculté de droit, de l'Académie d'agriculture :

« Qu'on le déplore ou non, la répartition des ressources budgétaires n'obéit pas toujours aux seuls impératifs de l'intérêt général, qui, d'ailleurs, n'est pas toujours facile à dégager. Elle obéit aussi à des traditions qui, à la longue, se révèlent nuisibles et à la pression de certains intérêts particuliers et de certaines idéologies qui ne correspondent pas nécessairement à l'intérêt général. L'agriculture ne doit pas renoncer à user, éventuellement, de la force. » **(Figaro agricole.)**

René Dumont, professeur à l'Institut agronomique :

« Point de salut hors de la planification de l'agriculture et d'une économie distributive. Il faut remplacer le « microfundium précapitaliste » par de grandes exploitations à l'échelle des moyens techniques modernes. »

Pierre Hallé, ingénieur agronome, conseiller de l'Association des producteurs de blé, délégué :

« Le secteur industriel et commercial a bénéficié, de 1946 à 1951, de 1.853 milliards de crédits, dont 960 de subventions et 893 de prêts. Dans le même temps, le secteur agricole a reçu 150 milliards, dont 50 de subventions et 100 de prêts. »

M. Klatzman, expert de l'Institut national de la statistique :

« Les observations les plus récentes établissent qu'actuellement, en France, ce sont les petites et moyennes exploitations qui ont la productivité maximum (ce qui confirme les observations du docteur Laur, en Suisse, et des économistes danois). »

F. Bourget, directeur de la Fédération des coopératives d'utilisation de matériel agricole :

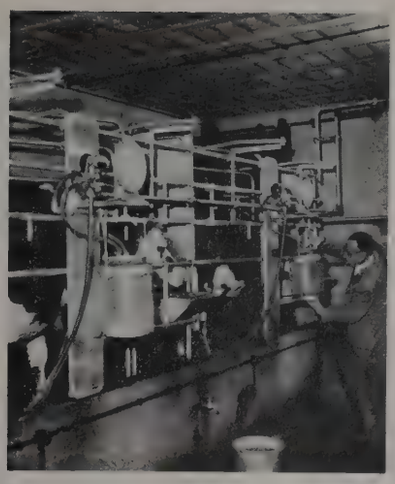
« Ne pas se perdre dans des plans à trop longue échéance. Il s'agit d'améliorer très rapidement le sort des petites et moyennes exploitations et, pour cela, s'attacher à des actions telles que les amendements calcaires, le désherbage, la lutte contre les parasites et maladies des cultures, la détaxe des carburants agricoles. On pourrait ainsi, dans le minimum de temps et aux moindres frais pour la nation, fournir aux exploitations la preuve que le progrès technique paie. »

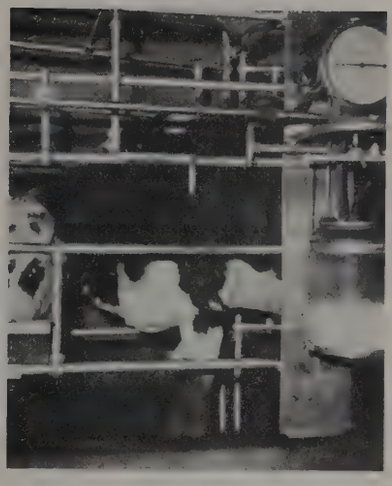
P. Coutin, expert agricole au Commissariat général au Plan :

« Des migrations de populations entre régions agricoles sont nécessaires, mais elles ne suffiront pas à absorber l'excédent de main-d'œuvre agricole qui sera dégagé par le progrès technique. Une diminution de 500.000 à 1 million d'hommes occupés de l'agriculture est probable dans les dix ou vingt ans qui vont suivre. »

N. Artaud, ingénieur agricole et exploitant :

« Quand on a vu jeter le café à la mer, enterrer des vaches et des cochons, dénaturer le blé, etc., le moment est peut-être venu de se demander si c'est le travail qui ne va pas ou la direction... Si ceux qui sont allés à l'école jusqu'à vingt-cinq ans préfèrent brûler un sac de blé qui demande un an pour être produit afin de conserver un billet de banque qui se fabrique en trente secondes, comment ne pas excuser un ignorant qui préfère jouer aux boules plutôt que retourner du fumier ? »





LA TRAITE MECANIQUE est seule pratiquée ici. L'hygiène est soigneusement respectée. Ainsi, avant de commencer à traire, le garçon vacher lave les pis des laitières à l'eau javellisée. La salle de traite est installée à proximité du hangar couvert qui abrite les bêtes. Celles-ci retournent, après la traite, soit à l'abri, soit à l'herbage, selon la saison. Bien entendu, la salle de traite dispose de la lumière électrique, de la force et d'eau sous pression, et doit être parfaitement ventilée. Les machines à traire sont équipées de godets trayeurs que l'on voit fixés par des ventouses sur les pis de la vache.

C'EST A LA SUITE de voyages d'études en Angleterre et en Hollande que le comte de Guitault a construit cette laiterie modèle. Les appareils sont du matériel Gascoigne. La salle de traite et la laiterie proprement dite possèdent des parois et un sol lisses et facilement lavables au jet. Toutes les opérations de la traite sont réalisées en un temps record, cinq minutes pour chaque bête. Dans ce système, dit « combine-releaser », les godets trayeurs sont réunis à une conduite générale qui recueille le lait de toutes les stalles. Une balance à cadran gradué en litres permet le contrôle.

LA TUYAUTERIE est en nylon et toutes les opérations sont conduites jusqu'à la mise en bidons avec le même souci de propreté. Le lait recueilli est d'une qualité aussi parfaite qu'il est possible, puisque provenant de bêtes propres, récolté dans une salle facilement nettoyable et que, depuis le pis de la vache laitière jusqu'au bac de réception, il n'est pas en contact avec l'air. Quant au contrôle, nous avons vu que la simple lecture d'un cadran permet de connaître deux fois par jour la quantité de lait produite. Dans la laiterie de Vagrus elle atteint annuellement 126.000 litres (teneur en crème 45 %).

DEUX MACHINES AGRICOLES qui rendent aux exploitants de grands services. Il s'agit, à gauche, d'un épandeur de fumier Masey-Harris mû par tracteur. Quant à la moissonneuse-batteuse Bergerat-Monnoyeur, également tractée, elle assure un rendement horaire en grain de 20 à 25 quintaux.

LES VERTUS DE LA POMME DE TERRE

PAR LE PROFESSEUR LÉON BINET

LE bifteck-pommes frites est, comme chacun le sait, le régal des citadins. Mais, s'ils continuent de déguster leur steack avec un plaisir inversement proportionnel à l'élasticité dudit, ils se méfient de plus en plus du légume. De doctes personnages déclarent qu'il fallait s'y attendre : la pomme de terre, selon eux, serait en pleine dégénérescence. Nous l'avons tellement améliorée, depuis que Parmentier nous en a fait le cadeau, qu'elle a fini par se fatiguer des innombrables traitements et croisements, qui, petit à petit, l'amenèrent à une quasi-perfection. Mais l'ingéniosité humaine se trouve soudain devant un obstacle imprévu. La nature, qu'elle croyait avoir domestiquée, se venge. On aperçoit que les qualités nouvelles sont de plus en plus fragiles, instables et les produits les plus « civilisés » paraissent ressentir comme un appel de la nature, qui les pousse à retourner à l'état sauvage.

Cette constatation n'intéresse pas les seules pommes de terre. Les fleurs seraient soumises au même processus. Le dahlia en particulier fournit maints exemples d'une semblable dégénérescence.

Là-dessus, les diététiciens viennent à la rescousse. Faisant fi des tubercules, ils préconisent d'en manger moins et proposent de modernes recettes de longue vie.

Ainsi, tout s'expliquerait : la réaction du citadin devant son steak-pommes frites s'appuie sur la biologie et la diététique.

Au fait, n'y aurait-il pas d'autres raisons, plus simples, plus humbles et assez convaincantes tout de même ? La saison dernière a été mauvaise. Il a plu à l'excès et à contretemps. En sorte que la plus grande partie de la récolte a été de qualité médiocre, du double point de vue saveur et conservation. Que les amateurs de pommes de terre s'en soient aperçus prouve qu'ils savent ce qui est bon ou moins bon.

Que les producteurs fassent leur police ! Qu'ils nous donnent des pommes de terre de qualité honnête ! On parlera beaucoup moins de dégénérescence, les diététiciens changeront d'avis, la consommation remontera.

LA RECOLTE DE LA POMME DE TERRE : 1 — Une équipe de ramasseurs ; 2 — Vieille Bretonne au travail ; 3 — Mise en sac par le chef d'équipe ; 4 — Transport du champ à la ferme ; 5 — Les tubercules sont jetés en vrac ; 6 — Vérification du contenu des sacs par un inspecteur de la coopérative.

CELEBRANT l'an dernier à l'Hôtel des Invalides, au nom de l'Institut de France, la mémoire d'Antoine Parmentier et les efforts patients que dut employer cet « apothicaire-major » pour vulgariser la consommation et la culture de la pomme de terre, le professeur Léon Binet soulignait les propriétés nutritives, énergétiques et thérapeutiques de celle-ci dans une allocution dont nous donnons quelques passages essentiels.

LA pomme de terre occupe aujourd'hui dans notre ration alimentaire une place de tout premier ordre. Rappelons qu'on en connaît mille six cents variétés culturales. Un livre gastronomique donne cent quinze recettes de préparations culinaires qui sont consacrées à ce tubercule ; soulignons surtout que la production française moyenne est d'environ 15 millions de tonnes, d'une valeur de 100 à 150 milliards de francs. On précisait tout récemment qu'un hectare de bonne culture de pommes de terre donne une récolte qui, envisagée du point de vue énergétique, assure environ trente-deux années de vie humaine.

Quelle est donc la valeur alimentaire de ce tubercule ?

Il est d'usage de dire qu'elle contient trois quarts d'eau et de 15 à 20 % d'amidon ; cet amidon est abondant dans les variétés de tubercules à grosses cellules (19 à 20 %) ; le taux en est plus faible chez ceux à petites cellules (12 à 15 %).

Ainsi envisagée, la pomme de terre est une source de sucre qui reste le « charbon » du moteur humain et fait ainsi de notre tubercule un aliment de choix pour les travailleurs de force. La pomme de terre, ne l'oublions pas, est un végétal idéal pour fournir l'énergie nécessaire au travail de l'homme. Les pommes de terre à grosses cellules sont encore appelées féculières, parce que servant à la préparation de la fécule, dont on connaît bien toutes les applications (fabrication de la dextrine, du glucose, de l'alcool amylique).

En réalité, la pomme de terre contient d'autres éléments, qui doivent être énumérés.

On en extrait une huile qui, à très

DU PRODUCTEUR AU CONSOMMATEUR : 7 — Expédition chez les grossistes ; 8 — Mise en wagons ; 9 — Le bouclage des sacs destinés à l'exportation ; 10 — De la coopérative au port d'expédition ; 11 — Chez le grossiste, machines à calibrer ; 12 — Deux calibreuses ; 13 — Les pommes de terre sont mises en sacs selon leur grosseur ; 14, 15 — La livraison dans Paris. — Photographies Jacques Desavis.

faible quantité, excite les organes olfactifs et gustatifs. Des essais récents ont permis d'obtenir, à partir de 25 kilos de tubercules, 22 gr. 5 de cette huile d'une couleur brun verdâtre et dont le taux est plus élevé dans la pelure que dans l'intérieur des tubercules.

Il importe d'insister sur la présence d'une matière azotée, la tubérine, dans la proportion de 2 à 3 %, quelquefois 5 % ; cette substance est un facteur très avantageux pour améliorer la ration d'entretien et parfaire la ration de croissance. Les pommes de terre précoces sont d'ailleurs plus riches en azote que les tardives.

Mais plus complexe encore est la composition de la « parmentière ».

On y trouve des vitamines ; si l'on y décèle peu de vitamine A, on y dose de la vitamine B, ou aneurine, ou thiamine, de la vitamine B2 et principalement de la vitamine antiscorbutique, vitamine qui tend à disparaître au cours de la conservation et de la cuisson, à moins que celle-ci ne se fasse dans une eau contenant 1 % de sel de cuisine. Ces dernières années on a pu mettre en évidence dans la pomme de terre une vitamine antihémorragique, la vitamine K.

Parmi les constituants organiques, on souligne l'abondance de l'acide citrique (510 milligrammes pour 100) et parmi les corps inorganiques l'abondance du potassium est précisée : 410 milligrammes.

EXCELLENT élément pour la ration alimentaire quotidienne, la pomme de terre est aussi un aliment de régime. On reconnaît ses qualités pour le nourrisson non encore adapté et pour le vieillard affaibli.

Sa pauvreté en chlore et en sodium justifie les services qu'elle rend dans l'établissement d'un régime alimentaire déchloruré.

On a récemment insisté sur un mode spécial de préparation de la pomme de terre en vue d'un régime amaigrissant.

Mais surtout on fait de la parmentière le « pain des diabétiques ». Pareille notion, prise à la lettre, conduirait au désastre, car, absorbée sans contrôle, sans limitation, elle exagère la glycosurie, tandis qu'en quantité modérée, elle reste préconisée pour tous ceux qui souffrent de troubles du métabolisme hydrocarboné.

Mais l'on peut aussi parler de la pomme de terre médicament. Des décoctions de tiges, de feuilles, de fleurs ont été considérées comme sédatives et narcotiques pour le traitement des névralgiques et des rhumatisants.

Sa fécule a été largement employée contre les inflammations et les brûlures des téguments.

La solanine, substance vénéneuse extraite des germes de pomme de terre, est un sédatif du système sympathique et conseillée pour calmer le prurit.

Aujourd'hui on préconise pour le traitement des ulcères digestifs le jus de pomme de terre. Un médecin a traité soixante-deux sujets souffrant d'ulcères de l'estomac ou du duodénum avec une préparation à base de jus frais de ces tubercules, préparation qui supprimerait les douleurs et rétablirait l'appétit.

DEVANT tant d'observations utiles, relatives à la pomme de terre, on me laissera rappeler ce jugement que portait en 1772 la Faculté de médecine de Paris sur Parmentier, alors qu'il publiait son « Ouvrage économique sur les pommes de terre » : « Travail d'un artiste instruit qui a confirmé par ses expériences un jugement qui doit être universellement adopté ».

L'EFFORT FRANÇAIS A MADAGASCAR

CAPITALE IMPÉRIALE DANS L'OCÉAN INDIEN

DIEGO-SUAREZ

CONNAITRA-T-IL L'ESSOR ÉCONOMIQUE QUE MÉRITE LA SECONDE RADE DU MONDE ?

PAR GEORGES KLING

LORSQUE les treize navires de Sa Majesté Très Chrétienne Dom Manoel de Portugal, partis de Lisbonne le 2 mars 1500 sous le commandement de l'amiral Pedro Alvarez Cabral, eurent doublé le cap des Tempêtes et que le pilote eut reconnu ces terres qu'il avait déjà entrevues aux côtés de Vasco de Gama, une terrible bourrasque sépara du reste de la flotte le vaisseau du capitaine Diogo Diaz. Celui-ci, le calme retrouvé, remonta en direction du nord une côte qu'il imaginait être celle d'Afrique ; bientôt il dut reconnaître son erreur, quand, doublant le cap d'Ambre, il acquit la certitude d'avoir découvert une terre inconnue des Européens, à laquelle il donna, selon la coutume de l'époque, le nom du saint du jour. Diogo Diaz avait révélé au monde moderne l'isle Saint-Laurent, l'actuelle Madagascar.

Un autre navigateur portugais, Diogo Lopez de Sequeira, semble avoir été le premier Européen à pénétrer, le 20 janvier 1509, dans la belle rade malgache, qu'il baptisa, toujours en vertu de la même coutume, du nom de Saint-Sébastien. Un troisième gentilhomme portugais, Diogo Suores, contraint de fuir sa patrie pour les Indes, en 1526, à la suite de plusieurs meurtres, fut envoyé par le douzième gouverneur de l'Inde vers l'île Saint-Laurent. Il relâcha en 1543 dans la baie, à laquelle son nom devait demeurer attaché.

A la fin du XVII[e] siècle on entendit à nouveau parler de la célèbre baie. A cette époque, un gentilhomme provençal, Misson, et un prêtre dominicain, Caraccioli, devenus tous deux, après bien des aventures, pirates au grand cœur, fondèrent, dans la baie des Français, la république internationale de Libertalia, étonnante colonie idéaliste où se mêlaient forbans et indigènes, pirates français, navigateurs portugais et corsaires britanniques, amis de la liberté, antiesclavagistes et internationalistes. Ils y organisent une invraisemblable cité, ayant ses lois, son parlement, son journal officiel, son amiral et sa Haute Excellence le Conservateur.

C'est avec beaucoup moins de panache que les Français reprirent pied sur les rivages de la baie, deux siècles plus tard. En 1832, la corvette *la Nièvre* explore les parages. Le site est séduisant pour établir une base en remplacement de celles de Maurice et de Bourbon, perdues en 1814, mais des démêlés avec l'Angleterre nous font tourner provisoirement les yeux vers Nossi-Bé. Il faudra donc attendre le 17 décembre 1885 et le traité de Tamatave pour que la reine Ranavalona reconnaisse au gouvernement de la République *le droit d'occuper la baie de Diégo-Suarez et d'y faire des installations à sa convenance.* En 1896, un décret du 4 octobre faisait de Diégo-Suarez un point d'appui impérial au même titre que Fort-de-France, Dakar, le cap Saint-Jacques, Nouméa et Obock ; puis, le 1[er] août 1899, un second texte déclarait de première urgence l'organisation de cette base. En décembre de la même année, le colonel du génie Joffre était désigné pour diriger les travaux ; ainsi, deux cents ans après Misson, un autre Français, futur maréchal, fortifiait de nouveau les côtes de la seconde rade du monde.

LARGES, RECTILIGNES, les rues résidentielles de Diégo-Suarez sont bordées de maisons blanches, avec des vérandas pour protéger les habitants de l'ardeur du soleil.

CHAQUE PORT A SON ODEUR...

AU cap Diégo, position facile à défendre, se fit le premier établissement français. Entre les rochers et les broussailles s'élève encore le clocher de l'église et dorment les tombes abandonnées des premiers pionniers. Les relations difficiles de la ville vers l'arrière-pays obligèrent bientôt au transfert des installations sur le plateau plus habitable d'Antsirano. Maintenant, par de larges rues bitumées, bien tracées, rectilignes entre les maisons de style indien dont les colonnes grêles supportent les terrasses qui s'avancent au-dessus des trottoirs pour protéger les passants du soleil, la ville étend vers le sud son quartier commerçant, ses villas, ses casernes et son village indigène de Tanambao, avec sa mosquée si pittoresque. Indiens, Comoriens, Antankara, Sakalava, quelques Arabes aussi, forment la population de Diégo-Suarez, où les gandouras se mêlent aux lambas et les turbans aux chéchias. L'élément blanc est surtout représenté par la colonie réunionnaise, les militaires et les marins.

DANS LE VASTE DOMAINE DE L'ANKARATRA le ramassage des cannes à sucre s'effectue, à travers 1.500 hectares, à l'aide d'un matériel des plus modernes.

Chaque ville possède sa physionomie. Diégo présente la particularité de toucher à la mer seulement par son plus petit côté. Aussi, si l'on excepte l'admirable vision de la place Joffre ou quelques trop rares échappées entre les villas magnifiquement situées, la jolie baie est-elle partout invisible aux yeux du citadin et du touriste, cela par la faute des urbanistes, qui n'ont pas su utiliser le plus séduisant des sites malgaches.

Mais, si chaque ville a sa physionomie, chaque port possède son odeur particulière ; Bordeaux sent le vin, Tamatave, le café en fleur, Saïgon, le nuoc-mam. A Diégo, des relents de tinette flottent dans l'air marin entre les senteurs plus subtiles des frangipaniers et des boules-de-neige, car dans certains quartiers les urbanistes ont aussi ignoré le tout-à-l'égout...

LA ROUTE DES « PLACERS »

Personne, à Diégo, ne vous parlera de la route de Majunga, ou de la route d'Ambilobé, voire de la route du Sud pour désigner l'unique voie terrestre qui relie au reste de l'île la capitale du Nord, mais de la « route des placers », car tel est son nom, beaucoup plus évocateur.

Au début du siècle, vers 1905, un colon nommé Mortages vivait avec une femme malgache, une *ramatoa* dont le fils avait autrefois travaillé dans les mines d'or de la reine. La femme malgache confia le secret à son mari, et un beau matin Mortages quitta Diégo pour Andavakoera, petit village au pied des premiers contreforts du massif de Tsaratanana. Plus personne n'entendit parler de lui, jusqu'au jour où il réapparut en ville, plus miséreux d'aspect que jamais, en guenilles, chaussé d'espadrilles en lambeaux, mais porteur d'une corbeille de fibres tressées dans laquelle, sous quelques feuilles de légumes, étaient dissimulés une vingtaine de kilos d'or...

Plusieurs fois il reprit, toujours à pied, le chemin de l'eldorado avant de s'installer à Diégo, où il se fit édifier un superbe hôtel particulier. Les réceptions y étaient somptueuses, la chère et les vins, excellents. Bien entendu, de telles libéralités l'obligèrent rapidement à reprendre le chemin d'Andavakoera, et l'aventure recommença jusqu'au jour où, totalement ruiné et délaissé de tous, il s'éteignit dans la misère.

L'amour, la fortune, la ruine ; l'histoire de Mortages, avec son début de conte de fées, ne sort pas du répertoire classique de l'aventure. Aujourd'hui, il n'en demeure plus, à Diégo-Suarez, que cet « hôtel des Mines », merveilleusement situé en bordure de la baie. Les placers d'Andavakoera, où une société a tenté par la suite une exploitation industrielle, n'ont pas confirmé les espoirs que l'on plaçait en eux ; l'aventure ne se laisse pas facilement civiliser.

Mais la région de Diégo offre heureusement d'autres ressources.

L'ARRIERE-PAYS

Diégo-Suarez est habituellement présenté comme un port sans avenir économique car sans arrière-pays. Cette affirmation n'est pas exacte ; « un port sans liaison avec l'arrière-pays » serait en effet une expression beaucoup plus conforme à la réalité.

Peut-on parler d'absence d'arrière-pays alors que dans un rayon de 250 kilomètres sont groupés les sols volcaniques de la montagne d'Ambre, les plaines alluvionnaires du delta de la Mahavavy, les terres fertiles du Sambirano, les riches vallées de l'Ankaizina et les épices de la côte est ? Le problème n'a échappé à personne. Les anciennes cartes de la région portent encore la marque d'une amorce de chemin de fer à voie étroite vers l'intérieur du pays. A l'heure actuelle, le goudron apparaît sur la « route des placers », des ponts définitifs franchissent les rivières Ifasy et Mahavavy et une route carrossable en toutes saisons, en construction entre Diégo-Suarez et Ambanja, remplacera bientôt la piste sur plus de 200 kilomètres.

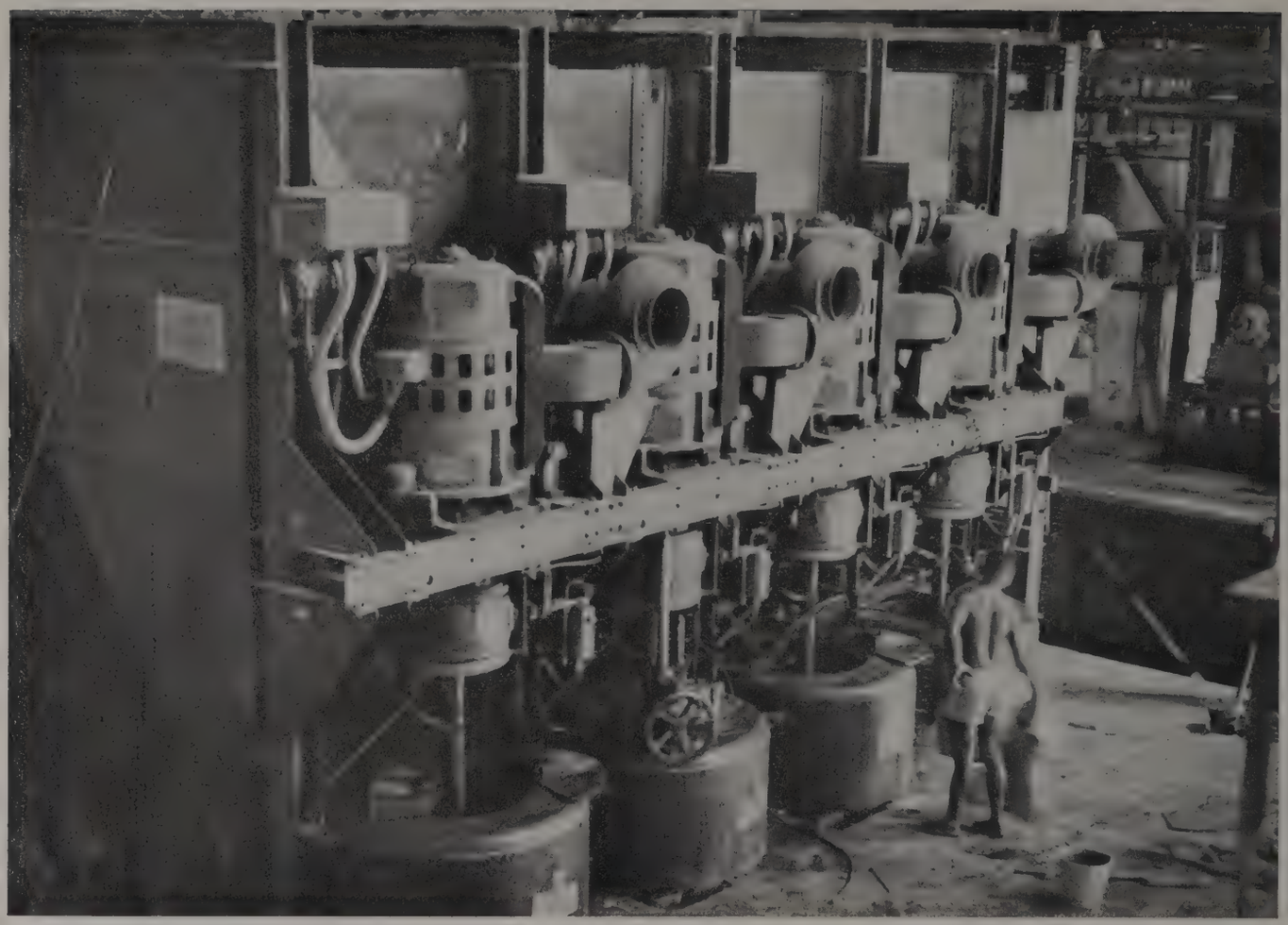
UNE IMPORTANTE REALISATION SUCRIERE

Après avoir durement bataillé dans les derniers contreforts du Tsaratanana, cette piste s'humanise en abordant la plaine du Sambirano. Cent kilomètres plus loin, aux approches d'Ambilobé, apparaissent des ouvrages d'art, présages d'une grande œuvre. Sous le signe du zébu chargeant, un mur indicateur révèle bientôt un vaste ensemble industriel, agricole et social, la Société sucrière de la Mahavavy (Sosumay), que le haut commissaire de la République à Madagascar, M. Robert Bargues, a inauguré récemment.

Sa réalisation a demandé quatre années d'efforts avant la mise en route de cette vaste exploitation. Les créateurs ont choisi le delta de la Mahavavy des Antankarana. Vaste plaine à peu près inculte de 6.000 hectares, ce delta a été aménagé et irrigué : un barrage a été établi sur la rivière et un canal de 22 kilomètres apporte à l'usine et aux plantations 20.000 litres d'eau par seconde.

Un chemin de fer, des routes, un port, un terrain d'aviation, une cité résidentielle pour le personnel européen, deux villages malgaches abritant trois mille personnes, un hôpital ultra-moderne, 1.500 hectares de cultures produisant 130 tonnes de cannes à l'hectare, une usine capable de traiter 600.000 tonnes de canne donnant 60.000 tonnes de sucre raffiné, tel est le bilan d'une des plus belles réalisations françaises d'outre-mer pendant ces dix dernières années.

Mais la portée de ce vaste complexe dépasse le cadre d'une simple entreprise. L'irrigation du delta va permettre la mise en valeur de l'ensemble de cette partie du territoire malgache, jusqu'ici inculte. C'est là une démonstration



LA RAFFINERIE MODERNE DE MAHAVAVY, qui peut traiter 600.000 tonnes de canne à sucre, représente une des grandes réalisations de l'Union française. Cette usine est alimentée en énergie par une centrale électrique comprenant deux génératrices de 3.500 kW.

tangible des possibilités de la Grande Ile, où une terre neuve et jamais travaillée peut, grâce à des aménagements certes coûteux et difficiles, devenir une richesse pour le pays.

UN EXEMPLE A MEDITER

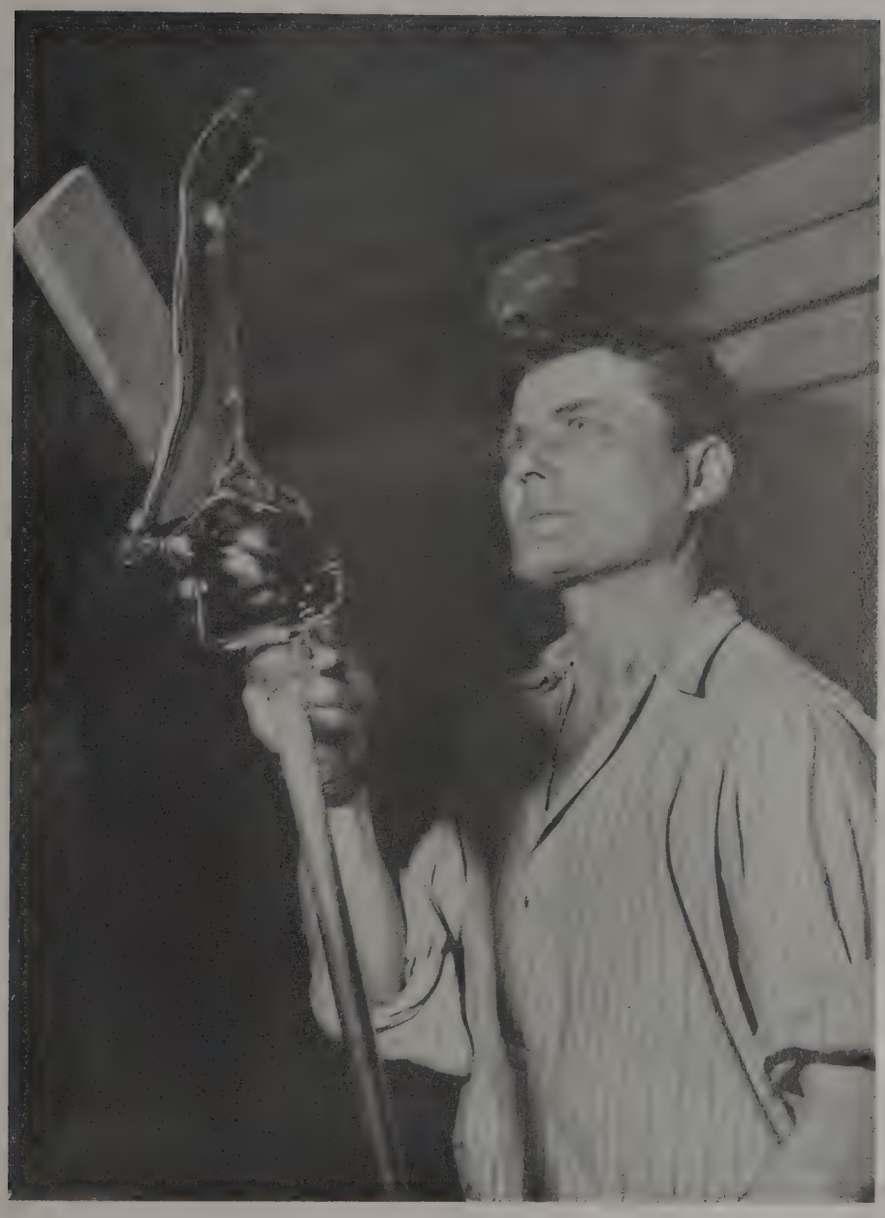
Voila qui montre, comme l'ont souligné M. Robert Bargues et M. Bernard de Revel, président des sucreries de Madagascar, que, à une époque où il est de bon ton de dénigrer l'œuvre française d'outre-mer, il demeure encore en France des hommes capables, face au Commonwealth britannique, au colosse russe et aux Etats-Unis d'Amérique, de forger l'Union française.

Diégo-Suarez connaîtra-t-il un jour la prospérité que devrait lui valoir sa position ?

La route nouvelle, si bonne soit-elle, n'est pas suffisante. Il faudrait également prévoir la desserte de la côte est, où les petits ports de batelage de Vohémar, de Sahambava, voire d'Antalaha n'ont pas leur raison d'être. Or, sur les routes actuelles, aucun transporteur ne peut s'aventurer sans prendre des risques énormes et les liaisons régulières par véhicules gros porteurs sont impossibles.

Routes ouvertes aux camions de 10 tonnes ou chemins de fer, telles apparaissent les deux solutions vitales pour Diégo-Suarez.

En attendant, la navigation côtière disposera encore d'un bel avenir dans cette zone nord-ouest de la Grande Ile, où les goélettes et les trains de chalands, bien abrités derrière le cordon des îles littorales, s'en vont vers Nossi-Bé s'amarrer aux flancs des long-courriers stationnés dans les eaux tranquilles de la rade d'Helville.



★

LE JAILLISSEMENT de la boule incandescente au bout de la canne du souffleur et le travail de cette matière qui permet à l'artisan d'élaborer un objet de cristal constituent une sorte de miracle humain, tout à fait saisissant.

LA SILICE, dont on charge ci-dessus le four, est l'élément de base du cristal. Quand elle est en fusion il faut y incorporer au moins 24 % d'oxyde de plomb. La température de travail du cristal varie entre 500 et 1.200 degrés.

JEUNESSE ET PÉRENNITÉ DES GRANDES CRISTALLERIES LORRAINES

PAR FRANÇOIS DEPAUTAINE

COLBERT, qui s'intéressait à tout, aurait voulu que la France fût capable de tout produire pour inonder de ses productions les marchés étrangers. Le fait que les Vénitiens exerçaient une incontestable suprématie dans l'industrie de la verrerie l'exaspérait. Les Français ne pouvaient-ils travailler aussi bien qu'eux ? Pouvait-on tolérer dans cette branche de notre économie un déficit de la balance commerciale ? Il n'y avait eu en France que des tentatives un peu sporadiques, intéressantes, mais de peu d'envergure. C'est ainsi qu'une petite manufacture avait été fondée en 1662, à Orléans, qui créait des objets de décoration, cristal gravé, pâtes de verre, etc., tandis qu'à Bayel, en Champagne, une entreprise plus importante

L'ART DU CRISTALLIER a beaucoup évolué. Au XIX^{e} siècle, après avoir longtemps pastiché les styles anciens, les fabricants rompirent avec le passé. De nos jours une réaction s'est produite contre les objets lourds et surchargés, et les formes se veulent naturelles, imposant à la fois la ligne et la matière fluide.

LA MACHINE que l'on voit ci-contre est une perceuse au moyen de laquelle on fore le cristal, opération délicate, on le conçoit. Ici, il s'agit de la fabrication d'un bougeoir.

LE SERVICE DE VERRES en cristal est devenu, en France, un symbole classique d'élégance qui est la marque d'un intérieur raffiné.

s'était installée en 1688, qui était réservée à des fabrications courantes, assez rustiques, dont les quelques exemplaires qui nous restent ont d'ailleurs un très grand charme. Pour faire venir des ouvriers qualifiés de Venise, Colbert y avait envoyé des émissaires qui provoquaient le débauchage par surenchère sur les salaires. Des familles italiennes étaient venues s'installer en France ; elles travaillaient à la manufacture royale du faubourg Saint-Antoine ou dans une sorte de filiale, à Tourlaville, en Normandie. La production devint suffisamment importante pour que, dès 1671, fût décidée la prohibition des importations du verre.

A vrai dire, c'étaient surtout les glaces et les miroirs que l'on voulait fabriquer pour concurrencer le monopole de fait exercé par la cité des Doges. La décoration d'intérieur en prit un aspect nouveau — et la glace devint un motif décoratif des plus recherchés, encastrée dans les boiseries et les lambris ou encadrée de baguettes de bronze doré. La galerie des Glaces, à Versailles, est née de l'invention française du coulage, qui permit d'obtenir des surfaces relativement importantes. En 1695 était fondée la manufacture de Saint-Gobin.

La faveur se manifestait de plus en plus pour les cristaux gravés de Bohême ou les bibelots soufflés de Murano, dont on fit en France de nombreuses imitations. Mais ce n'est qu'à la fin du XVIII^{e} siècle que furent établies les grandes verreries lorraines qui développèrent de façon vraiment industrielle la fabrication des pièces fondues et ciselées, auxquelles les noms de Baccarat et de Saint-Louis ont attaché un prestige international qui n'a fait que s'accroître par la suite.

La verrerie de Saint-Louis, fondée en 1765 — qui faisait d'ailleurs suite à une entreprise de lointaine tradition — prit le titre, en 1782, de « cristallerie ». L'invention

du cristal en France et le traitement des secrets de fabrication étaient ainsi consacrés. Qualité de la matière, virtuosité technique, beauté des formes devinrent l'apanage des glorieuses cristalleries de Lorraine.

Ouvrons ici une parenthèse dans notre développement historique. Beaucoup ne savent pas ce que c'est que le cristal — sinon qu'il est une matière admirablement transparente et claire et qu'en le frappant il répand de belles sonorités musicales. Ne vous laissez pas abuser. Le cristal est un titre comme l'argent ou l'or. Mais il peut y avoir de l'or faux, tandis qu'il ne peut exister de faux cristal. Et l'appellation de demi-cristal employée dans certains bazars ne veut rien dire. La matière s'obtient en incorporant à la silice en fusion au moins 24 % d'oxyde de plomb. Sans quoi il y a du verre, mais non pas du cristal.

L'objet de cristal, le service de verres en cristal est devenu le symbole de l'élégance qui marque un intérieur raffiné. En France, les cristalleries lorraines, en particulier, ont pris une place prépondérante dans la production de cette matière noble, dont la pureté est devenue terme de comparaison symbolique. Son intensité lumineuse et ses qualités de réfraction sont presque comparables à celles du diamant.

Le verre n'en restait pas moins désigné pour accomplir des prouesses décoratives. L'art d'imitation du XIXe siècle recherche ses exemples dans tous les styles. Lorsque les dirigeants de la maison Daum quittèrent l'Alsace, en 1871, comme tant d'autres, à la suite du traité de Francfort, pour s'installer à Nancy, ils commencèrent par exécuter des reproductions plus ou moins fidèles de verreries anciennes. Mais à la fin du siècle un mouvement novateur, dont on n'a pas toujours assez dégagé l'importance, prenait naissance à Nancy. Après plus de cinquante ans de pastiche de styles anciens, l'art décoratif rompait délibérément avec le passé pour chercher son inspiration dans la nature, « parmi les mousses, autour des sources », comme le disait une devise d'Emile Gallé, verrier et meublier, qui en fut le promoteur. Daum devint alors l'un des principaux créateurs de ces objets d'art où la pâte de verre s'étire en branchages et en feuillages et retient dans son épaisseur des fleurs et des paysages colorés d'esprit très naturaliste. Art d'une époque, art éphémère, mais qui eut le singulier mérite — pas toujours assez reconnu — de répondre précisément à ses titres « d'art nouveau » et de « modern-style » que l'on avait oubliés.

Rien ne peut mieux témoigner de l'évolution constante du goût et du style que les créations actuelles de Daum. Nous sommes aux antipodes. Aux bibelots colorés, aux modèles lourds de décors, taillés ou émaillés, se sont substituées des formes naturelles et simples, dont la fluidité et l'éclatante limpidité imposent à la fois les lignes de structure et la matière. Il n'est pas d'exposition d'art décoratif, depuis quelques années, où une large vitrine scintillante de Daum ne propose à l'admiration des visiteurs des objets qui sont le prétexte de recherches et d'inventions morphologiques en harmonie avec les tendances du goût contemporain et qui procèdent directement des recherches de la jeune sculpture.

Ces évocations florales ou marines, ces personnages, ces formes abstraites si pures où la lumière s'irise et où étincellent les rayons du soleil sont les fruits de cette sorte de miracle humain qu'est l'élaboration d'un objet de cristal, depuis le jaillissement de la pâte gonflée d'air au bout de la canne du souffleur et de sa soudaine métamorphose par l'artisan : opérations qui doivent être exécutées sur ce miel liquide à reflets d'argent qu'est le cristal en fusion travaillé à des températures intermédiaires entre 500 et 1.200 degrés.

Je ne connais pas de spectacle (avec celui du potier à son tour) qui donne une impression plus saisissante du pouvoir de l'homme sur la matière. Telle est l'irremplaçable grandeur de l'artisanat lorsqu'il est conduit par l'habileté, le goût, l'intelligence.

François Depautaine.

LA SIGNATURE du cristallier est gravée avec une fine pointe électrique.

MICHAEL REDGRAVE ET PEGGY ASHCROFT, les deux grands interprètes shakespeariens du Memorial Theatre, dans « Antoine et Cléopâtre ».

LES PIÈCES DU MOIS

PAR GILLES DEBOISGE

ANTOINE ET CLÉOPATRE — W. SHAKESPEARE

LA VOLUPTÉ DE L'HONNEUR — L. PIRANDELLO

ANTOINE ET CLÉOPATRE DE SHAKESPEARE

VENU de Stratford-sur-Avon pour initier les Parisiens à la tradition shakespearienne, dont il est le mainteneur vigilant, le Memorial Theatre a reçu au théâtre des Champs-Elysées l'accueil dû à une troupe réputée et qui sert dignement un des génies universels de l'art dramatique. Son respect nous a paru, du reste, sans timidité. D' « Antoine et Cléopâtre », la pièce choisie pour ces représentations, le Memorial Theatre nous a offert une image hardie et crue qui pouvait déconcerter. Evidemment, il faudrait, pour porter un jugement tout à fait équitable, une possession parfaite de la langue. Et le spectateur qui avouait, de bonne foi, ne pas tout comprendre et suivre avec quelque effort s'émerveillait, le soir de la première, de voir tant de ses voisins pénétrer sans effort, disaient-ils, les nuances du texte et en disputer doctement à l'entr'acte. Que d'anglicisants distingués Paris recèle !

Sur la pièce, d'ailleurs, pas d'avis divergents. Comment ne pas admirer ce vaste tableau où l'histoire et la poésie se mêlent et qui contient sur l'amour et sur la des-

LE MOIS THÉATRAL

LES FAUSSES CONFIDENCES ; LES CAPRICES DE MARIANNE : Comédie-Française (salle Richelieu).

Marivaux, Musset, une belle affiche ! Et une bonne soirée. Quel plaisir d'entendre la prose si vive, si nette des « Fausses confidences », de suivre ces scènes, qui filent vers le dénouement d'une marche à la fois rapide et savamment retardée.

Mlle Eliane Bertrand avait choisi pour ses débuts officiels le rôle d'Araminthe. Elle y a remporté un succès très vif et très justifié. Grande, distinguée, la voix musicale, avec un joli port de tête, des attitudes et des jeux de physionomie spirituels, elle a donné du personnage une image fort séduisante, montrant, quand il le fallait, une fine sensibilité. La Comédie tient là, selon toute apparence, une excellente recrue.

Emmenée à toute allure par M. Jean Piat, Dubois claironnant, l'interprétation des « Fausses Confidences » (mises en scène avec beaucoup de goût par M. Maurice Escande) était confiée pour la plus grande part à la jeune troupe. M. Toja, tout nouveau venu, jouait Dorante. Il a un physique agréable, de la tenue. Il a paru manquer un peu d'autorité. Peut-être le rôle n'est-il pas exactement de l'emploi du jeune comédien. Et celui-ci s'accommoderait-il mieux de jeunes premiers plus légers.

Pour « les Caprices de Marianne », le metteur en scène, M. Julien Bertheau, a adopté le parti d'un décor unique. Celui-ci est fort joli, ce qui n'étonnera personne puisqu'il est de Mme Suzanne Lalique. Encore pourrait-on trouver qu'il n'est pas absolument évocateur de Naples, où l'action se déroule. L'interprétation est remarquable avec Mmes Renée Faure, Marianne ironique, hautaine et troublée, et Berthe Bovy, inoubliable dans la mère. MM. Jean Meyer et Denis d'Inès ont réussi des compositions hautes en couleur de Claudio et de Tibia, tandis que M. J.-L. Jemma prêtait sa fougue et sa sincérité à l'infortuné Cœlio. Quant à M. Julien Bertheau, Octave brillant et désenchanté, passant avec aisance d'un registre à l'autre, il a joué la fin de la pièce avec un lyrisme voilé et une mélancolie poignante qui sont d'un grand acteur.

CRAINQUEBILLE ; DARDAMELLE : Comédie-Française (salle Luxembourg).

Peut-on dire que la Comédie ait eu tort d'inscrire « Crainquebille » au réperfoire ? On pourrait répondre qu'il est légitime qu'Anatole France compte au nombre des auteurs de la Maison, fût-ce avec une œuvre mineure. Assurément, en tirant d'une de ses nouvelles ces quelques tableaux, en leur donnant une fin moins cruelle que celle du récit où Crainquebille, désespéré, va se noyer, France avait surtout voulu répondre à un désir de Lucien Guitry, souhaitant d'affirmer la variété et la puissance de son talent dans un rôle très différent de ceux où on le voyait d'ordinaire. N'empêche que ces tableaux restituent avec vérité des aspects de la vie populaire à Paris à une certaine époque. Ils ont l'intérêt de nous montrer un Anatole France peintre des mœurs familières, des petites gens, des petits métiers, de la rue... Quant au fond même de la pièce, c'est un étrange argument de prétendre que la mésaventure dont

tinée humaine quelques-unes des plus profondes remarques et des plus belles envolées de Shakespeare.

Le Memorial Theatre donne de ce drame une traduction véhémente. Familière aussi et d'un réalisme qui a paru entaché parfois de trivialité. Cette frénésie soutenue, aussi bien dans le jeu que dans la diction, où elle implique une dépense vocale que les acteurs, tous doués de voix puissantes, assument vaillamment, ne laisse pas d'étonner.

Les décors, éléments mobiles, jeu de rideaux découvrant une vaste plate-forme pour certaines scènes, sont sans beauté mais admissibles. Quant aux costumes, ils sont désagréables et leurs couleurs s'accordent mal. De l'interprétation se détache M. Michael Redgrave, Antoine à la prestance herculéenne, aux rugissements léonins. C'est peut-être la pénurie de tragédiens où nous sommes en France qui provoque notre surprise devant ses déchaînements, et Mounet-Sully était sans doute assez proche de son confrère anglais. A sa violence forcenée Cléopâtre, M^me^ Peggy Ashcroft, répond passionnément. Mais son jeu, qui fait grande place aux attitudes, aux effets plastiques, est si minutieusement calculé que le désordre même y paraît prémédité. Quant à M. Marius Goring, son Octave blond, typiquement britannique, il a l'air d'arriver d'Oxford et du Foreign Office. Cela ne veut pas dire que nous ne nous trouvions pas en présence d'acteurs de talent et de forte personnalité. Ce sont même ces confrontations qui font l'intérêt de ces rencontres avec des artistes étrangers. Et peut-être, après tout, Shakespeare pour beaucoup de Français demeure-t-il à la fois admirable et déroutant.

LA VOLUPTÉ DE L'HONNEUR DE PIRANDELLO

QU'IL est donc difficile de juger ! Un jugement est un choix; pour juger il faut comparer; on ne juge pas en soi; on juge par rapport à autre chose ; et je ne pouvais, en quittant le théâtre Saint-Georges, que dirige avec tant de bonheur M^me^ Mary Morgan, m'empêcher de rapprocher « la Volupté de l'honneur » de « Pour Lucrèce ». Non que les sujets soient comparables, ni les thèmes, ni les acteurs, ni les lieux mêmes où s'ébattent les mots de Giraudoux et les idées de Pirandello. Mais cependant... D'un côté, un raffinement parfait du style, du verbe; chaque phrase claque, frappe, porte. De l'autre côté, un toboggan de

BERNARD VERON (assis) et JEAN MERCURE dans une scène de « la Volupté de l'honneur », la si curieuse pièce de Pirandello au théâtre Saint-Georges.

LE MOIS THÉATRAL

(SUITE)

Crainquebille est victime ne nous touche plus parce que nous avons vu depuis bien des injustices plus criantes et bien d'autres attentats contre la dignité humaine. Cela ne rend pas moins pitoyable la détresse de Crainquebille. Et pour s'exprimer sans éclats violents la protestation de l'écrivain garde une valeur permanente.

M. Louis Seigner a incarné de manière très simple, très émouvante, le marchand des quatre-saisons. Un Steinlen. Metteur en scène, il a fait évoluer de la manière la plus ingénieuse, dans des décors évocateurs de J.-D. Malclès, une très nombreuse distribution, d'où se détachent MM. Henri Rollan, Roussillon, Galabru et M^me^ Bretty.

A écouter « Dardamelle » on est surpris que cette pièce ait pu, à la création, être accueillie comme un chef-d'œuvre. Est-ce le pastiche moliéresque qui provoqua l'enthousiasme ? Il nous gêne aujourd'hui et nous paraît artificiel. M. Emile Mazaud avait trouvé un « point de départ ». Cela valait un acte, sans doute, mais trois... L'intérêt va faiblissant et la manière mécanique dont la situation est exploitée fatigue. Dans un décor clair et aéré d'André Villebeuf, MM. Jean Marchat, Chamarat et leurs camarades s'évertuent. M^lles^ Yvonne Gaudeau, Lise Delamare, Denise Gence méritent tous les éloges.

ETE ET FUMEES, de Tennessee Williams (adaptation de Paule de Beaumont), au théâtre de l'Œuvre.

Elevée dans un milieu puritain, une fille de pasteur s'éprend d'un jeune médecin. Elle ne croit qu'à l'âme, il est rigoureusement matérialiste. Il cherche à la séduire, mais elle ne cède pas. Et tous deux vont suivre des routes opposées. Peu à peu le médecin parvient à une conception différente de la vie et, comme elle le désirait, s'élève jusqu'à la notion de l'âme et de la pureté. En sens inverse, la jeune femme ressent cruellement le tourment de la chair. Elle s'offre à celui qui la désirait. Trop tard, il refuse ce don.

Parcourue de ce courant d'érotisme violent qui sillonne toutes les pièces de Tennessee Williams, « Eté et fumées » — un titre bien peu euphonique — est tour à tour réaliste et poétique. Avec ses multiples tableaux, qui ont fourni à Leonor Fini matière à des décors un peu tarabiscotés, la technique s'apparente à celle du cinéma. Cette pièce a trouvé une interprète d'une pleine maîtrise en M^me^ Sylvia Montfort, dont le clavier de comédienne est d'une exceptionnelle étendue.

AZOUK, d'Alexandre Rivemale : Théâtre Fontaine.

Une farce et une féerie tout à la fois. Guignol, si vous voulez, mais un guignol pour grandes personnes. Rendons grâce à l'auteur, M. Alexandre Rivemale, qui a su conter si joyeusement cette histoire bouffonne, parsemant son dialogue de traits caustiques et de judicieuses observations. La Provence était un cadre tout indiqué pour cette pièce, où l'on voit un doux ivrogne, Arsène, lecteur fanatique du « Petit Explorateur illustré », casser un vase où depuis quatre-vingts ans vivait en comprimé, par la volonté d'un

sentiments traduits en idées, ou d'idées traduisant des sentiments. Pour ceux qu'amusent les jeux de l'esprit — et j'en suis — la pièce de Pirandello procure un plaisir analogue à celui que donne la féerie géralducienne des mots.

Pirandello vous fait rêver ; Giraudoux vous emmène avec lui sans vous laisser le temps de rêver.

Les décors de Mme Leonor Fini sont charmants. Evocations italiennes qui restituent l'époque et le lieu où se déroule l'action de la pièce. Nous sommes en 1910, dans une famille italienne. Une jeune fille a cédé à un homme mal marié, mais marié quand même, et dans un pays où le divorce n'existe pas. Il s'agit de cacher cet événement. Or on découvre par miracle un homme dont l'existence jusqu'alors a été peu recommandable au regard des règles sociales, et l'on assiste au spectacle étrange, mais courant, dit-on, d'une famille qui veut aux yeux du monde apparaître comme parfaite — tout en menant une vie fort éloignée de cette perfection — et qui, pour sauver les apparences, fait appel à un homme à qui il importe guère de paraître peu honorable à la société, pourvu qu'il reste sincère en lui-même et, comme il dit, « propre ».

EN résumé, tout est bien si la société ignore ces turpitudes, et qu'importe que l'on se méprise soi-même si l'on se regarde dans une glace. Qu'importe la désapprobation publique pourvu qu'on ne se méprise pas soi-même. Comme il est attachant ce Baldovino à qui l'on fait épouser la jeune Agathe et qui va vivre à côté de ce marquis épris d'une autre que sa femme. Baldovino va contraindre tous ses comparses à jouer le jeu, « son jeu », celui de la droiture rigoureuse. Le miracle se produit et le rideau se fermera sur un Baldovino ayant forcé l'amour de sa jeune femme, qui est devenue mère des œuvres du marquis Fabio Colli. Fabio sera désespéré, tandis que Baldovino sera un homme heureux et, souhaitons-le, honnête non seulement envers lui-même, mais aussi envers la société.

Tout cela est très subtil, très torturé, très romantique, parsemé de mots brillants : « Il est plus facile d'être un héros que d'être un honnête homme : une action d'éclat vous classe comme héros, mais être honnête homme, cela veut dire l'être toute une vie, et c'est bien long... » La volupté de l'honneur, c'est « la joie des saints dans les fresques d'église ».

JEAN MERCURE, qui a réglé la mise en scène avec intelligence et esprit (elle lui a d'ailleurs valu le prix de la mise en scène), campe un Baldovino extraordinairement réel. Robert Favart, le marquis, a un rôle bien peu flatteur, mais il le sauve par la distinction de sa belle prestance. Mme Jeanne Provost — la mère d'Agathe — joue avec tact et intelligence. M. Bernard Veron, l'ami, est un aimable confident. La jeune fille qui « a fauté », Mlle Jandeline, n'atteint pas dans « la Volupté de l'honneur » au même relief que M. Jean Mercure. En revanche, dans l'acte d'Alexandre Dumas fils qui complète le spectacle, « une Visite de noces », cette actrice incarne en grande artiste Mme de Morancé. Elle y montre un charme exquis.

Quel dommage qu'on ne joue pas ce petit chef-d'œuvre à la Comédie-Française ! Jean Mercure et Mary Morgan, en le montant au théâtre Saint-Georges, l'ont exhumé d'un injuste oubli. Car cette brève comédie, vive, amusante, un rien scabreuse, est une peinture de mœurs qui n'a rien perdu de ses qualités et de son action sur le public.

JEAN VILAR a remporté un grand succès au Palais de Chaillot dans le « Don Juan » de Molière en compagnie de Daniel Sorano (Sganarelle).

LE MOIS THÉATRAL (SUITE)

brahmane offensé, un éléphant sacré : Azouk. Le pachyderme retrouve forme, volume et voix — il parle même français « avé l'assent » — et s'installe dans la salle à manger du gendre d'Arsène, maire socialiste et farouchement anticlérical du bourg, livré aux affres d'une campagne électorale. On voit tout ce que l'auteur a pu tirer de péripéties d'une pareille donnée. Ce n'était qu'un rêve, mais il s'en passe jusqu'au réveil du père Arsène, ahuri et furieux ! Décors de Jean-Denis Malclès, qui brosse même de la jungle un tableau à la « Douanier Rousseau ». Il faut louer en bloc toute la troupe. Un nouveau succès et bien mérité pour les Grenier-Hussenot.

LES HUSSARDS, de P.-A. Bréal, aux Noctambules.

Un drame de l'occupation... qui se passe dans l'Italie stendhalienne de 1797, ce qui a permis à l'auteur, P.-A. Bréal, de s'aiguiller vers une satire pleine d'humour. C'est l'aventure d'Ange-Marie Le Gouce et Flicot, deux hussards de la veine des deux compères du « Train de 8 h. 47 » et homériques à la façon des héros de la « Belle Hélène ». Tous deux risquent d'être fusillés pour avoir perdu leur monture. Grâce à la frousse qu'ils inspirent aux habitants d'un village lombard et à la victoire de Bonaparte, ils se tirent indemnes de la Capoue où ils s'étaient englués. Cette tragi-comédie, contée avec une verve irrésistible, est jouée avec un entrain endiablé par Jacques Fabbri, Jacques Grello et une troupe dont la bonne humeur ne faiblit pas.

LE GRELUCHON DELICAT, de Jacques Natanson, aux Mathurins.

Une reprise qui fait regretter qu'après des débuts éclatants M. Jacques Natanson se soit détourné du théâtre. Non que sa comédie ne « date » assez visiblement çà et là — les mœurs, bonnes ou mauvaises, évoluent vite — non qu'elle soit exempte d'invraisemblances et d'arbitraire. Mais elle contient beaucoup d'observations pénétrantes sur l'anatomie sentimentale. Elles s'expriment en un dialogue aux répliques brèves et crépitantes que le temps n'a point détérioré. Grand plaisir de retrouver, après trente ans passés, une œuvre qui a gardé ce bouquet. Mlle Laurence Aubray, MM. Victor Francen, Gailland et Versini la servent mieux que bien.

DON JUAN : Théâtre National Populaire.

Voilà, à coup sûr, un des meilleurs spectacles du T. N. P. Le Don Juan de Jean Vilar, intrépide jusque dans l'instant où le châtiment l'accable, inacessible à la crainte et au regret, restera dans la mémoire. Jean Vilar a eu des moments supérieurs : la scène avec M. Dimanche, la tirade sur l'hypocrisie. Car on a eu grand plaisir à constater que l'artiste — contrairement à certaine fâcheuse représentation de « Richard II » — s'attachait à éclairer son texte, à varier ses inflexions, à éviter la monotonie vocale. Sans partager tout à fait l'enthousiasme d'un grand nombre pour le Sganarelle de M. Sorano, que j'ai trouvé assez terne dans la scène d'exposition, il est juste de dire que l'ensemble mérite de vifs compliments.

DU RAVEL DANSÉ

PAR ROBERT KEMP

« La Pavane pour une infante défunte », œuvre de jeunesse, d'une exquise transparence, si moelleuse de mélodie, mais dont la popularité irritait Ravel quand son talent fut devenu plus rare et raffiné, ce n'était pas une mauvaise idée de la transformer en ballet. L'Opéra-Comique en a donné une image mouvante assez agréable. Les costumes, évidemment, ne pouvaient s'inspirer que de Velasquez, des têtes bouclées et enrubannées, des riches et raides robes de cour qui brillent, au Louvre et au Prado, et de leurs toiles incomparables... Dans un clair-obscur qui les rend plus nobles encore et plus chauds, on les a vus bouger lentement sur un fond noir uni qui venait, lui, de Zurbaran... Scène de grand deuil, émouvante, joie des yeux... Je ne sais pourquoi, cependant, Serge Lifar a assemblé tant de gestes anguleux, saccadés, alors que le chant se déroule sans cassures, sans syncopes ; pourquoi il a accumulé les pliés du genou, et fait boiter, en avant, en arrière, ses couples danseurs, et les prêtres qui défilent à l'arrière-plan... Le parti pris, très accentué, déroute un peu. Il y a heurt entre ce qui se voit et ce qui s'entend... Mme Espanita Cortez et M. Jacques Chazot menaient ces balancements, qui n'étaient pas très difficiles... Et ils jouaient des mains et des poignets comme si des oiseaux voletaient au-dessus des têtes. Pourquoi tant de jeux de mains ? Madrid n'est pas à Bali, ni à Java...

Composer un ballet sur l' « Alborada del Gracioso », si multiple, si complexe, comédie en cent actes divers, qui évoque plutôt la mimique et le chant, et les prouesses de la guitare que la danse, exigeait plus d'ingéniosité... Je ne suis pas très sûr que Mme Espanita Cortez, chorégraphe et danseuse étoile, m'ait enchanté. Le spectacle est agréable. Mais pour trouver soudées ensemble la partition et la danse, il faut dépenser tout ce qu'on a de bonne volonté... M. Michel Gével, heureusement, a été un « Gracioso » qui méritait son titre ; fin comme un insecte à longues pattes et à maigre corselet, il a bien répondu à nos songes. Et Mme Cortez, après tout, si elle n'est pas une virtuose de la danse, même de la danse espagnole, nous a souri d'un joli visage ; et les clartés d'azur de sa robe avaient tant de fraîcheur...

Pour encadrer ces deux bibelots tout neufs, et une exécution parfaite du « Menuet antique » — Albert Wolff a tenu la baguette toute la soirée, hardi et soigneux — on reprenait deux des œuvres « gaies » les plus charmantes — avec « la Belle de Haguenau » qu'il faudrait remonter aussi ! — de l'école contemporaine. « L'Heure espagnole », de Ravel, où Mlle Denise Duval devient tout à fait charmante ; où Raymond Amade perd un peu de son brillant ; où Jean Vieuille est toujours solide, de muscles et d'intonations... Mais je constatais qu'entre l'orchestre et le plateau il y avait un abîme. L'orchestre, bavard, piquant, fantasque, allait toujours plus loin, plus haut dans la malice, dans l'audace, que les artistes. L'orchestre avait l'air du maître qui montre jusqu'où il faut oser ; et les acteurs, de disciples intimidés, toujours en deçà...

Enfin, on a bien fait de remonter l' « Angélique » d'Ibert, vraiment gaie, simple comme une boîte à joujoux. Mme Geori Boué avait retrouvé le mordant et la vigueur de sa voix.

LE MOIS THÉATRAL (SUITE)

SIEGFRIED, de Jean Giraudoux, à la Comédie des Champs-Elysées.

Il est assez réconfortant de constater que la reprise de « Siegfried » a pu fournir, avec une brève interruption, une carrière de plus de trois cents représentations et qu'à chacune le public s'est pressé. Remercions les animateurs de la Comédie des Champs-Elysées de nous avoir donné ce plaisir de beau, d'authentique théâtre. Plaisir accru par le goût de la présentation et par la qualité de l'interprétation, qui comprenait Raymond Rouleau, Jacques Castelot, Jany Holt et Françoise Christophe.

LA BETISE DE CAMBRAI, de Jean de Létraz : Théâtre du Palais-Royal.

M. de Létraz exploite un filon fructueux. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne continue pas puisqu'il a une clientèle fidèle, donc satisfaite. Son nouveau vaudeville n'est ni meilleur ni pire que ceux qui l'ont précédé.

★

LE 3e ALBUM DU THEATRE DE FRANCE

Qu'on en dise du mal, si l'on ose... Le théâtre est encore un des refuges du « spirituel ». S'il lui arrive de se galvauder, un oubli total le poursuit. Mais ce qu'il a tenté de noble mérite d'être enregistré pour l'avenir. Un ouvrage, de haut luxe et de goût, un collecteur de scènes, de portraits, de décors, un résumé des efforts accomplis et des réactions de l'opinion devant ces efforts, comme « Théâtre de France », ennoblit le théâtre, par ses choix et sa présentation, ses images et ses textes. Voici la troisième « année » de ce recueil. Son rédacteur en chef, Gilles Quéant, a voulu qu'il conservât « les traces d'une exaltation supérieure ». Qu'il fût la mémoire infaillible des amoureux du théâtre. Il le sera. Depuis les festivals d'Avignon — « le seul endroit au monde, disait un visiteur étranger, qui nous donne une idée vivante de ce que fut la Grèce » — jusqu'à « l'Ile des Chèvres » et aux « Indes galantes », en ranimant le « Richard II » de Vilar et son « Don Juan », « la Princesse d'Elide » et « Coriolan » à Lyon, « Christophe Colomb », nos Tartuffes (les quatre, Yonnel, Jouvet, Ledoux, Marchat), les soirs de « Sud », de « la Puissance et la Gloire », il nous rend des émotions qui, sans lui, commenceraient de s'évanouir. Et quels « portraits de maîtres » sont les grandes photographies de Baty, d'Herrand, de Supervielle, de Casarès, de Sylvia Montfort, de Valentine Tessier, d'Yvonne Printemps, du couple Jeanne Moreau-Suzanne Flon dans « l'Heure éblouissante »... Tant de visages vibrants d'intelligence et de passion !

R. K.

L'AUBERGE DU CHEVAL BLANC

Mille costumes, vingt-six décors, trois cents personnes sur scène. M. Benoit-Léon Deutsch a bien fait les choses pour la reprise de cette opérette célèbre. Il a même habillé les musiciens et les ouvreuses de costumes tyroliens. La mise en scène, réglée il y a quelques années par Maurice Lehmann, est aussi habile que fastueuse et compte des « clous » sensationnels. Des ballets pleins d'agréments, d'excellents artistes tels que Colette Riedinger, hier encore Clairette Angot à l'Opéra-Comique, Luc Barney, Fernand Sardou, Jacky Gencel, Suzanne Sully, en voilà pour des mois de divertissement assuré aux petits aussi bien qu'aux grands.

3 DISPARUS

OSCAR STRAUS

L'AUTEUR de tant d'opérettes fameuses, Oscar Straus, est mort à Bad-Ischl en Autriche. Il avait quatre-vingt-quatre ans, étant né à Vienne en 1870. Elève de Grädener dans sa ville natale, puis de Max Bruch à Berlin, il fut pendant plusieurs années chef d'orchestre dans diverses villes d'Allemagne. Puis il se mit à la composition d'opérettes et obtint très vite un succès qui le rendit célèbre. Parmi ses nombreuses œuvres jouées un peu partout, il faut citer surtout « Rêve de valse », « le Soldat de chocolat », « Trois Valses », qui fut reprise, l'an passé, à la Gaîté-Lyrique.

Mme RASIMI

LA plus étonnante « costumière » que le music-hall ait connue a quitté à quatre-vingt-quatre ans le monde de paillettes, de plumes et de tulles où elle vivait. Pendant plus d'un demi-siècle Mme Rasimi avait habillé les revues à grand spectacle. Sa direction de Bataclan était restée fameuse et les grandes tournées que, depuis 1920, elle envoyait chaque année à l'étranger, maintenaient la réputation que lui avaient value son imagination et son goût. Peu de temps avant sa mort elle travaillait encore dans son immense atelier, où tant de music-halls se fournissaient en costumes.

SUZANNE DEVOYOD

UNE des doyennes des artistes français, Mme Suzanne Devoyod, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Elève de Got, elle entra à la Comédie-Française en 1907 après avoir joué sur diverses scènes, interpréta de nombreux rôles classiques et modernes, devint sociétaire en 1920 et prit sa retraite en 1937. Mais son principal titre est d'avoir créé chez Antoine « la Parisienne », de Becque. Amie de la reine Amélie de Portugal et du roi de Suède, Suzanne Devoyod, fille et nièce d'artistes célèbres, était chevalier de la Légion d'honneur.

LE FILM DU MOIS

PAR DENIS MARION

CAPITAINE PARADIS

LA veine humoristique est, depuis six ans, l'une des plus fécondes du cinéma britannique : ce qui ne paraîtra pas surprenant aux lecteurs de « Gulliver », « Tristam Shandy » et « Mr. Pickwick », mais qui laisse rêveur ceux qui savent que, pendant quarante ans, la production nationale ne dépassa pas une honnête médiocrité et que ses premières manifestations de vitalité furent dues, d'une part, à l'arrivée des émigrés d'Europe centrale après l'avènement d'Hitler et, d'autre part, à l'école documentariste, qui se caractérisait par une austérité revêche. Il est peut-être plus curieux encore que ce genre de films ait conquis l'étranger et spécialement la France, qu'on lui aurait crue à priori réfractaire. « Noblesse oblige », qui en demeure le chef-d'œuvre, n'a même été apprécié en Angleterre qu'après son succès sur le continent. (Mais une réaction commence à se manifester et plusieurs bons esprits sont demeurés imperméables à la saveur de « Capitaine Paradis », précisément.) Enfin ce n'est pas la conséquence de l'épanouissement singulier d'une ou de plusieurs personnalités : bien que certains noms se rencontrent plus souvent que d'autres aux génériques, il semble que le courant soit plus fort que les individus qu'il porte. Si dans quatre cents ans ces bobines parviennent à nos descendants sans être accompagnées du moindre commentaire, ils seront tentés de croire que les scénaristes, réalisateurs et comédiens anglais du milieu du XX[e] siècle partageaient la même tournure d'esprit, comme aujourd'hui nous avons tendance à confondre en un vaste être collectif les dramaturges élisabéthains.

AINSI je ne connaissais jusqu'à présent d'Anthony Kimmins que des œuvres sérieuses dont aucune ne dépassait une honnête moyenne. Il vient de nous donner un des films les plus drôles que je sache : « Capitaine Paradis » (Protestons en passant contre la sottise de la traduction : « le Paradis du capitaine », exact équivalent de l'anglais, définissait à merveille le sujet et était tout aussi publicitaire.)

Le thème en est vieux comme le monde. C'est celui du voyageur obligé par sa profession de vivre alternativement dans deux villes et qui entretient un ménage dans chacune d'elles. En l'occurrence, il s'agit de Gibraltar et de Tanger. Mais le poncif est renouvelé d'une manière étourdissante, grâce à une observation véridique dans le détail et à une philosophie qui va plus loin qu'elle n'en a l'air.

Un Grec du V[e] siècle avant notre ère distinguait :

« Nous avons des épouses pour nous procurer une descendance légitime, des courtisanes pour la satisfaction des sens et des hétaïres pour la joie de l'esprit. »

Les hommes modernes sont moins raffinés, mais ils n'en demandent pas moins aux femmes des qualités ou des défauts contradictoires. Le cinéma, qui doit pour beaucoup son succès à sa capacité de fournir un simulacre de réalisation aux désirs inconscients des spectateurs, exploite souvent cette situation. Une des solutions proposées par Hollywood consiste à parer l'héroïne de tous les attraits des filles perdues, puis à révéler dans les derniers mètres qu'il s'agit d'un regrettable malentendu et qu'une fois mariée elle fera une épouse irréprochable.

Les scénaristes du « Capitaine Paradis » ont pris exactement le contrepied de cette recette. Leur héros a fait deux parts de sa vie. A Gibraltar, il est le mari pot-au-feu d'une excellente ménagère ; à Kalik, l'amant noceur et boute-en-train d'une capiteuse danseuse. Cette judicieuse répartition de sa vie sentimentale lui procure une source intarissable de plaisirs et ne lui vaut qu'un minimum d'ennuis.

LA pointe de la combinaison consiste à montrer que ce système ne convient pas aux femmes. Elles aussi ont des exigences complexes et inconciliables ; elles aussi attendent de leur compagnon qu'il tienne plus d'un rôle. En sorte que la femme d'intérieur recherche des plaisirs plus pimentés et se fait enlever par un gigolo, tandis que la danseuse aspire à une vie plus calme et convoite un mari rassis. Plusieurs critiques ont émis l'opinion que rien n'eût été plus facile au protagoniste d'intervertir alors les rôles et ont reproché aux scénaristes cette absence d'imagination. Pour ma part je les en félicite, au contraire. Ce renversement de situations serait dans la ligne d'un vaudeville, alors que « Capitaine Paradis » conserve le ton d'une comédie où la vraisemblance l'emporte toujours sur l'arbitraire. Il n'est que trop vrai que nous aimons chez tel être un trait de caractère qui nous déplairait chez tel autre. Sans compter que le capitaine aurait trouvé que, faute d'expérience, sa compagne de Gibraltar possédait aussi peu de talent pour l'émoustillement des sens que celle de Kalik pour le confort de son intérieur ; les deux intéressées, de leur côté, auraient été également irritées de découvrir un homme insoupçonné dans celui dont elles avaient si longtemps partagé la vie.

La catastrophe finale est donc inéluctable. Elle se reproduit avec une symétrie un peu affectée, mais une ultime bouffonnerie vraiment imprévisible nous plonge dans une irréalité totale et nous interdit de prendre trop au sérieux un spectacle qui cherche avant tout à nous divertir et qui y réussit excellemment. Comme toujours se produit ce qu'on pourrait appeler, par analogie avec la réaction en chaîne, le miracle en chaîne. Le scénario étant parfait, la mise en scène est d'une précision et d'une discrétion savoureuses, n'appuyant sur aucun effet et les mettant néanmoins en valeur. Alec Guiness est le merveilleux acteur que l'on connaît depuis longtemps : il n'a jamais été plus sobre ni plus comique. J'ai beaucoup d'admiration pour Fernandel : entre les deux, j'avoue pourtant que je n'hésite pas. On revoit avec un ravissement attendri Celia Johnson : elle se révèle ici une comédienne pleine d'esprit. Yvonne de Carlo a été choisie pour exécuter un numéro de danse excitant au possible : elle le réussit à la perfection. Jusqu'à Charles Goldner, dont l'emphase méditerranéenne forme un séduisant contraste avec la sobriété voulue des autres.

Heureux Anglais qui n'ont mis que cinquante ans à trouver la source du film comique !

SUR LE "PLATEAU"

UN BON CHOIX

S'il faut en croire les mauvaises langues, les membres du jury qui décernèrent le dernier prix Suzanne Bianchetti à Etchika Choureau n'avaient vu aucun de ses films.

Mais tout le monde est d'accord : le choix fut excellent et Etchika Choureau a beaucoup de talent.

Quel est encore ce critique qui n'allait jamais voir un film, de peur, disait-il, de perdre son objectivité ?

SIMPLICITE

Gloria Grahame a beaucoup de succès, et des plus variés. L'intellectuelle équipe des « Cahiers du cinéma » lui consacre des éloges dithyrambiques et les critiques newyorkais l'ont sacrée, pour 1953, la meilleure partenaire pour son rôle des « Ensorcelés ». Plus qu'à son talent, c'est à son air qu'elle doit sa renommée. Quel air ? L'air « sexy », comme disent les Américains, et leurs journalistes n'ont pas manqué de lui demander comment elle le prenait, s'attirant cette réponse déconcertante :

« C'est très simple. Il suffit de penser à un homme. »

LES DEBUTS FACILES

La télévision française aura connu son premier grand succès auprès du public par son émission quotidienne sur le congrès de Versailles.

Rappelons à ce propos que, jusqu'en 1949, il n'existait pas de journal télévisé : on se bornait à émettre des fragments d'actualités cinématographiques. Quand Jean Luc fut nommé aux programmes, il entendit composer un vrai journal, enregistré en direct. Bien entendu, il n'y avait ni crédits, ni appareils. On en loua à bas prix et certains opérateurs poussèrent le dévouement jusqu'à utiliser leur camera personnelle, ce qui provoqua une énergique protestation des services administratifs :

« La technique, c'est NOUS. Les appareils doivent être fournis par NOUS. Leur utilisation relève de NOTRE direction.

— Et s'il n'y a pas d'appareils ?

— Vous attendrez qu'il y en ait ! »

Par bonheur, on passa outre.

BOUT D'ESSAI

Quand William Wyler accepta de tourner « Vacances romaines », il décida de confier le principal rôle féminin, celui de la jeune princesse, sinon à une débutante, tout au moins à une actrice dont les traits ne seraient pas connus du public américain. Tous les « talents scouts » de la Paramount furent donc alertés et chargés de faire tourner aux candidates une scène du scénario.

C'est ainsi que le metteur en scène vit à Hollywood, entre des dizaines d'autres, celle qu'Audrey Hepburn avait tournée à Paris, où elle venait de figurer dans « Nous irons à Monte-Carlo ». Pendant la projection, William Wyler ne témoigna d'aucun intérêt spécial. Deux minutes après il déclarait qu'Audrey Hepburn serait la princesse.

Il avait donné comme instructions secrètes aux opérateurs de continuer à tourner après le rituel : « Coupez ! » et les réactions de la jeune actrice après la scène l'avaient convaincu qu'elle était capable de jouer le rôle.

LES CRITIQUES A LA BARRE

... Mais l'Art est difficile

QUE l'art soit difficile, une ballerine réputée, Mme Nikitina, le démontre chaque semaine le plus spirituellement du monde aux journalistes spécialisés dans la critique des spectacles de danse. A peu près comme le philosophe prouvait le mouvement en marchant, Mme Nikitina explique la danse en faisant danser. La chorégraphie est chose compliquée. Elle a des règles strictes, son vocabulaire hermétique au profane. Les prouesses y sont athlétiques, mais ne souffrent point l'imprécision. Sans invoquer Valéry, quiconque assiste à un ballet éprouve bien le sentiment que sa réussite participe de cette beauté mystérieuse que les initiés reconnaissent à la mathématique.

Sans doute y eut-il des critiques connaisseurs en technique, aptes à parler avec autorité le langage de la chorégraphie : André Levinson, Léandre Vaillat et le cher Maurice Brillant, disparu il y a peu. Mais bien souvent la danse ne fait éclore sous la plume des commentateurs que des morceaux plus ou moins brillants, où la « poésie » tient lieu d'appréciations motivées. Il n'en ira plus de même désormais si les critiques, soucieux d'asseoir leurs impressions sur des connaissances substantielles, viennent écouter les propos de Mme Nikitina. Propos brefs, d'ailleurs. L'exemple vaut mieux que dispense une future étoile qui semble descendue d'un pastel de Degas. Et, plus encore, l'épreuve personnelle. Car les critiques se plient à la sévère gymnastique des professionnels. Les voici à la barre, exécutant les mouvements pénibles qui assouplissent et disciplinent les muscles. Ils ont beaucoup de bonne volonté et, quelquefois, des aptitudes. Et s'il n'est pas sûr qu'ils peuplent les cohortes de sylphes de l'Opéra et autres scènes, du moins peut-on croire que la danse sera désormais pour eux autre chose qu'un prétexte à rhétorique. Pourquoi, d'ailleurs, ne verrait-on pas un jour un petit ballet dansé par les critiques ? Peut-être décideraient-ils tels de leurs confrères de la musique et de l'art dramatique à entonner *Aïda* ou à endosser le pourpoint de Hamlet. Quelle soirée !

Roger DARDENNE.

INSTRUMENT DOCILE à la voix de Nikitina, Chimi, la petite « monitrice », n'a que douze ans et deux ans d'école... Souriante, infatigable, elle décompose les pas, reprend la démonstration, enseigne aux critiques attentifs les durs exercices qui préparent à l'envol. Ci-dessus, à la barre, la jeune danseuse exécute pour les « élèves » un dégagé à la seconde.

NIKITINA accomplit avec l'aisance que donne la maîtrise ce qui coûte tant de peine à ceux qui ne sont pas entraînés. Une « attitude » exige souplesse, élégance, vigueur. Les critiques travaillent avec bonne volonté, et l'on voit, ci-contre, notre collaboratrice Martine Cadieu (à gauche) perfectionnant sa technique à la barre.

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

A TRAVERS L'HISTOIRE

L'HISTOIRE s'est enrichie récemment de plusieurs livres importants à des titres divers.

Il faut mettre au premier rang le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, traduit et présenté par Mlle Régine Pernoud sous le titre « Vie et Mort de Jeanne d'Arc » (Hachette). Ce n'est pas de l'histoire d'historien ; c'est le document tout vif — et de quelle valeur !

Le procès de condamnation de Jeanne d'Arc est bien connu du grand public, car il a été plusieurs fois traduit et édité. Au contraire le procès de réhabilitation, qui fut entrepris une vingtaine d'années après la condamnation, n'avait jamais eu que des traductions fragmentaires du texte latin de l'édition Quicherat. C'était grand dommage. Car sur la personne de Jeanne, sur sa vie, sur le cadre familier de son histoire, ce second procès ne complète pas seulement le premier ; il nous apporte bien d'autres choses.

Ce fut la mère de la Pucelle qui, avec l'appui de Charles VII, demanda et obtint cette enquête afin de réhabiliter la condamnée. Le procès se poursuivit de 1450 à 1456. Les juges se transportèrent dans tous les lieux où Jeanne d'Arc avait vécu. A Domremy ils entendirent les compagnes et les compagnons de l'enfance de Jeanne — notamment son amie Hauviette, dont le nom est devenu célèbre depuis que Péguy l'a tiré de l'oubli — les paysans du village, les prêtres qui se souvenaient de sa piété, ses parrain et marraine. A Vaucouleurs, ce furent les compagnons de Baudricourt qui évoquèrent la première étape de Jeanne dans sa mission. « J'aurais aimé l'avoir pour fille », dit un vieux seigneur. On recueillit encore les souvenirs des bourgeois d'Orléans, ceux qui l'avaient logée, ceux qui l'avaient aidée, les compagnons d'armes, l'écuyer de Jeanne, son page, le duc d'Alençon, des chevaliers, tous ceux qui avaient entendu parler la Pucelle, tous ceux qui l'avaient vue agir et combattre.

Enfin, on entendit les témoins du procès de Rouen, plusieurs juges survivants et de nombreux témoins du supplice. A quel point le procès de condamnation fut truqué par la mauvaise foi de Cauchon, c'est ce qui ressort avec évidence de ces témoignages. La réhabilitation de Jeanne est éclatante.

Mais le plus beau de ce livre est l'espèce de résurrection qu'il nous donne de Jeanne d'Arc, de sa figure vivante, dépouillée de tout aspect conformiste ou légendaire. Et non seulement d'elle-même, mais de tout son entourage, de tous ces gens de l'ancienne France, dans leur vérité simple et directe. Péguy, qui avait lu et assimilé le texte de Quicherat, nous avait fait savoir combien cette évocation des Français du XVe siècle par leurs propres paroles était riche de vie vraie et d'humanité savoureuse. Mais il faut prendre une communication directe de ces propos où passe l'âme même du peuple de France. Grâce à l'édition de Mlle Régine Pernoud, nous avons là un ouvrage capital, où c'est la voix de notre pays que l'on entend résonner.

UNE autre page de notre histoire — mais celle-là est délirante — est retracée par M. Albert Mousset dans « l'Etrange Histoire des convulsionnaires de Saint-Médard » (Ed. de Minuit).

Voici en raccourci ce curieux épisode de la vie religieuse au XVIIIe siècle, tel que M. Albert Mousset nous le rappelle. Un diacre du diocèse de Paris meurt d'épuisement après une vie de jeûne et de privations volontaires. Etait-ce un saint ? Un fait miraculeux, qui se serait produit lors de ses obsèques, tendrait à le manifester. Tout Paris accourt au tombeau du thaumaturge, malades ou infirmes, les bien portants aussi. Le cimetière de Saint-Médard est bientôt le théâtre de scènes de frénésie. Des hommes et des femmes s'agitent, se trémoussent, poussent des hurlements. Ils se disent animés de l'esprit de Dieu par l'intercession du diacre.

La police ferme le cimetière. C'est alors dans des maisons particulières, clandestinement, que les convulsionnaires continuent leurs pratiques fanatiques. Mysticisme ou saturnales ? Il y a des flagellations, des crucifiements, des scènes scandaleuses. Les extravagants sont poursuivis, traqués, arrêtés. Beaucoup se cachent ou s'enfuient. Mais, dans les prisons, ceux qu'on a incarcérés recommencent de plus belle. Cela dura trente ans.

Est-ce là un phénomène de folie collective ? Pour donner à cette histoire toute sa signification, il faut la replacer dans la vie spirituelle de l'époque. Le XVIIIe siècle n'est pas seulement le siècle des philosophes ; c'est aussi celui où le jansénisme, persécuté, réagit et répand des ramifications dans toute la population. Le diacre enseveli à Saint-Médard était janséniste. D'autre part, la licence des mœurs, au temps de la Régence, suscitait des réactions morales et spirituelles qui, dans un monde déséquilibré, pouvait prendre des aspects forcenés.

L'histoire des convulsionnaires de Saint-Médard prend ainsi une valeur que M. Albert Mousset met fort bien en lumière. Cet épisode de la petite histoire éclaire la grande.

LE vaste ouvrage de M. Jacques Pirenne, « les Grands Courants de l'Histoire universelle » (Albin Michel), sera prochainement achevé en six volumes. Le cinquième vient de paraître. Il est consacré aux deux derniers tiers du XIXe siècle : de 1830 à 1904.

La thèse de M. Jacques Pirenne est essentiellement celle-ci : les courants de l'histoire tiennent surtout à une alternance entre les civilisations continentales et les civilisations maritimes. Quand, à une époque donnée, la prédominance appartient à la puissance continentale, on voit celle-ci prendre forme en des empires autoritaires, autarciques, où les populations sont asservies à la tyrannie. Au contraire, du côté des mers et des océans, se développent la politique et l'économie libérales, les fédérations d'Etats démocratiques, l'activité des libres institutions et des libres échanges.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR ALBERT MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

LE JAPON

Paul Mousset, « Neige sur un amour nippon » (Grasset, 284 pages). Un roman en marge d'un reportage de guerre, mais qui ne le cède en rien à celui-ci quant à la valeur documentaire. Les lecteurs de « France-Illustration » se rappellent les brillantes chroniques que l'auteur a consacrées à la Corée et à ces pays d'Extrême-Orient dont il est un de nos meilleurs connaisseurs. Voyageur infatigable, psychologue et fin lettré, Paul Mousset nous conte ici deux aventures sentimentales qui servent de cadre à une étude comparée de la Japonaise et de la femme américaine. Les deux aventures tournent court mais nous font pénétrer dans cette société désaxée qui vit à Tokio sous le régime de l'occupation.

L'Américaine, sauvée par le héros du roman, représente le courage, la bonne humeur sportive, le coup de tête. L'Asiatique est une créature douce et mystérieuse qui aime à philosopher sur les hommes et les événements, cite Balzac et connaît le monde occidental. Elle est mêlée à un obscur complot où réapparaît la vieille xénophobie nippone dressée contre l'occupant. Nous sommes loin des types conventionnels popularisés par Madame Chrysanthème et Butterfly ; c'est le nouveau visage du Japon que nous fait entrevoir l'auteur à travers le caractère tantôt prime-sautier, tantôt fuyant de sa passagère fiancée.

Mais ce qu'on ne saurait trop louer, c'est le charme indéfinissable de ce récit, l'atmosphère à la fois subtile et colorée dans laquelle il se déroule, la nuance délicate des touches qui font que, ce livre refermé, il laisse au lecteur un paysage plus évocateur, des images plus vivantes que n'en saurait offrir un ouvrage de pure documentation.

LA SOCIETE DU SECOND EMPIRE

Marguerite Castillon du Perron, « la Princesse Mathilde : un règne féminin sous le Second Empire » (Amiot-Dumont, 312 pages). Arrière-petite-fille de Duruy, l'auteur a été la première à pouvoir consulter les archives de la princesse Mathilde, où figurent de nombreuses liasses de lettres de Théophile Gautier, de Maupassant, d'E. de Goncourt, de Taine, de Sainte-Beuve et des personnalités qui fréquentèrent le célèbre salon de la fille du roi Jérôme.

C'est toute une société que fait revivre cette biographie mouvementée d'une femme qui n'aimait point l'impératrice Eugénie et qui, plutôt que de se laisser éclipser par une cour frivole où elle ne trouvait qu'ennui, aspira à faire de son entourage le foyer intellectuel du régime. Elle y connut les joies plus intimes du travail et de l'amitié.

Il arrive d'ailleurs que les deux puissances coexistent, de même que sur la planisphère la masse des continents fait réplique à l'étendue des océans. Ainsi, de nos jours, voit-on face à face la continentale U. R. S. S. et les démocraties libérales unies par le pacte atlantique. Mais c'est là l'histoire dont M. Pirenne dressera le tableau dans son dernier volume.

Le cinquième nous montre, sous ses aspects divers, l'époque de libéralisme que fut le siècle d'avant le nôtre. On peut le centrer sur l'Angleterre victorienne. Mais M. Pirenne nous ouvre bien d'autres horizons. L'évolution de l'Europe au XIX[e] siècle est replacée par lui dans une vue de l'histoire universelle qui va de l'Extrême-Orient, pour qui 1830 était encore le moyen âge, aux jeunes nations sud-américaines. Il y a là un monde et une époque dont M. Pirenne excelle à faire valoir les succès et les progrès. Il est libéral de conviction. De tous les siècles de l'histoire, le XIX[e], si souvent décrié, n'est pas loin de lui sembler le plus heureux et le plus parfait.

IL y a une autre histoire que celle des événements et des grands hommes.

C'est celle de la vie de tous les gens et de tous les jours. On la trouve, magnifiquement évoquée, dans l' « Histoire de la Société française », qui avait été entreprise par Louis Halphen, et qui a été menée à bien sous la direction de Roger Doucet (F. Nathan).

Du moyen âge à nos jours, c'est un tableau complet de la vie de la France et des Français : de la villa carolingienne au Paris contemporain, des mœurs de l'époque féodale à la cour des Valois, du Versailles de Louis XIV au Paris de la Révolution, des salons des Précieuses aux cafés littéraires du XVIII[e] siècle et au Boulevard. C'est prodigieusement riche et vivant ; animé d'illustrations innombrables, toutes choisies avec un grand souci d'éviter la banalité. On commence par feuilleter ce livre ; puis on s'arrête longuement, de page en page, devant tous les documents qu'il nous révèle. Dans le genre encyclopédique, c'est une réussite accomplie.

SOMMES-NOUS DES PORNOGRAPHES ?

PAR GÉRARD CAILLET

LA question est donc posée devant l'opinion internationale : la littérature française est-elle pornographique ?

C'est, du moins, ce qui ressort de l'affaire Druon.

L'affaire Druon a commencé par une lettre. Une lettre privée. Il n'est pas dans les habitudes de Maurice Druon de livrer au public sa correspondance ; cette fois-ci pourtant il a cru utile d'en révéler le contenu. Il faut avouer qu'il n'avait pas tort.

Il s'agissait d'une lettre de son éditeur. Pas de son éditeur français, qui est René Julliard, mais de son éditeur allemand. Privilège des grands écrivains : Maurice Druon est traduit dans toutes les langues.

L'éditeur allemand de Maurice Druon s'appelle Hieronimi. Il habite Bonn et il est un peu étonné de voir son auteur accusé d'outrage à la pudeur.

« Le procureur d'Etat de Cologne, écrit M. Hieronimi, a fait saisir le tome III de la trilogie « la Fin des hommes », « Rendez-vous aux Enfers », à cause d'un prétendu outrage à la pudeur... On a saisi des exemplaires jusqu'à maintenant surtout à Cologne, Munich, Nuremberg, etc. On a porté plainte contre moi... » Il a l'air un peu étonné, un peu peiné, un peu vexé aussi de penser que le procureur qui l'accable ainsi est un ancien Sturmführer des S. A...

Le livre de Maurice Druon est assez connu (et pas seulement parce qu'il représente un des « Goncourt » les plus suivis par le public) pour que l'on se dispense d'en refaire l'analyse. Dans l'immense fresque consacrée à la destinée de la famille Schoudler, il est une étape impressionnante ; la pire peut-être parce que, si les hommes doivent finir, les derniers soubresauts ne sont pas les plus jolis. Les vices — les « habitudes », si vous préférez — d'une société s'y succèdent dans un crescendo qui a l'air, par instant, d'une gageure ; à tel point que la scène qui clôt le volume (et qui n'est, somme toute, qu'un inceste fraternel) vous prend un petit air de fraîcheur sympathique pour la seule raison que les partenaires sont, pour la première fois depuis 300 pages, à la fois jeunes, beaux et amoureux... Livre amer, destinées tourmentées, désespoir et violence : il semble quelquefois que la coupe déborde. Certains morceaux de bravoure sont scabreux. On ne les mettrait pas entre toutes les mains. Mais où diable a-t-on pêché qu'il y avait là une intention pornographique ?

Ou alors, c'est toute une tradition de notre littérature qui est condamnable.

DE Versailles, où il se retire lorsqu'il veut travailler en paix (sans doute parce qu'il connaît bien les pièges de Paris et de ses salons), Maurice Druon lui-même s'en est expliqué.

« Mes livres, a dit en substance Maurice Druon, sont simplement les héritiers de la littérature naturaliste. Quant aux Allemands, je ne vois pas en quoi ils ont quelque chose à nous reprocher à ce sujet. »

Il n'est pas nécessaire, semble-t-il, d'épiloguer longuement sur le premier point. Relisez Zola. Les appétits naturels de ses paysans, si l'on veut un exemple, sont décrits avec une précision et une emphase qui nous étonnent encore aujourd'hui. Nous nous disons : « Tiens, ils écrivaient déjà ainsi en ce temps-là. » Et nous sommes tout fiers de respirer si loin dans le siècle un petit vent de liberté, qui a fini par balayer les miasmes de « Madame Bovary » et de sa stupide condamnation. Encore se proposait-on, à Médan, d'autres écrits — qui n'ont jamais vu le jour — et où cette liberté devait s'affirmer davantage. L'essence même du naturalisme n'est-elle pas de ne rien laisser de côté ?

Le second point soulevé par la réponse de Maurice Druon est plus curieux. Il vise la littérature allemande.

Ici, il ne faudrait pas se méprendre. Nous pourrions, en effet, fort bien, à notre tour, tomber dans le même travers et commencer à reprocher à nos voisins cela même qui les gêne chez nous ! Inutile donc de remonter à « Mädchen in Uni-

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

(SUITE)

La vie sentimentale de la princesse fut une suite de déceptions. Elle faillit épouser Louis-Napoléon et manqua à la fois ce mariage et le trône. Elle épousa le Russe Demidoff, qui la traita brutalement et rompit après six années d'union, qu'il tenait déjà pour un record de fidélité. Elle se lia alors avec le statuaire Nieuwerkerque, qui ne lui fut pas moins infidèle, puis avec un peintre et rimeur de médiocre envergure, Claudius Popelin, qui la trompa pendant dix ans sous son propre toit.

Sa vieillesse désabusée se prolongea, entourée d'amitiés neuves comme celle de Coppée, de Lavisse, de Gebhart. Peu avant sa mort, elle reçut un témoignage de respect assez inattendu : Loubet lui fit porter une rose à longue tige « de la part de la France ». Ce geste l'émut ; elle retint la fleur dans sa main jusqu'à ce qu'elle s'effeuillât.

Elle mourut le 2 janvier 1905. Aujourd'hui, un lotissement et des méandres de rigoles boueuses sont tout ce qui reste de ce parc de Saint-Gratien où se réunissaient les « fidèles » de la princesse.

LE ROMAN

Alberto Moravia : « la Belle Romaine » (Flammarion).

Le maître livre de Moravia. D'une tension et d'un style remarquables. Pourtant n'y a-t-il pas quelque monotonie dans cet ultra-réalisme où se complaît (« derrière » Moravia, je le sais bien) la littérature italienne ?

Jacques Decrest : « le Tambour des dunes » et « le Bal de la Montagne noire » (Pierre Horay).

Deux romans policiers. Mais aussi deux romans tout court. Jacques Decrest a su donner une épaisseur à son commissaire Gilles et lui offre à résoudre des problèmes qui relèvent généralement de la pure psychologie. Tout cela ne fait qu'accroître notre agrément.

Yves Gandon : « la Ville invisible » (Grasset).

La veine « insolite » de Gandon. Nous nous promenons en plein mystère : un mystère à la fois cocasse et émouvant. Cocasse, parce que le recommencement du temps est un joli thème à variations subtiles. Emouvant, car la question posée est celle du bonheur : est-il possible de conserver notre bonheur en recommençant notre vie « avant » l'instant où il s'est rompu ? Le Gandon moraliste apparaît donc derrière le Gandon imaginatif. Et c'est ce qui donne à ces pages fort bien venues — où le mystère emprunte pourtant au vieux fonds druidique — une résonance véritablement faustienne.

Pierre Boulle : « la Face » (Julliard).

Cette fois le romancier du « Pont de la rivière Kwaï » a poussé l'absurde à l'extrême. Un magistrat finit par nier le propre témoignage de ses yeux par fidélité rigoureuse à l'appareil judiciaire. Une des plus curieuses tentatives de Pierre Boulle. Attachante, sinon totalement convaincante.

Vern Sneider : « l'Honorable Maison de thé » (Hachette).

L'occupation américaine du Japon. Cela ne fait pas oublier « l'Honorable

form » et d'entamer, si l'on peut dire, le contre-procès de l'art allemand. Un exemple encore suffira.

L'un des plus beaux romans parus ces temps derniers en France est en effet l'œuvre d'un Allemand. Il s'appelle « Jusqu'à l'aube » et son auteur Goes ; celui-ci est un pasteur protestant d'une petite ville ; un pasteur qui a beaucoup de talent.

Ce pasteur raconte l'histoire d'un autre pasteur chargé d'assister un déserteur condamné à mort ; on voit qu'il ne s'agit pas d'une aventure guillerette. Les hasards de son cantonnement improvisé font de notre héros le camarade de chambre d'un aviateur qui part le lendemain pour Stalingrad ; et l'aviateur, pour sa dernière nuit, a fait venir près de lui sa jeune fiancée : leur étreinte dans l'ombre bercera la méditation ultime du pasteur sur le dossier de son condamné à mort. La scène est fort émouvante. La scène est émouvante, mais il serait aussi facile d'écrire qu'elle est scandaleuse. Et d'autant plus scandaleuse que, comme disent les bonnes âmes, « rien n'est décrit » ! Et de parler de blasphème suggestif ! Car voilà où mènerait ce petit jeu du nationalisme littéraire.

Il convient naturellement de rester en deçà.

De protester très haut en défendant l'honneur de Maurice Druon. De se dire aussi que ceux qui le voudraient hypocritement condamner sont tout simplement des hommes.

Et des imbéciles !

EN même temps, il faut aussi considérer que l'affaire pose un problème.

Un tout autre problème et qu'il n'est pas facile de cerner bien clairement : c'est celui de la responsabilité des éditeurs.

De certaines sollicitations et de certains encouragements.

Non à la pornographie, mais au « croustillant ». Et si l'on juge par ce que l'on peut lire, il ne s'agit évidemment pas des seuls éditeurs français.

Je songe à certaines jaquettes dont s'ornent volontiers les couvertures des romans et dont la puissance attractive veut égaler celle des plus raccrocheuses affiches de cinéma. Je songe à certaines questions que l'on pose — machinalement, bien sûr — aux auteurs qui portent leurs manuscrits : « Est-ce qu'il y a des passages osés ? » Je songe au texte de certaines « prières d'insérer ». Je songe à ces avocats dont le concours devient nécessaire, avant de donner le bon à tirer, pour savoir jusqu'où, légalement, « on peut aller ». Je songe à certaines œuvres où les passages « audacieux » s'échelonnent, sans nécessité intérieure, selon un rythme qui semble prévu à l'avance, et comme s'il fallait chaque fois relancer un lecteur à l'assaut d'un texte qui ne suffirait pas, sans ces menus agréments, à le maintenir en haleine.

Je ne suis pas pudibond de nature et je ne m'en formalise pas.

Mais il m'ennuierait de voir un jour un Maurice Druon pâtir de la réputation que créent lentement autour de notre littérature ces petites ruses.

LES LIVRES D'ART

PAR MAURICE SÉRULLAZ

LES éditions Amiot-Dumont viennent de publier trois magnifiques volumes de très grand format dans la Galerie des Merveilles. Le texte de ces volumes consacrés à Giotto, Fra Angelico et Rembrandt est de notre confrère Jean Bouret ; les nombreuses planches en couleurs (une trentaine pour chaque volume) ont été réalisées en Italie sous la direction du peintre et maître-imprimeur Annibale Belli. « La fidélité totale », telle est la devise choisie pour cet ensemble qui a suscité de nombreuses mises au point avant d'en arriver à ce « reflet » de l'œuvre d'art qu'ont voulu nous donner MM. Belli, Jean Bouret et les éditions Amiot-Dumont. Ce sont des ouvrages réalisés par des hommes de métier, passionnés et sincères, qui sont de précieux documents pour l'artiste ou l'érudit aussi bien que pour le touriste, qui garde ainsi la vision permanente de chefs-d'œuvre parfois trop rapidement entrevus.

A LAUSANNE, les éditions Mermod font paraître un très remarquable ouvrage consacré au dessin français au XVII[e] siècle, abondamment illustré de cent trente-six reproductions. M. Jean Vallery-Radot, conservateur en chef du Cabinet des Estampes à la Bibliothèque Nationale, aidé de M. Ph. Jaccottet pour les notices biographiques, a établi, outre le choix des œuvres, un texte et un catalogue conçus avec l'érudition et la sensibilité qui le caractérisent. Le maniérisme et le réalisme, le baroque et le classicisme sont étudiés d'une façon très pénétrante. Les grands maîtres, tels que Bellangé, Callot, Poussin, Claude Gellée, Le Brun, apparaissent dans tout leur rayonnement à côté d'artistes parfois moins connus ou méconnus. C'est un volume d'une rare qualité, qui fait suite à d'autres études sur le dessin aux XVIII[e], XIX[e] et XX[e] siècles.

Les éditions Albert Morancé publient un ouvrage consacré aux sculptures de Braque, avec trente-cinq planches et un texte de Stanislas Fumet. Braque peintre avait un rayonnement mondial ; on connaissait moins Braque sculpteur. Ainsi, grâce à ce magnifique volume, il nous est permis de juger de la valeur exceptionnelle de Georges Braque, qui peut être considéré comme un de nos plus grands artistes contemporains.

Enfin les éditions Fernand Hazan viennent de sortir un volume consacré à un choix de dessins de Watteau avec un texte et un catalogue rédigés par M[me] J. Bouchot-Saupique, conservateur du Cabinet des Dessins du Musée du Louvre. La sensibilité artistique de M[me] Bouchot-Saupique, sa haute compétence et son amour des dessins s'expriment dans ces quelques pages qui font ressortir le génie d'un de nos plus grands maîtres.

YVAN CHRIST, « Pierres flamandes), préface de Paul Florens (Editions des Deux Mondes, 62 pages, 128 héliogravures format album). Cette somptueuse publication encadre une série de notices consacrées, par un des meilleurs connaisseurs de notre passé architectural, aux monuments de l'art flamand, dans la France septentrionale, la Wallonie et une partie des Pays-Bas.

Cathédrales, collégiales, hôtels de ville, beffrois, halles — malheureusement il en est que l'une ou l'autre des guerres mondiales ont mutilés ou réduits à l'état de ruines — les plus beaux spécimens de cet art sont groupés ici et expriment, par leur puissante originalité, les aspirations d'un peuple enivré de sa force et de son opulence. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la perfection technique des images ou de leur choix, qui fait de cet ouvrage une vivante confrontation de chefs-d'œuvre dans le cadre d'une école régionale.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR

(SUITE)

Partie de campagne », de Thomas Raucat, mais c'est éminemment distrayant.

LE THEATRE

Gabriel Arout : « la Dame de trèfle » ; Federico Garcia Lorca : « Théâtre » (II) ; Michel de Ghelderode : « Théâtre » (III) ; Arthur Adamov : « Théâtre » (I) (Gallimard).

Il n'est pas question de critiquer tout cela, mais de signaler le remarquable effort d'un éditeur qui entreprend de gros frais pour assurer l'édition d'œuvres dignes de demeurer et dont la vente n'est pas du tout certaine : le théâtre imprimé se vend mal. Félicitons Gaston Gallimard et signalons que le plus rentable « Pour Lucrèce », de Giraudoux, est paru chez Grasset.

LES VOYAGES

Luc-Marie Bayle : « le Voyage de « la Nouvelle-Incomprise » (Editions Ozanne).

Un récit plein d'humour qui relate les longues croisières de « la Nouvelle-Incomprise » dans les mers polaires australes. L'auteur, à la fois peintre et officier de l'état-major du bâtiment armé par la Marine nationale en vue de cette expédition vers la terre Adélie, a su composer un livre aussi spirituel par le texte que par les images.

LES SCIENCES

H. Piraux : « Lumière et sources lumineuses » (Dunod).

Un livre très complet qui va des lois fondamentales de la lumière jusqu'aux plus récentes applications. Ne faisant à peu près nul appel aux mathématiques, d'une lecture facile, c'est un bon exemple de vulgarisation scientifique.

L'ECONOMIE POLITIQUE

U. Vaes : « la Hiérarchie dans la structure de l'entreprise » (Dunod).

Destiné à quiconque veut connaître les méthodes modernes de rationalisation. L'auteur, professeur à l'Université de Louvain, étudie en vue de leurs applications les conceptions les plus modernes de l'organisation administrative.

L'HISTOIRE POUR LA JEUNESSE

La librairie Delagrave vient de publier dans sa collection « Aventure et Jeunesse » un livre de René Guillot, prix du roman d'aventures, « la Petite Infante ». Ce livre allie un passé vieux de trois cents ans, rempli des prouesses de deux corsaires, à un présent plein de mouvement, d'imprévu et de drôlerie. Les illustrations et les planches en couleurs sont de Line Touchet. Dans la même collection, Noré Brunel et Jacques Merlin proposent un savoureux récit : « l'Enfance d'Henri le Béarnais ». Enfin, dans la Bibliothèque Juventa, une réédition du fameux roman de Mark Twain, « Tom Sawyer ».

Roger Delpey : « Parias de la gloire » (André Martel).

Un nouvel ouvrage de l'auteur de « Soldats de la boue » et qui, par son ton, sa substance, la façon dont il pose le problème de la guerre d'Indochine, paraît appelé à connaître le même succès que les livres précédents de Roger Delpey.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

Mois de février 1954

VOICI le mois heureux de 1954. Février porte dans ses premiers jours, le 3 exactement, une merveilleuse rencontre Soleil-Lune-Vénus au VII[e] secteur de la lunaison, soutenue par un trigone de Jupiter. Que de bonheur ! Malheureusement, il n'en va pas de même des questions pécuniaires ; Mercure, isolé en VIII[e] secteur au carré du bouillant Mars au Scorpion, ne donne aucune stabilité à nos finances. Des troubles de toutes sortes dans les nations et les foyers viendront, dans la suite des jours de 1954, tisser des heures difficiles, malgré ce climat de confiance retrouvée. Il ne faut pas oublier que le trigone Uranus-Lune du 1[er] janvier, d'après W.-J. Tucker, indique « que la confiance exagérée dans les suggestions de l'instinct menace de compromettre le pénible effort du raisonnement logique ».

La porte ouvre sur de grands bouleversements moraux par une réforme des institutions traditionnelles.

RÉPERCUSSIONS DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril BÉLIER	Les nés du 3[e] décan peuvent connaître de gros déboires. Pour les 2[e] décan, un coup de chance les mettra brillamment en selle. Il s'agit pour eux de ne pas manquer l'occasion qui se présentera.
Le **20** Avril et le **21** Mai TAUREAU	Mois ennuyeux à vivre ; journées pouvant même connaître une certaine angoisse, sauf pour les 20[e], 21[e], 22[e], 23[e] degrés.
Le **21** Mai et le **21** Juin GÉMEAUX	Du bonheur, du vrai. Il vient. Il sera stable. Toutes les espérances sont permises jusqu'au 15 fevrier.
Le **21** Juin et le **22** Juillet CANCER	Pour l'instant ce signe est perdu dans le rêve ; profondes aspirations artistiques, qui, en fin de mois, peuvent prendre une heureuse forme terrestre.
Le **22** Juillet et le **23** Août LION	Le calme est recommandé. Pas d'entêtement ni de brusques décisions. Etre prudent en voyage.
Le **23** Aout et le **23** Septembre VIERGE	Ne bougez pas, n'entreprenez rien dans aucun domaine. Les chagrins sentimentaux sont à votre porte, ne l'ouvrez pas.
Le **23** Septembre et le 24 Oct. BALANCE	Pour quelque temps, les natifs de la Balance peuvent connaître des moments extrêmement heureux. Qu'ils en profitent.
Le **24** Octobre et le 23 Novem. SCORPION	Chagrin, difficultés. Un heureux effet d'Uranus fait naître une lueur de clémence pour les degrés : 20 au 24.
Le **23** Novem. et le 22 Décem. SAGITTAIRE	Jours heureux. Le 10 février, Mars pénètre dans ce signe. De grandes décisions sont à l'orée de ce mois.
LE **22** Décem. et le **22** Janvier CAPRICORNE	Honneurs et réussite pour les deux premiers décans.
Le **22** Janvier et le **20** Février VERSEAU	Mois plein d'imprévu ; votre don naturel de prémonition est dépassé par la rapidité des événements.
Le **20** Février et le **21** Mars POISSONS	Soyez très réservés et réfugiez-vous dans le mysticisme qui vous hante, en ignorant les blessures d'amour-propre.

PORTRAIT DU MOIS : NAISSANCE DU 20 FÉVRIER 1901

CE né du 20 février 1901 a besoin actuellement de soutien et d'encouragements, car il traverse des instants difficiles à vivre. Rencontres d'influx astraux assez dangereuses pour la situation. Heureusement le thème natal a une grande vitalité et, au moment où les ennuis se présentent, ce né trouve dans cette part de chance une grande énergie pour lutter. L'adresse et l'orgueil, assez secrets, guident son esprit et lui font trouver la solution sage. Une mélancolie voulue et qu'on aime laisser apparente est le propre de ce caractère. Le trait de cette personnalité est soutenu toujours par Saturne et Jupiter dans le III[e] secteur. Là est la pensée sage, réfléchie, raisonneuse, donnant à l'intelligence une pondération voulue. Tant de sagesse apparaissant de temps à autre surprend chez cet être brillant et sarcastique et l'aide à supporter les coups du sort avec un calme apparent.

Pour sa sécurité et celle des siens, il lui faut descendre des hauteurs profondes où plane son « soi ». Il se croit facilement inacessible, et en fait il est assez inaccessible aux autres pensées, cela dans une modestie réelle mais venant d'une grande profondeur d'esprit.

La patience est une de ses grandes qualités. Il souffre des contacts avec des personnes prenant la vie peu au sérieux. Mais une timidité le retient dans son désir de manifester sa façon de penser ici.

Son cœur est noble, bon, dévoué, ses pensées, ses efforts sont beaucoup pour ce foyer où une femme charmante, heureuse, attend. Ce foyer est, en effet, le beau fleuron de cette couronne.

Elévation culturelle. Ce né est intéressé par toutes les manifestations nouvelles. Excellente mémoire.

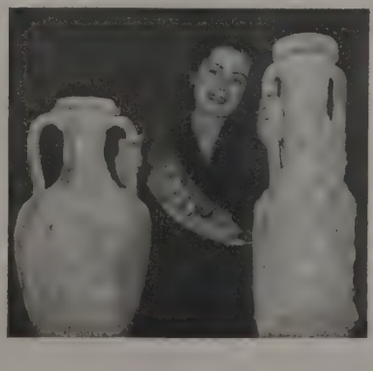
Aime lire. Son plus grand plaisir serait d'être seul dans sa bibliothèque. Du reste, sa situation touche à la librairie, à la littérature, etc., d'une façon ou d'une autre. Aurait aimé avoir une certaine influence sur la vie publique, mais je crains que cela ne soit pas. Grande nervosité. Grande activité, qui peut empêcher quelquefois de voir l'existence dans une ligne simple et normale.

LA FRANCE A PERDU EN M. DUFF COOPER UN GRAND AMI

ANOBLI il y a dix-huit mois environ et devenu le vicomte Norwich of Aldwych, lord Norwich restait et restera pour les Français qui l'ont approché M. Duff Cooper. Tous gardent en effet le souvenir de l'ambassadeur qui de 1944 à 1947 fit tant pour l'amitié franco-britannique. De tout temps, d'ailleurs, il montra pour notre pays une affectueuse et compréhensive sympathie et, en maintes circonstances, il se fit près de son gouvernement l'avocat des thèses françaises. Né en 1890, il fut un brillant élève d'Oxford, acquit comme officier en 1914-1918 des « titres exceptionnels », puis commença une carrière diplomatique et politique. Entré au Parlement en 1924, il fut plusieurs fois ministre, démissionna avec éclat au moment de Munich, fit partie du cabinet de guerre Churchill en 1940 et le quitta en 1943 pour représenter la Grande-Bretagne près le Comité de la libération, à Alger. Grand-croix de la Légion d'honneur, il s'était, quand sa mission à Paris fut terminée, fixé à Chantilly. Et c'est à bord d'un bateau français, alors qu'il se rendait aux Antilles, qu'il a succombé à une crise cardiaque. Il était aussi un écrivain de beaucoup de talent.

LES TRÉSORS DE « CALYPSO » AU BAZAR

ON sait que l'an dernier l'équipe de plongeurs du commandant Cousteau retrouva l'épave d'un navire grec coulé au large de Marseille environ deux cents ans avant J.-C. Il transportait un chargement de poterie et de vaisselle fine. Ces ustensiles furent transportés à bord de la *Calypso*. Ils ont depuis pris place au musée Borély, de Marseille ; celui-ci en a prêté un certain nombre à un grand magasin parisien, qui les a exposés pendant une quinzaine de jours. Sur notre photographie, la reine de Paris présente deux amphores.

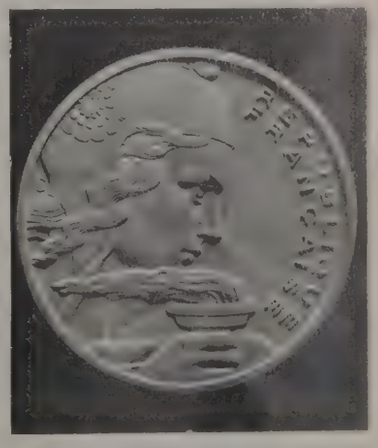


LES GRANDES VENTES

DES prix extrêmement élevés ont été atteints dans une vente de manuscrits du XII[e] au XVI[e] siècle, de miniatures et de livres du XV[e] et du XVI[e] siècle, que dirigeaient M[es] Boscher et Ader assistés de MM. Lefèvre et Guérin. La plus forte enchère a été obtenue pour un manuscrit sur vélin fin du XV[e] siècle orné de seize grandes et de cinquante-cinq petites miniatures. Cette « Histoire de la destruction de Troie » a été adjugée 20 millions. La Bibliothèque Nationale a exercé son droit de préemption. L'ensemble de cette vente a produit 82 millions.

Signalons, d'autre part, un bracelet de trois émeraudes et brillants ronds : 870.000 francs ; une broche ancienne, cinq brillants et roses : 340.000 francs ; un broche émeraude, brillants et roses : 275.000 francs ; une collections de montres anciennes : 1.500.000 francs, au total 7.800.000 francs (M[e] Rheims, MM. Boutemy et Dillée).

De son côté M[e] Laurin a vendu une bague solitaire, 3 carats 97 : 528.000 francs, et un service à thé en vermeil : 175.000 francs. M[e] Riquet a vendu une boîte en or : 240.000 francs ; une pendule en corne, d'époque Louis XV : 150.000 francs, et une petite commode : 180.000 francs. Dans une vente d'objets ayant appartenu à Pierre Loti, M[e] Couturier a adjugé 162.000 francs une statuette de chat en bronze (Egypte, époque saïte). Signalons encore une aquarelle de Dufy : 418.000 francs (M[e] Chalvet de Récy) ; un violon de Gagliano : 260.000 francs (M[e] Dubourg) ; et une tapisserie Chancellerie : 450.000 francs (M[e] Beilier).



LA NOUVELLE PIÈCE DE 100 FRANCS

L'administration des Finances vient de lancer une nouvelle pièce de 100 francs qu'elle avait commandée au graveur Robert Cochet. La fille de l'artiste, M[lle] Geneviève Cochet, a servi de modèle à son père pour cette pièce. Ainsi peut-elle se targuer de trouver son portrait dans la poche de millions de Français.

L'ENSEIGNEMENT PAR LE DISQUE

PERSONNE ne conteste l'utilité du disque dans l'enseignement. En particulier, quand il s'agit d'éducation musicale, il n'est pas douteux que l'exemple sonore facilite l'intelligence des explications orales et que sa répétition à volonté rend les plus grands services. La collection *l'Enfant musicien*, mise au point par Suzanne Haïk-Vantoura, est une réussite artistique autant que pédagogique. Une première série *(Test musical)* permet de déceler les dons musicaux des enfants. *Je sais chanter* groupe quelques chansons populaires. Enfin, avec *Joies de la musique*, où figurent des fragments de grands maîtres, se développent la sensibilité musicale et le goût de l'enfant.

26e SALON INTERNATIONAL DE LA MACHINE AGRICOLE

PARC DES EXPOSITIONS
PORTE DE VERSAILLES
2-7 MARS 1954

VOYAGE A PARIS ÉCONOMIQUE

VENEZ et SÉJOURNEZ à Paris, à peu de frais : Des forfaits de transport et de séjour très avantageux vous sont offerts. ÉCRIVEZ-NOUS pour vous renseigner, sans engagement.

GRATUITEMENT

Vous recevrez, sur simple demande adressée au Salon, 95, rue Saint-Lazare, Paris-IXe, un très beau dépliant en six couleurs comprenant le plan du Salon et celui de Paris.

MARCHÉ EUROPÉEN DU MACHINISME AGRICOLE

Radiomatic

CONSTRUIT DANS LA MÊME USINE QUE LES RÉCEPTEURS CRISTAL-GRANDIN DE RENOMMÉE MONDIALE

DÉMONSTRATION ET VENTE CHEZ MM. LES CONCESSIONNAIRES ET ÉLECTRICIENS AUTOMOBILE

CHEZ LES CONSTRUCTEURS D'AUTOMOBILES

Le baron Petiet (ci-dessus), qui, depuis trente-cinq ans, présidait la Chambre syndicale des constructeurs d'automobiles, a fait connaître à ses collègues qui venaient de le confirmer dans ses fonctions qu'il ne souhaitait pas conserver celles-ci. Les membres de la Chambre syndicale ont exprimé au baron Petiet leurs regrets de sa décision et l'ont nommé président d'honneur. Ils ont appelé à la présidence effective M. Pierre Lemaigre, directeur général de Latil.

LES SPECTACLES

LE MONDE ENTIER
VIENT
AUX FOLIES-BERGÈRE

ATELIER
LES QUATRE VÉRITÉS
de Marcel AYMÉ

UN ÉBLOUISSEMENT
UNE INCOMPARABLE RÉUSSITE
LES
AMANTS DE VENISE
A MOGADOR

Le livret de cette opérette à grand spectacle, tiré par Henri VARNA, Marc CAB et René RICHARD du célèbre roman populaire de Michel ZEVACO, accompagné d'une musique étincelante de Vincent SCOTTO, remet à la mode la fastueuse Venise des Doges.

Marcel MERKES, jeune premier de belle prestance, beau chanteur et excellent comédien, Paulette MERVAL, Alexandre RIGNAULT et une troupe triée sur le volet ont obtenu un véritable triomphe. Ce nouveau spectacle va faire courir tout Paris et semble bien éclipser tout ce qui a été fait jusqu'ici dans le domaine de l'opérette. Bravo, Mogador !

TH. DES VARIÉTÉS
FERNAND GRAVEY
GISÈLLE PASCAL
JOUENT
FRÈRE JACQUES
D'ANDRÉ GILLOIS

THÉATRE DE LA MADELEINE
HÉLÈNE OU LA JOIE DE VIVRE
d'ANDRÉ ROUSSIN et MADELEINE GRAY

LE NOUVEL AMBASSADEUR DU CANADA

Pour succéder au général Vanier comme ambassadeur en France, le gouvernement canadien a choisi M. Jean Désy. Le nouveau représentant du Canada à Paris est âgé de soixante ans. Il enseigna le droit international à l'Université de Montréal et fut précédemment ambassadeur au Brésil et en Italie. Il connaît fort bien notre pays. En effet, il fut conseiller d'ambassade à Paris avant de représenter le Canada en Belgique et aux Pays-Bas comme ministre plénipotentiaire.

UN NOUVEAU CHEF DE GOUVERNEMENT

A la suite du décès récent de M. Dupont, M. Joseph Beck a été nommé premier ministre du gouvernement luxembourgeois. Il est en même temps chargé du ministère de l'Agriculture.

DANS LA LÉGION D'HONNEUR

M. Flouret, Président de l'E. D. F., Grand-Croix.

Sur la proposition de M. Edgar Faure, ministre des Finances et des Affaires économiques, le gouvernement a élevé à la dignité de grand-croix dans l'Ordre de la Légion d'honneur M. Marcel Flouret, président du conseil d'administration de l'Electricité de France.

Président de Chambre à la Cour des Comptes, M. Marcel Flouret, depuis la Libération, a occupé successivement les fonctions de préfet de la Seine, de président de la Société Nationale des Chemins de Fer français et de gouverneur de la Banque de l'Algérie et de la Tunisie. Récemment, il a été désigné à nouveau par M. J.-M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce, comme président de l'Electricité de France sur la proposition unanime du conseil d'administration de cet établissement.

C'est en juin 1946 que M. Marcel Flouret avait été promu grand officier de la Légion d'honneur.

⁂

LE prince Louis de Broglie, de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. En même temps que l'illustre physicien, plusieurs autres personnalités scientifiques sont élevées à la même dignité ; ce sont : MM. Paul Montel, Paul Louis, Victor Gautier, Portevin, membres de l'Institut, et le docteur Lemierre, président honoraire de l'Académie de Médecine.

D'autre part, M. Friol, directeur du cabinet du président de la République, a été promu commandeur ainsi que M. Radais, doyen honoraire de la Faculté de Pharmacie, et M. Ricard, président de la Chambre syndicale de la sidérurgie.

M. Friol

M. Lapeyre

Notons encore les promotions au grade d'officier de M. Cassin, président honoraire du Syndicat des négociants en vins en gros de Marseille, conseiller honoraire du commerce extérieur, ainsi que de MM. Jean Hauswirth, Benet, directeurs au ministère de la Reconstruction, Bonnome, inspecteur général de la Reconstruction, et Beteille, procureur général près la Cour de Paris.

UNE importante promotion au titre du ministère de l'Information a paru dans le courant du mois de janvier. Nous y avons relevé avec plaisir au nombre des nouveaux officiers : MM. Guy Lapeyre, directeur général des Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne, Pierre Lazareff, l'animateur de « France-Soir » dont il est le directeur général, et Fernand Terrou, conseiller de préfecture de la Seine, chef du service juridique et technique de la presse à la présidence du Conseil. D'autre part, notre confrère Marc Blanquet, de « France-Soir », spécialiste du théâtre, ancien collaborateur de Jouvet, est nommé chevalier. A tous nos chaleureuses félicitations.

Dans la même promotion figurent encore M. Châtelain, directeur général de « la Liberté de l'Est », et nos confrères Paul-Emile Dizard et Robert Kistler, promus officiers. Au même grade est promu notre confrère André Stibio au titre de la présidence du Conseil.

Sont nommés chevaliers MM. Marcel Reichenecker, directeur administratif du Syndicat de la presse quotidienne régionale ; Jean Toscane, speaker à la Radiodiffusion ; Raoul Calmet, directeur des services administratifs de « Nice-Matin » ; Emile Chamagne, ingénieur général des télécommunications ; René Coulet, président-directeur général de « Samedi-Soir » ; François Francis, journaliste ; Armand Gaillard, ingénieur en chef des télécommunications de la Radiodiffusion-Télévision ; Georges Corne, directeur des « Cahiers Charles de Foucauld » ; Jean Lhospied, directeur général du « Journal du Centre » ; Roger Massfur, directeur commercial des papeteries Darblay ; Paul Darblay ; Paul Maupetit, sous-directeur à la Radiodiffusion ; Pierre Soulié, directeur de la « Tribune du Centre et du Sud-Est » ; Ernest Dessaint, journaliste.

Au titre militaire, sont nommés chevaliers : MM. J.-M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce ; Bouët, secrétaire général du syndicat des journalistes, et au titre de la Résistance (internés et déportés), M. Pierre Brunon, chef de cabinet du secrétaire d'Etat à l'Information.

M. Marret

M. Louvel

EDOUARD MARRET

NOUS avons relevé avec un vif plaisir, dans la promotion du ministère de l'Information, le nom de notre excellent collaborateur Edouard Marret, nommé chevalier. Ancien directeur de l'hebdomadaire « l'Eveil provençal », il a été vice-président de l'Association des journaux républicains nationaux, et a mis au service de plusieurs organismes professionnels le plus actif dévouement. A « France-Illustration », où la sûreté de ses informations et l'aménité de son caractère sont unanimement appréciées, il ne compte que des amis. Nous lui adressons nos bien cordiales félicitations.

⁂

A NEW-YORK, le consul général de France, M. Jean de Lagarde, a remis les insignes de la Légion d'honneur à deux nouveaux chevaliers, MM. Burton C. Budd, vice-président de la « Packard Motor Car Company », et Frank T. Magennis, vice-président de la « Goodyear Tire and Rubber Export Company ». M. Magennis est président du conseil d'administration de la Fédération routière internationale, dont M. Budd est l'ancien président et demeure directeur. Tous deux ont été décorés pour la part qu'ils ont prise, à la tête de la F. R. I., à l'amélioration du réseau routier français.

BIBLIOPHILIE

Demandez l'envoi franco (3 timbres) de notre catalogue-mémo.

GALANTS ET ROMANTIQUES

Illustrés par des Maîtres - Ouvrages précieux, Impeccables à petit tirage sur pur chiffon. EN SOUSCRIPTION

Bientôt dans la série princeps galants XVIII^e

ZÉNÉYDE D'HAMILTON par UZELAC

L'œuvre prestigieuse en couleurs du grand peintre

ERYX-ART, 120, Bd de la Chapelle, Paris (18^e)

C. Jones

Crêpe de Chine

Parfum
Eau de Cologne
Poudre

F. MILOT

parfumeur
PARIS

Photo Machatchek

SNCF 81.53

* Pour les principales stations de sports d'hiver

BILLETS DE WEEK-END

30 % DE RÉDUCTION

COURRIER MUSICAL, PAR L. MAURICE-AMOUR

ARTISTES SOVIÉTIQUES

LE « Festival de Musique et Danse soviétiques » de fin 1953 sera-t-il le prélude à des échanges artistiques réguliers entre la France et l'U. R. S. S. ? Souhaitons-le, pour maintes raisons. Déjà cette première tentative a suscité la vive curiosité du public parisien, avide de pénétrer dans un domaine à explorer. Est-ce à dire que nous sommes en mesure, dès à présent, de dresser l'exacte situation de l'art musical russe contemporain ? Je ne le pense pas. Le « Festival », limité aux seuls interprètes, n'a présenté ni compositeurs nouveaux, ni ensembles et formations symphoniques. Nous restons un peu sur notre faim et, faute de notions moins sommaires, notre opinion demeure en suspens.

Les trois virtuoses présentés : violon, chant, piano, sont, les deux premiers surtout, d'un niveau remarquable. Mais c'est peut-être Igor Oïstrakh — fils et disciple du célèbre David — le tempérament musical le plus exceptionnel de cette équipe. Il a plus et mieux que l'éblouissante vélocité acquise par un travail acharné. Il a le charme, la fraîcheur native qui touchent la sensibilité, sans détours ni artifices vibratoires. On est ému par cette manière directe et simple, cette juvénile pureté, cette sonorité ravissante. Sans nul doute, une fois la maîtrise et la plénitude ajoutées à tant de dons, il rejoindra bientôt ses plus grands aînés.

Dans la même semaine, nouvelle et séduisante apparition : Zaria Doloukhanova, admirable mezzo-soprano. La puissance et la grâce s'unissent en elle ; et, si elle possède l'éclat et l'intensité dramatique, elle connaît aussi l'art des nuances, où la douceur et le charme ont leur force expressive.

Enfin, dernière venue à l'affiche des jeunes virtuoses soviétiques, voici Bella Davidovitch, prix Chopin. Moins brillante que ses deux camarades elle n'en est pas moins charmante à entendre partout où la transparence et la légèreté sont requises, car sa fine nature musicale est moins à l'aise dans la puissance et le brio. Elle offrait un programme bien composé, où la première partie nous donna l'occasion d'entendre la délicieuse traduction de la suite de ballet « Roméo et Juliette » de Prokofiev, qu'elle interprète avec une grâce spirituelle et une poésie rare.

POUR VOTRE DISCOTHÈQUE

ORATORIO CLASSIQUE :

Il existe aux U.S.A. une « Haydn Society », qui a enregistré à Boston : « la Création » pour solistes, chœurs et orchestre, magnifique fresque sonore composée en 1798. Les chœurs de l'Opéra et l'Ensemble philharmonique de Vienne se sont placés sous la baguette vigilante de Clemens Krauss. Trude Eipperle, soprano ; Julius Patzak, ténor, et George Hann, basse, chantent à la perfection (1). Une grande puissance d'expression émane de ce chef-d'œuvre du XVIII[e] siècle.

BALLET MODERNE :

Darius Milhaud s'est attaché, lui aussi, à évoquer « la Création du Monde », mais il la présente sous l'aspect d'un étrange ballet nègre aux accents puissants, incisifs, que « The Columbian Chamber Orchestra » a fixé sur microsillon. Sur l'autre face figure une partition de Copland : « El Salon Mexico ». La France et l'Amérique se trouvent ainsi réunies et les mélomanes auront plaisir à comparer deux œuvres de grande valeur musicale, dirigées fermement l'une et l'autre par Léonard Bernstein (2).

MUSIQUE DE CHAMBRE :

Certaines compositions françaises pénètrent à l'étranger ; parmi celles-ci figure le « Quatuor à cordes » en fa majeur de Maurice Ravel. Il est émouvant d'entendre le Quatuor de Budapest en détailler les accents chatoyants avec une conscience, un respect des nuances, une rectitude du rythme dignes des plus grands éloges. Tantôt les sonorités s'amalgament, se fondent, se développent, expressives, tantôt elles s'imposent, ardentes, chaleureuses (3).

DANSE :

Henry Leca et son ensemble rythmique tracent avec ardeur les sillons d' « Extasié », un tango de José Belmonte, et d'un boogie-woogie de Derck New : « Cross Hands », qui bénéficient tous deux d'une excellente scansion, apte à encourager les évolutions des danseurs amateurs et professionnels. Les œuvres de musique légère ne sont plus traitées comme autrefois. On se contentait facilement d'un accompagnement très simple destiné seulement à soutenir la ligne mélodique. Actuellement cette dernière est volontairement négligée, incorporée dans de somptueuses agrégations harmoniques, enveloppée de sonorités qui la revêtent totalement et ne lui permettent pas même de se laiser deviner... C'est là une méthode nouvelle qui exige des compositeurs une science infiniment plus complète (4).

(1), (2), Erato, (3), (4), Philips.

MISS FRANCE 1954

M[lle] Irène Tunc, une brune de 1 m. 70, mannequin de son métier, et qui avait déjà été Miss Côte d'Azur, a été élue Miss France pour 1954. L'élection a eu lieu à Evian, et M[lle] Tunc a été choisie entre dix-sept concurrentes.

Les plus économiques des Motoculteurs !

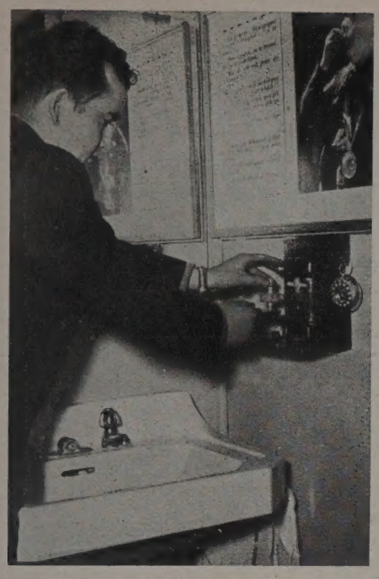
MABEC

CB 2 3 cv 80 kgs

JUNIOR 2 cv 68 kgs

Horticulture - Arboriculture
Pépinières - Parcs et Jardins
Cultures maraîchères

27, rue d'Orléans
NEUILLY - SUR - SEINE
MAI. 73-30



VIN A TOUS LES ÉTAGES

C'EST une innovation appelée à faire quelque bruit que l'aménagement réalisé par un hôtelier de Dijon dans son établissement. En effet, ce n'est plus seulement l'eau courante froide et chaude dans chaque chambre que cet hôtelier offre à ses clients, mais le vin courant, rouge et blanc. De petits pressoirs munis de tâte-vin sont installés dans les chambres. Il suffit de tourner un robinet et le bourgogne coule. Voilà une heureuse adaptation de l'ancienne coutume qui faisait jaillir le vin des fontaines aux grandes solennités. Espérons qu'il n'y aura pas d'abus.

LA MUSIQUE EN SORBONNE

LA Maison des sciences, l'actif centre universitaire, accorde à la musique une place importante dans son programme culturel. L'an passé, les causeries de M. Jean Witold avaient obtenu un grand succès. Cette année, la Maison des sciences a organisé en Sorbonne un cycle de concerts qui prendra fin au mois d'avril. Le sujet en est *la Musique française et ses traditions*. Les conférenciers et les artistes qui prennent part à ces manifestations sont MM. Jacques Chailley, Norbert Dufourcq, Marc Pincherle, Verchaly, Claude Rostand, Jean Doyen Christian Ferras, André Marchal, le quatuor Pascal.

UN PRÉCIEUX AIDE-MÉMOIRE

ON le doit à M. Armand Meggle, président du Centre d'expansion française (77, rue des Saints-Pères). Ce *Memento du Commerce extérieur* est une véritable petite géographie universelle de poche qui contient sur tous les pays du monde l'essentiel de ce que l'on doit savoir (superficie, population, monnaie, passeport, commerce extérieur.)

PUBLICITÉ EN RELIEF

La France graphique, la belle revue des arts et industries du Livre, vient de publier un numéro du plus vif intérêt dont le thème est : « La gravure du XV^e^ au XIX^e^ siècle ». Mais ce numéro présente, en outre, une particularité exceptionnelle. Certaines pages d'annonces ont été réalisées en relief par le procédé des anaglyphes. *La France graphique* est très vraisemblablement la première revue française à offrir à ses lecteurs des annonces à trois dimensions et cette nouveauté méritait d'être signalée.

LE MOIS HIPPIQUE, PAR TRÉ-HARDY

PALMARÈS DES JUMPINGS 1953 ET CALENDRIER S. H. F. 1954

Les grands vainqueurs de l'année dernière.

LA liste des chevaux de concours hippique classés en fonction des sommes gagnées en 1953 est parue récemment, donnant les noms des cracks du lot de tête. Elle autorise ainsi le jeu des pronostics pour la saison prochaine. N'accordons toutefois qu'une valeur relative à ce palmarès, il y manque le décompte des épreuves disputées. Si certains « jumpers » ayant beaucoup tourné ont rapidement crevé le plafond du million, d'autres, par contre, qui les valent ne galopèrent qu'avec intermittence et ne peuvent rivaliser mathématiquement avec les « voyageurs ». Enfin l'obstacle pur est un sport de gentlemen et d'amateurs ; ses rapports ne sauraient se comparer aux bénéfices de course. Les prix dépassant 100.000 francs sont une rare exception. Ne risquons donc en l'occurrence aucune comparaison.

Camélia IV, première nommée d'après la liste de la S. H. F., fille de Séducteur et de Séduisante, forte anglo-arabe de sept ans, a été constamment montée par M. Georges Calmon. Elle totalise 1.232.099 francs. A la Fête mondiale du cheval elle a passé 2 m. 10, essayant 2 m. 20, ce qui sembla tout de même son plafond. Ses gros moyens ne l'empêchent pas d'être très maniable et de galoper léger. A son actif, en restant uniquement sur le plan national, la Ville de Compiègne, celle de Sedan, le Prieuré à Dinard et une infinité d'autres prix. Voulette L, jolie jument très photogénique, vient en seconde position avec 1.126.182 francs. Interprétée dans l'impulsion croissante par notre champion olympique, M. Jonquères d'Oriola, elle s'est affirmée, semble-t-il, sur les durs parcours de Biarritz, où elle enleva quatre premiers prix, dont la Ville de Biarritz et la Puissance Loewenstein. Elle triompha à Londres, Dublin et Genève. Alesia, troisième, vibrante anglo-arabe aux ordres du colonel des Roches de Chassay, émarge pour 1.090.450 francs. Son style sur les gros obstacles semble une gageure. Un mur de 1 m. 90 sans appel ne la gêne nullement.

Saluons au passage une championne du S. O., Annabella B, placée quatrième, 1.043.050 francs, que M. Pellissier amena maintes fois à la victoire.

Dernière des « millionnaires », accusant 1.018.670 francs, Bienvenue, petite jument énergique et adroite, prend le numéro 5. Conquête de M. Calmon, elle devrait encore mieux faire en 1954.

Parmi les autres leaders, Charleston, à M^lle^ José Bonnaud, 705.603 francs, est affiché neuvième. Le tumultueux sauteur a eu quelques ennuis, d'où son rang honorable sans plus. Barnum, au comte de Bartillat, est un cheval à retenir ; disons-en autant de Vif-Argent, si M^me^ Lalonde continue à le sortir, et de Muscadin à M. O. Perron, à notre avis un grand espoir.

Les grands nationaux de 1954.

LA S. H. F., société mère de tous les concours de France, commencera ses réunions par celle de Pau du 20 au 28 mars, qui sera également la première de la saison hippique. Bordeaux suivra du 1^er^ au 5 avril, puis Nantes du 12 au 16 mai. Paris (Etrier) prendra place du 20 au 23 mai, précédant Saint-Lô du 27 au 30 mai. Le Concours central de Fontainebleau est ensuite annoncé pour le 9 juin, il durera jusqu'au 14. Vichy, du 25 juin au 4 juillet, fera de nouveau galoper sur les grandes parallèles du Sichon. Deauville, du 15 au 19 juillet, s'annonce comme très brillant, maintenant son rang de rassemblement majeur. Compiègne, du 10 ou 13 septembre, et Fontainebleau, du 5 au 10 octobre, s'inscrivent en dernier sur la liste. D'autres jumpings nationaux ou internationaux sont prévus, plus nombreux que jamais. Leurs dates ne sont pas fixées.

VITRAGE ISOLANT

THERMOPANE

SOURCE D'IMPORTANTES ÉCONOMIES DE CHAUFFAGE

AFIN de vous assurer une protection efficace contre les importantes déperditions de chaleur occasionnées, en hiver, par les surfaces vitrées, les « GLACES DE BOUSSOIS » vous présentent le dernier perfectionnement de la technique verrière : le vitrage isolant « THERMOPANE »

CARACTÉRISTIQUES

Le vitrage isolant « THERMOPANE » se présente sous la forme de panneaux monoblocs **transparents** dont l'épaisseur peut varier, suivant les modèles, de 15 à 25 millimètres et qui se posent, tout comme une vitre ordinaire, sur un **seul et unique châssis.**

AVANTAGES

Le vitrage isolant « THERMOPANE » réduit **de moitié** les pertes de chaleur au travers des fenêtres et vous fait réaliser d'importantes économies de chauffage. Il vous permet, dans une nouvelle installation, d'utiliser une chaudière moins puissante, ou de doubler vos surfaces vitrées pour une même puissance de chauffe.

Le vitrage isolant « THERMOPANE » supprime les zones de froid créées par les fenêtres **et réduit la condensation** sur les vitres. Il réalise, en outre, une **isolation phonique** très appréciable.

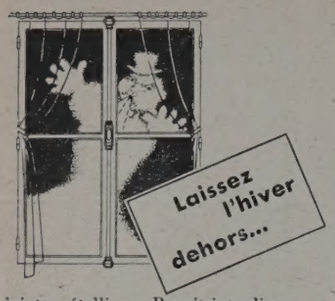
Contrairement aux doubles fenêtres, encombrantes et d'un entretien coûteux, le vitrage isolant « THERMOPANE » reste, pour les mêmes avantages, d'un **entretien facile,** puisqu'il ne présente que **deux faces à nettoyer,** tout comme une vitre ordinaire.

DOCUMENTATION TA SUR DEMANDE

GLACES DE BOUSSOIS

22, BOULEVARD MALESHERBES, PARIS-8^e^

LES PRODUITS DES GLACES DE BOUSSOIS SONT EN VENTE CHEZ TOUS LES MIROITIERS ET NÉGOCIANTS EN VERRE



Les joints métalliques Benoit interdisent l'entrée de votre home au vent, au froid, à la pluie, et suppriment les courants d'air. Ils assurent l'herméticité parfaite des fenêtres et portes et procurent un confort insoupçonnable. Economie de chauffage de 35 %. Garantis 15 ans, les joints métalliques Benoit sont pratiquement inusables.

Demandez la documentation n° 73 sans engagement de votre part aux

JOINTS MÉTALLIQUES **Ets BENOIT & Cie**

11, Rue des Petites Ecuries. Paris 10e TAItbout 66-24 (lignes groupées)
Agences à Alger, Tunis, Casablanca.

COUPE DE SKI 1954 « LA VITTELLOISE »

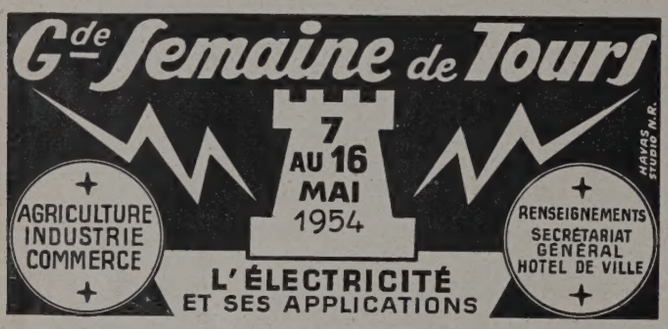
Avec les premières chutes de neige se sont disputées les premières coupes de ski *la Vittelloise*, notamment à Chamonix, La Foux-d'Allos, etc. Certaines coupes, prévues pour décembre, ont dû être reportées à des dates ultérieures par suite de l'enneigement insuffisant.

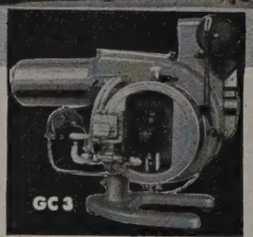
Cependant, nous pouvons affirmer que les coupes de ski *la Vittelloise*, épreuves maintenant consacrées par six années de succès, se disputent dans quarante-quatre stations de sports d'hiver. Commencées en janvier, elles vont s'échelonner jusqu'en avril 1954.

Les principales épreuves prochaines se dérouleront dans les plus importantes stations de sports d'hiver aux dates suivantes :

Argentières, 14 février; Barèges, 1er mars; Les Houches, 14 février; Mont-Dore, 7 février; Morzine, 4 février; Saint-Gervais, 18 février; Auron, 7 mars; Briançon, 19 avril; Contamines, 5 mars ; Luchon, 2 mars; Les Rousses, 19 avril; Megève, mars, etc.

De nombreux prix seront offerts aux gagnants par « la Vittelloise », l'eau qui chante et qui danse, l'amie des sportifs.





SODIPA

...brûleur de qualité

Le Château de Rambouillet est équipé par la Société des Brûleurs Francia.
La gamme des brûleurs à mazout Francia permet l'alimentation en combustible liquide de toutes les installations de chauffage central, depuis 20.000 calories (10 radiateurs) jusqu'à 1.000.000 calories.

BRULEURS FRANCIA

26, Rue Desseaux - ROUEN - Tél. +R1. 79-59 - Installateurs dans chaque département
Agence au Maroc : Société FRANCIA-REX, 36-38, Boulevard de Marseille - CASABLANCA

VISITE AUX BLESSÉS D'EXTRÊME-ORIENT

La femme du commandant suprême allié en Europe, Mme Alfred M. Gruenther, est allée distribuer des cadeaux aux soldats français blessés en Corée et en Indochine et hospitalisés à l'hôpital militaire. Villemin. Ces cadeaux avaient été acquis grâce au produit d'un bal et d'une loterie organisés par le Shape. Notre photo représente (de gauche à droite) : Mme Gruenther, Mme Norman Orwat, Mme Harris Scherer et Mme Ewen Aka.

CINQUANTE-SIX HEURES EN PLANEUR

Près de Saint-Remy-de-Provence, au centre de vol à voile de Romanin-les-Alpilles, un équipage parisien composé de Lebeau et de Fronteau a battu le record du monde de durée sur planeur biplace. Bien qu'ayant eu à souffrir du froid, les deux *recordmen* ont tenu l'air pendant cinquante-six heures onze minutes.

NOUVELLES RELIGIEUSES

MORT DE Mgr DUBOURG

Son Exc. Mgr Maurice Dubourg, archevêque de Besançon, qui venait de recevoir la cravate de commandeur de la Légion d'honneur au titre d'ancien combattant, a succombé à une crise cardiaque. Il était né en 1878 et s'apprêtait à célébrer ses noces d'or épiscopales à l'occasion desquelles le Souverain Pontife l'avait nommé assistant au trône pontifical.

M. Maurice Lemaire, ministre de la Reconstruction, vient, répondant à l'appel de l'abbé Pierre, ancien député, le « curé-chiffonnier » dont on sait l'œuvre admirable qu'il a créée à Neuilly-Plaisance, les « Compagnons d'Emmaüs », de décider l'édification au Plessis-Trévise d'une première cité d'urgence pour les sans-logis. En faveur de ces déshérités, l'abbé Pierre a su provoquer un grand et touchant élan de générosité.

LA QUESTION DES PRÊTRES-OUVRIERS

A l'issue d'une réunion des évêques ayant dans leur diocèse ou sous leur juridiction des prêtres-ouvriers, une déclaration a été publiée précisant que l'expérience des prêtres-ouvriers, « telle qu'elle a évolué jusqu'à ce jour, ne peut être maintenue dans sa forme actuelle ». Dorénavant, les prêtres envoyés en milieu ouvrier et qui s'appelleront « prêtres de la mission ouvrière » ne devront travailler que pendant un temps limité. De plus, « pour sauvegarder l'orientation essentielle de leur sacerdoce », ils devront renoncer à tout engagement temporel.

ANDRÉ DIETHELM

Député et ancien ministre de la Guerre, André Diethelm vient de succomber à son domicile parisien, après une longue maladie. Il était né à Bourg (Ain) en 1896. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, il entra en 1920 dans l'inspection des Finances, où il devint inspecteur général. Il remplit plusieurs autres postes administratifs élevés et fut chef de cabinet de Georges Mandel. En 1941 il gagna Londres et fut là, puis à Alger, un des plus actifs collaborateurs du général de Gaulle. Ministre de la Guerre d'avril 1944 à novembre 1945, il siégea à la première Assemblée constituante comme député des Vosges, prit une part active à la fondation du R. P. F., fut élu en 1948 sénateur de Seine-et-Oise et revint à l'Assemblée nationale en 1951 comme député du même département. Vice-président de l'Assemblée pendant un an, il ralentit à partir de juillet 1953 son activité à raison de son état de santé.

Diethelm, qui avait fait brillamment la première guerre mondiale (blessé, cinq fois cité), était officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1914-1918, médaille de la Résistance avec rosette.

UN VERNISSAGE DU GOUT FRANÇAIS

C'est ainsi que l'on peut qualifier cette réunion à laquelle nous avait conviés la Société Limoges-Unic.

Dans sa nouvelle et élégante galerie d'exposition, 58, rue de Paradis, des porcelaines décorées par le peintre Van Moppès obtinrent un très vif succès auprès des invités venus nombreux, parmi lesquels on reconnaissait des personnalités de la politique, de la presse, des artistes du théâtre et du cinéma, des grands as du sport.

Nous avons pu joindre M. Madronet, directeur et organisateur de ce cocktail-vernissage de la porcelaine, afin de le féliciter pour la réussite de cette manifestation artistique.

« Cette présentation, d'une formule nouvelle, nous a confié M. Madronet, se répétera, et cela dans le but de rénover l'art de la décoration dans la porcelaine ; il se doit que notre industrie porcelainière, qui est une de nos gloires nationales, reste l'arbitre de ce qui fait et marque le style d'une époque. »

LÉON BAILBY

Léon Bailby est mort à son domicile parisien du quai Voltaire, où il occupait un appartement qui fut autrefois celui de Cécile Sorel. Il était né à Paris le 9 mars 1867. Il était clerc d'avoué quand il fit la connaissance du propriétaire du Printemps, M. Jaluzot, qui en fit d'abord son secrétaire, puis lui confia la direction de *la Presse*. En 1905, Léon Bailby prit la direction de *l'Intransigeant*. Il apporta de nombreuses innovations dans la présentation de ce quotidien, et la presse doit beaucoup aux idées de cet animateur. Grand journaliste, doué d'un sens aigu de l'information et de la « mise en pages », il savait exprimer son point de vue de façon claire et directe, en de courts articles. Il lança *Match*, un hebdomadaire sportif; *Pour Vous*, un magazine théâtral et cinématographique. En 1931, ayant vendu *l'Intransigeant*, il fonda *le Jour*, qu'il dirigea jusqu'en 1939. Retiré dans le Midi pendant l'occupation, il fit paraître un hebdomadaire, *l'Alerte*. Depuis la fin de la guerre, il vivait surtout dans sa magnifique propriété de Biot, dont il a d'ailleurs fait don à la Caisse de retraites de la presse. Car Léon Bailby apportait aux œuvres philanthropiques la même ardeur qu'à son activité professionnelle. Le bal des Petits Lits blancs est une éclatante réussite à laquelle son nom demeurera attaché. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

HENRI DANJOU

Entré pour une intervention bénigne à l'hôpital Saint-Louis, notre excellent confrère Henri Danjou, rédacteur à *France-Soir*, devait y succomber, quelques jours plus tard, à une brusque défaillance cardiaque. Né en 1897 à Lyon, ancien élève de l'Ecole centrale de cette ville, il débuta dans le journalisme à *Bonsoir* et à *l'Œuvre*, puis entra à *Paris-Soir*. On le trouva correspondant de guerre en Espagne en 1936, en Finlande en 1939-1940. Il fut le seul journaliste français présent à Dantzig au moment de l'agression hitlérienne. Depuis la Libération il avait donné à *France-Soir* de nombreux reportages, dont certains avaient fait grand bruit. Il avait aussi écrit des scénarios de cinéma. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

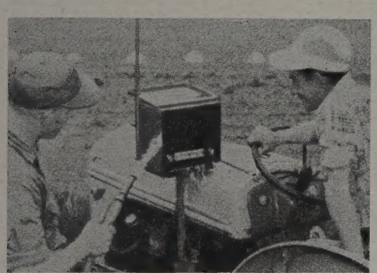
NOUVELLES INVENTIONS

LA MÉLASSE A L'AMMONIAQUE

ON peut maintenant incorporer de l'ammoniaque à la mélasse, ce qui permet d'obtenir un produit amélioré pour l'alimentation du bétail. La mélasse employée jusqu'alors pour la nourriture du bétail ne contenait pas l'azote nécessaire à l'élaboration de protéine, élément constitutif de la viande. Il fallait y incorporer de l'urée, dont le prix est très élevé. Grâce au nouveau procédé, on espère accroître considérablement la production de viande de boucherie dans le monde.

L'ÉLECTRONIQUE AU SERVICE DU PAYSAN

CES deux clichés illustrent des aspects fort différents des applications radio-électroniques aux travaux agricoles. Ci-dessous, il s'agit d'un récepteur de radio destiné à délasser le conducteur du tracteur. L'appareil est conçu de façon telle que ni l'eau ni la poussière ne peuvent altérer son fonctionnement, ainsi qu'en



témoigne le cliché. Sur la photographie ci-dessus, un car spécialement équipé d'appareils de mesure électronique et de cameras suit, à travers champs, les différents engins agricoles dans leur travail. L'examen en laboratoire des mesures obtenues permet d'améliorer ces engins en éliminant leurs défauts, et aussi de concevoir des machines nouvelles, plus perfectionnées.

POUR LES FORESTIERS

LE « coin hydraulique » remplacera avantageusement les coins métalliques et la lourde masse pour faire basculer les arbres sciés. Il suffit de faire pénétrer dans l'entaille la mâchoire effilée de l'appareil avant de manœuvrer, sans effort, le levier placé à l'autre extrémité. En dépit de sa taille, cette pompe hydraulique déploie une force d'environ 40 tonnes !

EGALEMENT destiné aux travaux forestiers, ce « bras mécanique » articulé assure le chargement des bûches sur les camions. Il prend, à chaque mouvement, une « poignée » de bûches d'environ 1.000 kilos et la dépose sur le camion.

LAITERIE MOTORISÉE

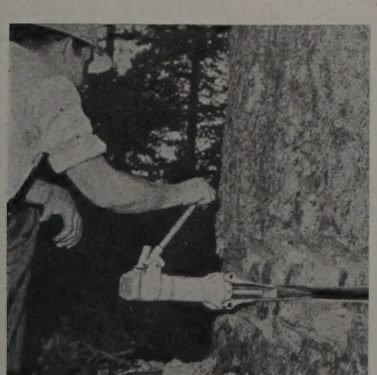
CE camion allemand à trois roues transporte à l'heure de la traite la laiterie modèle dans le pâturage. La pompe, actionnée par le moteur, fait fonctionner huit machines à traire.

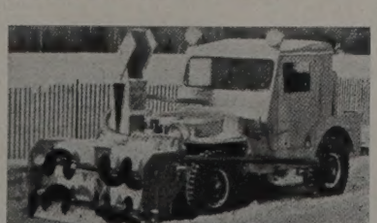
ÉLÉVATEUR MÉCANIQUE

CE bras automatique est destiné à charger le foin sur les camions. Une roue mobile sur le sol fournit la force nécessaire pour actionner le bras. L'appareil s'accroche le long du camion. La fourche pique une balle, la soulève et la dépose dans la benne du camion.

CHASSE-NEIGE AMOVIBLE

UN engin autonome d'une demi-tonne s'adapte à l'avant d'une jeep ou d'un camion en vue du déblaiement des routes et chemins enneigés. Les deux hélices horizontales, visibles à l'avant de l'ensemble, projettent la neige en poudre à une trentaine de mètres de la route.





LA CULTURE AU GALOP

REPORTONS-NOUS quelques décennies en arrière et imaginons que nous assistons à un film muet aux effets faciles, mais si sûrs, aux comiques sautillements, aux accélérés si drôles.

Le héros (Charlot, ou Laurel, ou Buster Keaton) travaille son champ derrière son instrument, lui-même derrière un paisible cheval de labour.

Soudain, pour une raison ou pour une autre, le cheval s'affole, le rythme de la projection s'accélère, la vitesse de tous les gestes est multipliée par dix, par vingt. Le laboureur, cramponné à son instrument, poursuit son travail à une allure folle, bute, se relève, repart et, en quelques secondes, le travail qui demandait des heures est fini ; la préparation du champ est achevée.

Évidemment, les spectateurs rient, les agriculteurs surtout : c'est du cinéma, ça serait trop beau. Et pourtant, nous sommes en 1954. Ne fait-on pas tout dix ou vingt fois plus vite qu'il y a cinquante ans ?

Pourquoi pas la préparation d'une terre ?

Pourquoi pas, en effet.

D'Amérique (bien sûr !) nous est venu, il y a deux ou trois ans, l'appareil qui révolutionne l'agriculture : la Rotary Hoe ou Houe rotative.

Cet appareil, fait pour travailler à 10 ou 12 kilomètres à l'heure, est d'une étonnante simplicité :

— une série de roues dentées parallèles tournent sur le sol, entraînées par l'avancement même de l'appareil. Les dents ont la forme de petites pelles ; celles-ci, par effet de la vitesse d'avancement, pénètrent dans le sol et, en sortant, projettent un peu de terre, d'où aération du sol, binage, émiettage, cassage des mottes, etc.

Conçue, à l'origine, pour le binage du maïs, la Rotary Hoe a, depuis, prouvé son utilité dans toutes les cultures céréalières.

Dans le maïs, entre autres, elle permet le binage de 20 hectares en une journée de travail (pour deux éléments) par un seul homme, sur les lignes et les interlignes, alors qu'avec les bineuses à tracteur les plus perfectionnées connues jusqu'alors on travaillait 5 à 7 hectares uniquement sur les interlignes.

La Rotary Hoe passe, elle, à un train d'enfer, soulevant la poussière, roulant sur les pieds de maïs, affolant le possesseur du champ qui la voit pour la première fois au travail.

Et le champ est biné ; les pieds intacts. Des heures sont gagnées. La récolte sera meilleure, car on peut s'offrir le luxe de recommencer trois fois, dans trois fois moins de temps qu'il n'en fallait pour un seul passage avec l'ancienne méthode.

On peut estimer, sans exagération, que pour certains travaux l'apparition de la Rotary Hoe marque un progrès aussi important que celui qui a fait passer de la traction animale à la traction mécanique.

La vitesse n'est plus comique, elle est indispensable. Elle progresse partout. Elle vient de faire un prodigieux saut en avant dans un métier où elle semblait inévitablement limitée par la nature.

Siècle de vitesse, siècle de la Rotary Hoe.

Rotary Hoe

JOHN DEERE

AGENTS GÉNÉRAUX EXCLUSIFS

Hy. Bergerat, Monnoyeur & Cie

PARIS - 6, rue Christophe Colomb - Elysées 64-90
LYON - 1, place Stalingrad - PA. 07-34 et 07-35
TOULOUSE - 30, rue des Jumeaux - Matabiau 37-74
BORDEAUX - 50, rue Dubourdieu - Tél. 954-79
NANCY - 37, avenue Patton - MAXEVILLE - Tel. ; Nancy 03-45
AVIGNON - 19, boulevard Denis Soulier - Tél. 10-46

482

Hiver en Allemagne

Repos - Soleil

Stations très bien équipées

Manifestations internationales

et fêtes folkloriques

Rens. Office d'Informations Touristiques pour l'Allemagne : 4, Place de l'Opéra, Paris 2e

Vacances et Sports d'Hiver en

BAVIERE

Renseignements: Landesfremdenverkehrsverband Bayern, MUNCHEN, Sonnenstrasse 24

Pays de Berchtesgaden Paradis des sports d'hiver

Le plus grand site classé de l'Allemagne

Merveilleux paysage de haute-montagne • Calme et repos • Promenades ensoleillées • Affouragement des cerfs • Ambiance sportive • 2 lignes de montagne, remontées • Routes de haute-montagne avec services de cars réguliers • Promenades en traîneau sur le Königssee et le Hintersee • Pistes de luge et patinoires • Hôtels, pensions et logements privés; charme et confort • Pension complète de fr. 835 à 2000

Garmisch-Partenkirchen

La station allemande de sports d'hiver mondialement célèbre • Centre des événements sportifs et mondains de la mi-décembre à fin mars • Patinoire olympique Stade de ski • Piste de bob • 4 lignes de montagne • 6 remontées mécaniques Chemins bien entretenus même en hiver • Chambres toutes catégories et tous prix Pension complète de fr. 835.— à 2850.—, tout compris •

• 19e Course de skis de l'Arlberg-KANDAHAR: 12-14 mars

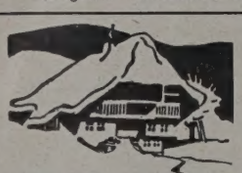
PARK-HOTEL ALPENHOF Installation ultramoderne • Situation centrale | **KURHOTEL WIGGER** Gr. hôt. p. touristes et convalesc. • Soleil et calme • Tout conf.

GOLFHOTEL SONNENBICHL La maison du soleil • Pension à partir de fr. 1350.—

HOTEL SCHÖNBLICK Calme et repos — Propriétaire Fritz Stanner (réouvert) — Pension complète à partir de fr. 1350.—

Oberstdorf / Allg. 843 m Station climatique et de sports d'hiver

Patinage • Ski • Mondanités • Téléférique du Nebelhorn et hôtel de montagne Höfatsblick 1930 m • Télésiège Schrattenwang-Schönblick 1400 m • 3 remontées mécaniques • Chemins désenneigés • Promenades en traîneau • Chambres toutes catégories • Pension de fr. 835.— à 2200.— • Renseign. et prospectus: Kurverwaltung



FORÊT-NOIRE

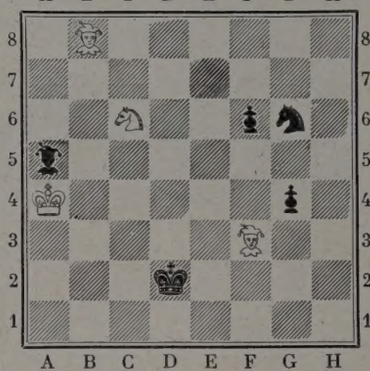
Aussi attirante en hiver qu'en été

Désenneigement permanent des routes

Rens.: Bad. Fremdenverkehrsverband, Freiburg i. Br., Landesverkehrsverband Württemberg • Stuttgart-S.

LES ÉCHECS (No 117) PAR ANDRÉ CHÉRON

Solution de l'étude N° 119
par Birnov (2e prix ex æquo, « 64 » 1935)



Les blancs jouent et gagnent.

1. Ff3-é4, f6-f5 (seul coup sauvant une pièce noire). — 2. Fé4×f5, Cg6-h4! — 3. Fb8-f4+! (et non 3. R ou C×F ?, C×F Nulle) 3. ... Rd2-ç3 ! (Si 3. ... Rd2-d1 ou é2 ; 4. Ff5×g4+ et 5. R×F gagne. Ou si 3.... Rd2-é1 ; 4. Ff4-g3+ et ×h4 gagne). — 4. Ff5×g4, Fa5-b6. — 5. Ff4-g3, Ch4-g2 ! (si 5. ... Ch4-g6 ; 6. Fg4-f5, Cg6-f8 ; 7. Fg3-d6 et ×f8 gagne avec trois pièces mineures contre une). — 6. Fg4-f3, Cg2-é3. — 7. Ra4-b5 !, Fb6-d4 (si 7. ... Cé3-ç4 ; 8. Ff3-é2 gagne une pièce). — 8. Fg3-é1+!, Rç3-d3 (sinon 9. Cç6×d4 gagne). — 9. Cç6-b4 mat.

Après avoir forcé les deux pièces noires à obstruer les cases de fuite, les blancs administrent un mat central pur et inattendu.

Tournoi international du Mont-Pèlerin.
(Suisse, avril 1953.)

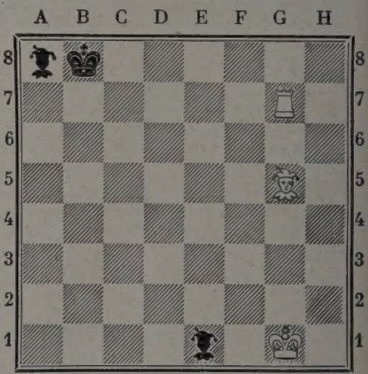
Blancs : Muffang (France).
Noirs : Grob (Suisse).

1. é2-é4, d7-d5. — 2. é4×d5, Cg8-f6. — 3. ç2-ç4, ç7-ç6. — 4. d2-d4, ç6×d5. — 5. Cb1-ç3, Cb8-ç6. — 6. Fç1-g5, Dd8-b6 (inférieur à 6. ... é7-é6). — 7. ç4×d5, Cf6×d5 (sur 7. ... Db6×b2 Botwinnik écrasa ainsi Spielmann, à Moscou en 1935 : 8. Ta1-ç1, Cç6-b4?; 9. Cç3-a4, Db2×a2; 10. Ff1-ç4, Fç8-g4 ; 11. Cg1-f3! et les noirs ont abandonné car si 11. ... Da2-a3 12. Tç1-ç3! et non 12. Tç1-a1?, Da3×a1!). — 8. Cç3×d5, Db6-a5+. — 9. Cd5-ç3, Da5×g5. — 10. Cg1-f3, Dg5-a5. — 11. d4-d5, Cç6-d8. — 12. Ff1-b5+, Fç8-d7. — 13. Fb5×d7+, Ré8×d7. — 14. 00 (les blancs ont surclassé leur adversaire dans l'ouverture. Les noirs, dont le roi est déroqué, n'arriveront plus à se développer) 14. ... Rd7-é8. — 15. Dd1-d4, f7-f6. — 16. Tf1-é1, Ré8-f7. — 17. Dd4-g4, h7-h5. — 18. Dg4-d7, Da5-b6. — 19. Cç3-b5, Rf7-g8. — 20. Dd7-é8, Ta8-b8. — 21. Té1×é7, Rg8-h7 (si 21. ... Cd8-ç6 ; 22. Dé8-f7+, Rg8-h7 ; 23. Df7×h5+, Rh7-g8 ; 24. Dh5-f7+, Rg8-h7 ; 25. Té7-é4 gagne). — 22. Té7-d7, a7-a6. — 23. Cb5-d4, Db6×b2. — 24. Ta1-é1, Db2-b6. — 25. Cd4-f5, Cd8-ç6. — 26. Dé8×h5+, Rh7-g8. — 27. Dh5-f7+. Les noirs abandonnent car si 27. ... Rg8-h7 ; 28. Df7×g7+, Ff8×g7 ; 29. Td7×g7 mat.

Blancs : Van Hoorde (Belgique).
Noirs : Muffang (France).

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, g7-g6. — 3. Cg1-f3, Ff8-g7. — 4. Cb1-ç3, d7-d5. — 5. ç4×d5, Cf6×d5. — 6. é2-é4, Cd5×ç3. — 7. b2×ç3, ç7-ç5. — 8. Fç1-é3, Cb8-ç6. — 9. Ff1-ç4, ç5×d4. — 10. ç3×d4, 00. — 11. 00, Fç8-g4. — 12. é4-é5, Ta8-ç8. — 13. Ta1-b1, Dd8-d7. — 14. Fç4-é2, Tf8-d8. — 15. h2-h3, Fg4-é6. — 16. Dd1-a4, Fé6-d5. — 17. Tf1-d1, Cç6×é5. — 18. Da4×a7 (si 18. D×D, C×D), Cé5×f3+; 19. Fé2×f3, Tç8-a8; 20. Da7-b6, Fd5×f3; 21. g2×f3, Dd7×h3; 22. Db6×b7, Ta8-a5 (menace 23. ... Ta5-h5) ; 23. f3-f4, Ta5-d5 (menace 24. ... é7-é5) ; 24. Db7×é7, Dh3-f3 (menace 25. ... Td5-h5 ; 26. Dé7×d8+, Fg7-f8 et mat imparable par Th5-h1) ; 25. Rg1-f1, Fg7-f8 ; 26. Dé7-b7 (les blancs se croient tranquilles, mais la marche du pion noir libre va les détromper) 26. ... h7-h5! ; 27. Td1-ç1, h5-h4 ; 28. Db7-a6, h4-h3 ; 29. Rf1-é1, h3-h2 ; 30. Ré1-d2 (la promotion du pion noir est parée mais pour tomber de Charybde en Scylla) 30. ... Td5×d4+! ; 31. Fé3×d4, Td8×d4+; 32. Rd2-ç2, Df3-é4+; 33. Rç2-ç3, Ff8-g7. Les blancs abandonnent car si 34. Rç3-b3, Td4-b4+; 35. Rb3-a3, Tb4×b1 gagne.

Etude N° 120, par Zachodjakin
(2e prix, « 64 » 1932)



Les blancs jouent et gagnent.

Il faut prendre un fou noir sans rien donner, ce qui n'est pas facile.

MOTOCULTEURS

SOMUA

4 cv. — 7 cv. — 12 cv.

POUR TOUS TRAVAUX dans les grands potagers, les parcs, les pépinières, les cultures maraîchères, horticoles, viticoles, etc.

Facilités de paiement sur demande
Notices F. I. gratuites

170, boulevard Victor-Hugo — SAINT-OUEN (Seine)

TAPIS BROCHÉ LAINE...

CETTE notion de tapis « broché » s'oppose à la vieille notion de tapis tissé. Le tapis broché laine possède toutes les qualités: confort, aspect flatteur, isolation acoustique et thermique, du classique tapis tissé. Il y ajoute une qualité essentielle d'économie, car il permet de livrer « la qualité » au prix du « bon marché ».

Le tapis broché laine, vendu sous la marque TAPISOM, est un « tapis cloué », s'installant comme le tapis moquette sur un fond de thibaude. Se fait en largeurs 180-90 et 60.

Documentation et échantillons gratuits sur demande à TAPISOM 52, 2, rue Paul-Cézanne, Paris. ELY. 96-10 et BAL. 69-75.

HOME D'ENFANTS
« LE COLIBRI »
ARVEYES-VILLARS (Suisse)

Reçoit des enfants de 3 à 10 ans. — Soins affectueux et dévoués. — Cuisine soignée. — Situation magnifique.

On vient chercher les enfants.

SERVICE DES DOMAINES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

Adjudication du 27 février 1954, à 14 heures, à PARIS, audience des criées du Tribunal Civil.

HOTEL DE PARIS

sis à PARIS, 8, boulevard de La Madeleine

IMMEUBLE ET FONDS DE COMMERCE

MISE A PRIX : 400.000.000 DE FR.

RENSEIGNEMENTS & CONDITIONS DE MISE EN VENTE : Direction des Domaines de la Seine, 9, rue de la Banque, à PARIS-2e — Tél. : CEN. 32-09, poste 47.